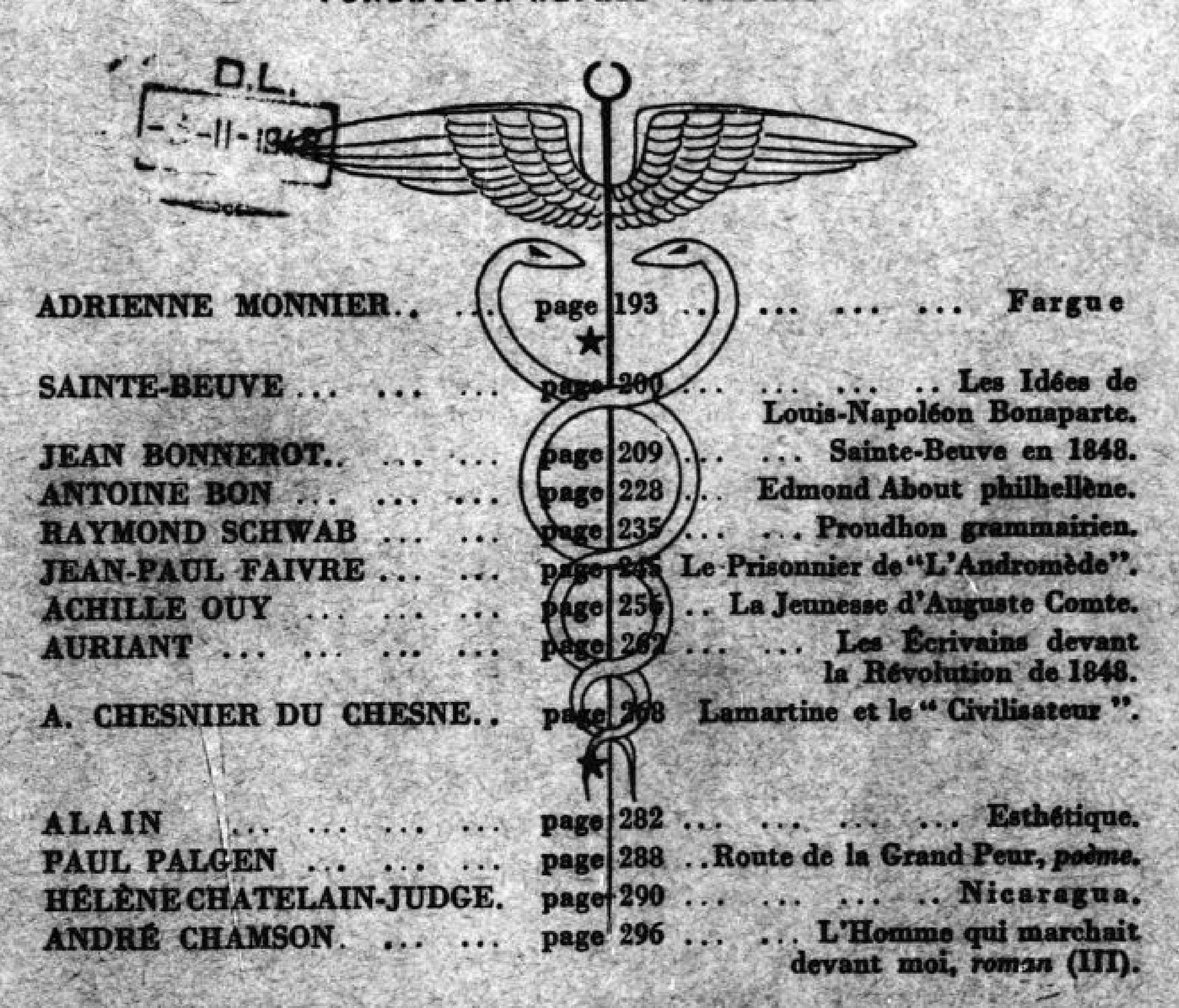
NUMÉRO 1014 — 1er Février 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



ADRIENNE MONNIER .. ... page 193 ... ... Fargue

★

SAINTE-BEUVE ... ... page 200 ... ... Les Idées de Louis-Napoléon Bonaparte.

JEAN BONNEROT.. ... ... page 209 ... ... Sainte-Beuve en 1848.

ANTOINE BON ... ... page 228 ... Edmond About philhellène.

RAYMOND SCHWAB ... ... page 235 ... .. Proudhon grammairien.

JEAN-PAUL FAIVRE ... ... page 245 Le Prisonnier de "L'Andromède".

ACHILLE OUY ... ... page 256 .. La Jeunesse d'Auguste Comte.

AURIANT ... ... page 262 ... ... Les Écrivains devant la Révolution de 1848.

A. CHESNIER DU CHESNE.. page 268 Lamartine et le " Civilisateur ".

★

ALAIN ... ... page 282 ... ... Esthétique.

PAUL PALGEN ... ... page 288 .. Route de la Grand Peur, *poème*.

HÉLÈNE CHATELAIN-JUDGE. page 290 ... ... Nicaragua.

ANDRÉ CHAMSON ... ... page 296 ... ... L'Homme qui marchait devant moi, *roman* (III).

MERCVRIALE

Les Lettres, p. 322. — ANDRÉ FONTAINAS : La Poésie, p. 324. — JEAN QUÉVAL : Le Cinéma, p. 331. — RENÉ DUMESNIL : La Musique, p. 334. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 338. — LUCIEN MAURY : Scandinavie, p. 344. — A. van GENNEP : Ethnographie-Folklore, p. 350. — ALBERT VINCENT : Histoire des Religions, p. 353. — ROBERT LAULAN : L'Institut et les Sociétés savantes, p. 356. — MARCEL ROLAND : La Nature, p. 359. — ACHILLE OUY : La Philosophie, p. 362. — Dans la Presse, p. 368. — MAURICE-PIERRE BOYÉ, YÉFIME : Variétés, p. 370.

GAZETTE

Jean Lescoffier (1875-1947). — " La Pléiade. " — La " Gazette de Lausanne " a cent cinquante ans. — Citoyen placide. — Un Montaigne suédois. — Une " Gazette " de 1848.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

I. — Renouvellement des abonnements expirant avec le numéro du 1er décembre 1947 :

	France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	660 fr.	770 fr.	710 fr.
6 mois	345 fr.	400 fr.	370 fr.

II. Abonnements nouveaux ou renouvellements postérieurs :

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	800 fr.	950 fr.	875 fr.
6 mois	425 fr.	500 fr.	465 fr.

LE NUMÉRO : 75 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Numéro épuisé

Nous recherchons le numéro 1002 du 1er février 1947. Nous en sommes acheteurs jusqu'à fin mai, au prix marqué pour les exemplaires en parfait état.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1948.

FARGUE

PREMIÈRES RENCONTRES

par **ADRIENNE MONNIER**

J'essaie de revoir Fargue tel qu'il m'apparut pour la première fois.

C'était en février 1916. Je n'étais libraire que depuis trois mois. Une de mes premières clientes, May Reynaud, m'avait invitée chez ses parents, un dimanche après-midi, pour le rencontrer.

J'étais ravie à la pensée de le connaître. J'avais lu ses deux recueils, *Poèmes* et *Pour la Musique*, qui comptaient parmi les joyaux de la jeune et si attirante *Nouvelle Revue française*.

Il me semble qu'il arriva à une heure presque normale, vers six heures. Il nous avait mis en début de tournée; comme chaque dimanche, il avait beaucoup de gens à voir dans la soirée et tard dans la nuit.

Sa figure m'inspira un curieux sentiment, à la fois chaleureux et malaisé. Sans doute était-il comme on aurait pu l'imaginer, mais avec tant de choses en plus, qui harcelaient et débordaient l'attention.

Il paraissait plus que son âge (je crois qu'il avait trente-neuf ans) à cause d'une calvitie non pas naissante, mais adolescente. Il restait de belles plates-bandes de chaque côté de la tête; une mèche bien fournie était ramenée en haut d'un vaste front, mais le crâne apparaissait déjà largement. Cet état de cheveux qui le préoccupait beaucoup, comme je le vis par la suite, ne changea

guère pendant les trente ans que je l'ai connu. On ne le vit jamais blanchir, il resta toujours aussi brun. La mèche ramenée perdit quelques unités, mais elle resta ferme au poste et s'opposa absolument à ce qu'on pût le dire chauve.

J'avais donc en face de moi une grosse tête ronde, pas ronde comme une boule, mais comme un dôme. La boîte crânienne était haute et couronnait bien le front large et circulaire construit sur des sourcils puissants quoique déliés. Forte caboche, sans doute, mais sensible, ou plutôt pleine de points sensibles. Que d'imagination! que de mémoire! Le front ne montrait ni rides, ni veines, ni bosses et, cependant, il trahissait une sorte de vie cachée que je suis bien embarrassée de décrire : il y avait là des duvets, des moiteurs, des sillages, des renflements à peine visibles, qui décelaient la présence des trolls.

Que le regard était difficile à comprendre! Il était plus engageant que tendre, et comme ennemi. Il avait un léger strabisme, signe de diablerie, mais il montrait aussi une étonnante papelardise. C'était couvert, découvert, recouvert. C'était à y perdre son latin, tant ou peu qu'on en sût.

Fargue portait alors une charmante barbe debussyste, cela me fit plaisir. On voyait peu sa bouche; elle apparaissait cependant ferme et plutôt mince; la lèvre inférieure, plate et légèrement avançante, luisait comme celle des gourmands et des menteurs. Le nez était noble, solidement aquilin.

Sa voix était superbe : grave, harmonieuse, d'un beau métal. Il en était le maître, il la réglait comme un instrument, il en tirait des intonations parfaites. C'est surtout de sa voix qu'il se servait pour séduire; elle partait du fond et allait au fond; elle avait une sorte d'habileté manuelle. Dans la discussion elle était tarau-

deuse et s'accompagnait de gestes à rebours d'elle-même : gentils, un peu gauches, attendrissants comme les jeux de mains des bébés à qui on fait faire jésus, pigeon vole ou les petites marionnettes.

Ses mains étaient aussi réussies que sa voix, bien que tout autrement gouvernées. Je ne les vis jamais tant que le jour de notre première rencontre : il me les donna pour que j'en lusse les lignes. Elles étaient belles, assez grasses, bien proportionnées; les doigts avaient le bout plutôt carré, leur base renflée s'ornait extérieurement de trois ou quatre poils follets. Les ongles étaient d'une forme remarquable, ni trop longs ni trop bombés, à la fois sérieux et élégants. Le pouce était celui d'un bon sujet — pas le moins du monde en bille. La paume était peu lignée; les lignes essentielles, d'un tracé délicat et indécis; la ligne de tête, brisée. Le mont de Vénus, moyen et finement guilloché.

Toute la main avait un moelleux extraordinaire; elle était comme formée de petits coussins. La peau était inimaginablement douce; la paume avait cette sorte de pigmentation qui est celle des grands sensitifs : couverte de minuscules ocelles roses imperceptiblement mouvantes, comme un tapis du fond des mers, comme un peuple de petites lumières aux aguets. Je n'ai jamais vu cela chez personne. Il y avait là, je n'en pouvais douter, le signe de sa médiumnité, le secret de sa poésie fourmillante des secrets même de la nature.

Oui, ses mains disaient presque tout de lui. Quand il me tendit ses paumes, il me demanda : « Je vais devenir fou, n'est-ce pas? » — « Oh! non, lui répondis-je, vous l'êtes déjà bien assez comme ça. »

Malgré ces mains si douces et presque rassurantes, je fus frappée, dès le premier jour, par son air d'homme de cour, air qu'il avait toujours en société. Sa corpulence — il bedonnait un peu, quoique grand et bien pris

— se serait merveilleusement accommodée des beaux et amples vêtements d'autrefois. Il aurait fait très bien aussi en sultan ou en rajah : avec un turban, le monde était à lui!

Tel quel, sa richesse de tempérament sautait aux yeux en même temps que sa science et son calcul. Sa naïveté, comme chez Stendhal, s'accompagnait d'un excès d'étude. Rien ne sortait de lui qui ne fût cuit et recuit. Son cœur vif et saignant dans sa poitrine, il ne le livrait pas sans des préparations qui allaient de la cuisine bourgeoise aux sauces les plus folles. Comme certains chefs, il vous imposait ses plats; ce n'était pas toujours ceux qu'on eût aimés.

Je regrette de ne pas l'avoir connu plus tôt. Dans le numéro des *Feuilles libres* que Marcel Raval lui a consacré (le plus beau numéro d'hommage qu'on ait jamais publié) il y a une photo de lui, datée de 1907, qui m'attendrit chaque fois que je la regarde. Il avait trente et un ans. Qu'il était sympathique alors, que son regard semblait droit! C'était bien l'homme des premiers poèmes. Comment en moins de dix ans avait-il pu changer à ce point? — Bien sûr, il avait perdu son père et Charles-Louis Philippe. Après une merveilleuse période de voyages avec Larbaud (où il avait dissipé tout l'argent hérité de son père), celui-ci était parti à l'étranger, toujours riche, le laissant pauvre. Il avait éprouvé de graves déboires sentimentaux. Un de ses amis, puissant et fortuné, l'avait, croyait-il, bafoué. Il venait de rater un beau mariage. Il avait perdu sa bonne amie. C'était la guerre. Il avait beaucoup de peine à vivre et à faire vivre sa mère. Par surcroît, il avait sur le dos une fabrique de vitraux qui avait très bien marché du temps de son père, mais qui ne lui donnait que des soucis.

Quand je l'ai connu, il était amer et volontairement méchant. Il avait gardé tous ses désirs, mais il n'avait plus d'illusions. On avait oblitéré ses chardonnerets, comme dirait Pichette, et comme il eût pu dire lui-même. Il était décidé à se défendre et à faire payer tout le monde — si ceux qui devaient payer lui échappaient, il se rattraperait sur les autres, sur ceux qu'ils tenaient en main, comme des otages.

Il eût vendu son âme au diable pour pouvoir se venger de certaines humiliations — je ne dis pas cela à la légère.

Non, on ne lui marcherait plus sur les pieds. Il n'avait jamais fait ce qu'il faut pour arriver, mais il allait le faire. Il aurait le monde avec lui, celui des salons et les officiels. Il serait décoré, pourquoi pas lui autant qu'un autre? Les camarades ne lui passeraient plus devant le nez. Son oncle allait voir s'il était un propre à rien. Son concierge ne le toiserait plus, c'est lui qui le toiserait.

Tout cela fut dit et remâché dès le début de nos relations, non pas en d'amicales confidences, mais en monologues de Jean-sans-Terre mâtiné de Cambronne.

Dès le lendemain de notre rencontre chez les Reynaud, il vint à la librairie. Il apportait avec lui une douzaine de *Tancrède.*

Tancrède, c'était cette précieuse plaquette dont on connaissait l'existence, mais que presque personne n'avait vue. May Reynaud, qui était bibliophile, lui avait demandé comment on pouvait se la procurer. Il la lui avait promise et il m'avait promis aussi de m'en confier quelques exemplaires pour la vente.

Voici donc la chose : c'est une très jolie plaquette; la couverture est blanche, elle est faite d'un épais papier d'Arches à gros grains. Le titre est jaune d'or. A la place de la firme il y a simplement *Paris*, et en dessous,

1911. Elle n'est tirée qu'à deux cents exemplaires. Larbaud en a fait les frais et elle a été imprimée à Saint-Pourçain-sur-Sioule, parfaitement, chez Raymond.

On lit en épigraphe :

Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte.

ANDRÉ GIDE

C'est curieux, dans *Paludes,* Gide attribue la phrase à son « jeune ami Tancrède ». — Le mystère ne reçut pas d'explications, ni ce jour-là ni depuis.

On convint de vendre six francs (le double du prix initial) les exemplaires que Fargue apportait. Je ne les paierais qu'après les avoir vendus et j'aurais cinquante pour cent de commission; c'était fort avantageux — mais je me demandais à part moi si j'arriverais à placer la douzaine. J'avais tort de m'inquiéter. Les exemplaires trouvèrent amateurs. Il vint même un temps où il n'y en eut plus et, naturellement, c'est à ce moment-là que la demande fut la plus forte.

Lors de sa venue à la librairie, Fargue fit la connaissance de mon amie Suzanne Bonnierre qui tenait la maison avec moi. Il n'y eut pas de sympathie entre eux. Elle ne fut pas émue par les malheurs qu'il nous contait. Il lui faisait peur et souvent, après son départ, elle avait des crises de larmes. Elle me reprochait beaucoup d'avoir récolté un ami pareil, qui venait tous les jours, en fin de journée, alors que nous étions fatiguées, et qui restait jusqu'à des dix heures, cloué sur sa chaise...

Il est vrai qu'au début de nos relations, Fargue montra bien peu son esprit, déjà célèbre, et dont j'avais eu des aperçus chez les Reynaud. Il n'était qu'accablant.

Mais ce sombre climat s'éclaircit vite. Au bout de quelques semaines, Fargue comprit qu'il n'avait pas en face de lui deux sœurs de charité. Nous pouvions d'autant moins ressentir la compassion qu'il était dans la

force de l'âge. En face de lui qui avait tant vécu, tant souffert, qui n'avait aucune résignation, nous éprouvions notre jeunesse (j'avais vingt-trois ans, Suzanne vingt-cinq) non comme un avantage, mais comme une infériorité.

Nous appartenions à un tout autre monde : celui des petites gens sur qui pèse la loi du travail, alors qu'il visait au grand bourgeois oisif, c'est-à-dire au seigneur. Il nous écrasait volontiers avec ses relations. Je ne sais comment vint le jour où il comprit.

Peut-être, ce jour-là, arriva-t-il plus tôt dans l'après-midi et nous surprit-il dans l'exercice de nos fonctions de libraire, parlant aux premiers abonnés de notre cabinet de lecture, échangeant des livres et des idées.

Il vit bien que j'étais folle de littérature. Suzanne admirait par-dessus tout Jules Renard et Charles-Louis Philippe.

Voilà, il sut par quel bout recommencer.

Il sut quel ami il devait amener pour se faire comprendre et aimer, pour retrouver avec nous son âme de poète.

Il dit un matin, un peu avant midi — il avait fait effort pour arriver dans la matinée — : « Ah! que mon bon Philippe eût aimé cette maison! Il y serait venu tous les jours. »

Nous rompîmes pour la première fois le pain de l'amitié.

LES IDÉES DE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

par SAINTE-BEUVE

Si les lettres inédites de Sainte-Beuve sont assez fréquentes, les articles qui n'ont pas été publiés sont fort rares. Ils ont tous été imprimés dans les journaux et revues, du vivant même de leur auteur, et recueillis dans ses divers volumes de Causeries *ou de* Portraits, *sauf deux ou trois qui ont été réservés pour des raisons d'opportunité ou des causes politiques. L'article que nous donnons aujourd'hui remplit trois pages d'une petite écriture serrée. Il ne porte pas de date, mais il a dû être écrit en janvier* 1855. *C'est, en effet, le* 5 *janvier* 1855 *que Sainte-Beuve a emprunté à la Bibliothèque de la rue de Richelieu les trois volumes des* Œuvres *de Louis-Napoléon éditées en* 1848, *aujourd'hui classées sous la cote «Rés. Lb*^{56} *2». Cela se place au moment où le ministre Fortoul lui demande d'écrire l'*Instruction générale sur l'exécution d'un plan d'études des lycées, *qui paraît au* Moniteur *du* 8 *janvier. Sainte-Beuve y cite la lettre du Prince Louis-Napoléon à Tayer à propos des études mathématiques de l'empereur Napoléon Ier. Peut-être Sainte-Beuve eut-il, un instant, l'idée de publier un article. Mais la préparation de son cours sur Virgile au Collège de France, puis les manifestations hostiles qui l'y accueillirent à partir du* 24 *mars, l'en détournèrent. Ces pages sont à mettre à côté de celles, inachevées, que Sainte-Beuve a dictées à Jules Troubat sur l'*Histoire de César *et que celui-ci a fait figurer à la fin du tome XIII des* Nouveaux Lundis. *Dans ce qui suit nous avons affaire plus à une esquisse qu'à un travail entièrement rédigé.*

J. B.

Nous avons été des sots à l'endroit des *Œuvres de Louis-Napoléon Bonaparte,* publiées en trois volumes (1) in-8, 1848 : en les lisant bien, nous aurions été éclairés sur la valeur de l'homme et de son talent. Il s'y marque une nature d'esprit forte et sérieuse; l'histoire, les questions administratives et positives y sont traitées avec vigueur et avec élévation. L'auteur trouve sa forme et il arrive même à la formuler. C'est un esprit appliqué, fixe, sans digression, polytechnicien de tour et de fond. Je prends le troisième volume par exemple, qui est le plus remarquable des trois et le plus difficile aujourd'hui à trouver. Il commence par une espèce de dédicace ou d'Hymne en prose *aux Mânes de l'Empereur,* datée de la citadelle de Ham (15 décembre 1840), lors de la rentrée solennelle des Cendres (2) :

Sire, vous revenez dans votre capitale et le peuple en foule salue votre retour : mais moi, du fond de mon cachot, je ne puis apercevoir qu'un rayon de soleil qui éclaire vos funérailles! — n'en veuillez pas à votre famille de ce qu'elle n'est pas là pour vous recevoir : votre exil et vos malheurs ont cessé avec votre vie; mais les nôtres durent toujours. — Et vous êtes mort sur un rocher, loin de la patrie et des vôtres : la main d'un fils n'a point fermé vos yeux. Aujourd'hui encore, aucun de vos parents ne conduira votre deuil!... — un vaisseau français, conduit par un noble jeune homme, est allé réclamer vos cendres; mais c'est en vain que vous cherchiez sur le pont quelqu'un des vôtres : votre famille n'y était pas! — En abordant au sol français, un choc électrique s'est fait sentir; vous vous êtes soulevé dans votre cercueil; vos yeux, un moment, se sont ouverts, le drapeau tricolore flottait sur le rivage, mais votre aigle n'y était pas! — Le peuple se presse comme autrefois sur votre passage, il vous salue de ses acclamations, comme si vous étiez vivant; mais les grands du jour, tout en vous rendant hommage, disent tout bas : Dieu, ne l'éveillez pas!... — Laissez-les dire, laissez-les faire; qu'importe au char qui monte; les grains de sable qui se jettent sous les roues... etc.

Ce ton d'hymne sévère et historique se retrouve encore dans une espèce de pièce lyrique du même genre, en prose toujours, et intitulée *l'Exil,* qui se trouve dans la série de Considérations ou Méditations comprises sous ce titre : l'*Idée napoléonienne* (3) :

O Vous que le bonheur a rendus égoïstes, qui n'avez jamais souffert les tourments de l'exil, vous croyez que c'est une peine légère que de priver les hommes de leur patrie! Or, sachez-le, l'exil est un martyre continuel, c'est la mort, etc.

(1) Pour la commodité des recherches, on a rétabli les références à l'édition courante en 4 vol. des *Œuvres de Napoléon III,* Amyot, 1854.
(2) T. I, p. 435 à 437.
(3) T. I, p. 401.

Le seul genre de poésie que paraisse comprendre l'auteur est celui que représente Schi..er dont il a traduit avec sentiment l'*Idéal*. Hors de là il paraît se soucier peu de la poésie, et il n'a en fait de muses que les moins souriantes et les plus sévères (4) :

J'adresse mon ouvrage, — dit-il à la fin de la préface de son livre sur l'Artillerie, — à tous ceux qui aiment les sciences et l'histoire, ces guides dans la prospérité, ces consolations dans la mauvaise fortune.

Dans une lettre à M. Thayer où il répond par son canal à une question de M. Arago sur les études mathématiques de Napoléon, Louis-Napoléon dit (5) :

Ce qui distingue, je crois, les grands hommes, ce qui enflamme leur ambition, ce qui les rend absolus dans leurs volontés, c'est l'amour de la vérité qu'eux seuls croient connaître.

Et partant de la méthode que Charlemagne avait introduite et si utile en son temps dans l'éducation où le latin tenait, à bon droit, la première place, il ajoute (6) :

Eh bien! quoique notre état social ait complètement changé depuis mille ans, quoique les portes de la science aient été enfoncées par les laïques, c'était encore, il y a cinquante ans, la méthode ecclésiastique que l'on suivait dans l'éducation, et il fallait une révolution comme celle de 89 et un homme comme Napoléon pour élever au-dessus des langues mortes les sciences physiques et mathématiques qui doivent être le but de notre Société actuelle, car elles forment les travailleurs au lieu de créer des oisifs. En politique comme en éducation, *remplacer* l'édifice de Charlemagne, telle était la mission de l'Empereur. Mais le temps lui a manqué en cela comme en toute chose. Et n'est-ce pas inconcevable de voir encore aujourd'hui qu'on exige un examen de latin pour entrer aux écoles polytechniques et militaires. Du latin au XIX[e] siècle pour apprendre à construire des navires de guerre ou des places fortes ou bien pour apprendre à lancer des boulets.

Sur la traite des nègres et la fausse philanthropie, morceau remarquable (ci-joint) (7).

Louis-Napoléon exprimait son opinion sur différentes questions administratives ou politiques dans le *Progrès du Pas-de-Calais* en 1843, pendant sa détention au château de Ham. Sur le recrutement de l'armée il est pour le système prussien par lequel tout citoyen est soldat pendant trois ans, sans exception

(4) T. IV, p. 21.
(5) T. I, p. 452.
(6) T. I, p. 457-458.
(7) La feuille jointe n'a pas été retrouvée. Le passage se lit t. I, p. 461 à 466.

ni exemption. Louis-Napoléon s'y montre occupé avant tout de l'organisation (8) :

Lorsque la guerre éclate, les peuples s'entre-choquent en masse, et, une fois la lutte engagée, c'est le génie du chef et la bravoure des troupes qui décident de la victoire. Mais c'est, en revanche, l'*organisation seule* qui résiste dans le revers et sauve la patrie.

Dans cette série d'articles, il convient de dégager la pensée réelle et fixe de Louis-Napoléon de la forme d'opposition quasi républicaine qu'il lui donne (9) :

Discipliner et organiser la démocratie, accélérer son règne paisible en marquant à chacun sa place;... réunir les hommes par l'association en leur apprenant que la véritable indépendance est la soumission à une loi consentie par tous, extirper le paupérisme, etc.

Ces idées reviennent sans cesse et ont dans l'esprit du prince un fond de réalité indépendant du vernis libéral et provisoirement républicain qu'il leur donne. En lisant bien ces volumes on arrive à saisir nettement les idées du prince, et ce qu'il essaiera tôt ou tard d'appliquer et de mettre à exécution comme gouvernant.

Parlant des habitudes parlementaires de l'Angleterre (10) :

Il n'est pas inutile de remarquer que l'habitude où sont nos voisins de se priver de la société des femmes dans leurs clubs et à la fin de leurs repas n'est pas sans influence sur le développement de l'opinion publique; car c'est l'absence des femmes qui permet aux hommes d'aborder journellement les questions sérieuses.

Dans le Parlement anglais chacun parle de sa place (11) :

Le grand désavantage de la Tribune, c'est de ne permettre qu'aux orateurs consommés de parler, et souvent les grands orateurs ne sont pas les hommes les plus logiques ni ceux qui approfondissent le mieux les questions... Lorsqu'en France un député veut faire de sa place quelques observations, on lui crie sans cesse : « Montez à la Tribune! » ce qui veut dire : « Nous ne voulons pas entendre quelques mots sensés qui éclaircissent la question. Nous voulons un discours en trois points avec exorde et péroraison... » Avec une tribune les avocats seuls remportent, en général, tous les triomphes. Sans tribune tout homme de bon sens peut exercer l'influence que donne sur ses semblables l'expression d'un sentiment vrai, d'une idée juste, dépouillée de toute ostentation et de tout luxe de paroles.

(8) T. I, p. 423-424.
(9) T. II, p. 10-11. Le texte est légèrement différent.
(10) T. II, p. 20.
(11) T. II, p. 23-24.

Comme on veut des spécialisés dans les hommes d'affaires, il exige un apprentissage pour l'art de gouverner (12) :

Les hommes qui se destinent aux emplois publics sont tenus à un apprentissage pénible. Ainsi pour apprendre l'art de la guerre, l'art de guérir, pour être jurisconsulte, théologien, il faut sacrifier des années entières à l'étude, subir des examens minutieux..., mais pour apprendre l'art de gouverner, qui est, sans contredit, l'art le plus difficile de tous, on n'exige aucun apprentissage.

Abd-el-Kader est appelé (p. 109) *un chef de brigands* (13).

Sur la paix telle que la concevait et l'avait faitc le régime de Louis-Philippe, il y a d'assez belles choses : la paix, ce n'est pas un sommeil léthargique et factice entrecoupé de craintes continuelles (14) :

A nos yeux, la Paix c'est l'accord résultant de difficultés aplanies, d'intérêts opposés satisfaits; c'est la sécurité la plus complète régnant dans la Société... Asseoir la paix, ce n'est pas maintenir pendant quelques années une tranquillité factice, c'est travailler à faire disparaître des haines entre nations, en favorisant les intérêts, les tendances de chaque peuple; c'est créer un équilibre équitable parmi les grandes puissances, c'est en un mot suivre la politique de Henri IV, et non la marche désastreuse des Stuarts et de Louis XV. — Ouvrez les mémoires de Sully, et voyez quelles étaient les grandes pensées de l'homme qui avait pacifié la France et fondé la liberté religieuse. Pour établir solidement l'équilibre européen, Henri IV prévoyait qu'il fallait que toutes les nations fussent égales en puissance et qu'aucune ne diminuât les autres par sa prépondérance; il prévoyait que pour les peuples, comme pour les individus, l'égalité seule est la source de toute justice. Henri IV avait amené la plus grande partie de l'Europe à le seconder dans ses vues humanitaires, et lorsque le fer d'un lâche assassin vint trancher des jours si précieux, il rassemblait une immense armée composée de contingents européens, se proposant pour but, non une conquête stérile, mais la Paix universelle. Il allait forcer l'Espagne à reconnaître l'égalité et l'indépendance des nations, et il eût établi une espèce d'aréopage destiné à vider par la raison et non par la force brutale les querelles de peuple à peuple. Henri IV, s'il eût vécu, eût pu être surnommé avec raison le héros de la Paix... L'histoire nous offre cent exemples d'une paix sans dignité, amenant toujours une guerre acharnée. Sous Louis XV une paix fut conclue en 1763 à laquelle on donne le nom de paix honteuse cette trêve dura vingt-huit ans, mais elle enfanta cette magnanime réaction qu'on nomma la Révolution française, et qui ensanglanta l'Europe pendant vingt-quatre ans.

Sur la noblesse, il y a de belles choses (15) :

Combien de temps les hommes courront-ils après le reflet d'une chose qui a disparu?... Les astronomes nous apprennent qu'il y a des étoiles si

(12) T. II, p. 27.
(13) T. II, p. 41.
(14) T. II, p. 46, 47 et 48.
(15) T. II, p. 51, art. intitulé *Les Nobles*.

éloignées de notre globe, que si elles s'anéantissaient subitement, nous les verrions encore pendant vingt ans, — il en est de même de la noblesse : nous voyons encore ses lueurs, quoiqu'elle ait disparu réellement depuis longtemps...

Et à propos du titre de *duc* accordé à M. Pasquier (16) :

En fait de politique nous ne comprenons que les systèmes clairs et nets. Si le gouvernement veut reconstruire l'édifice que les rois et le peuple ont mis cinq cents ans à abattre, qu'il adopte les mesures les plus propres à amener le résultat; qu'il donne à tous ces nobles en premier lieu le baptême de gloire, car sans prestige, point de noblesse, qu'il leur donne de vastes propriétés territoriales, car sans richesse, point de noblesse, etc... Mais faire à la sourdine quelques petits ducs, quelques petits comtes qui seront sans autorité et sans prestige, c'est froisser des Français, c'est condamner des vieillards à jouer à la poupée.

Dans un chapitre : « des gouvernements et de leurs soutiens », l'idée d'organisation est poussée très loin (17) :

Echafauder n'est point *bâtir*, faire appel aux passions vulgaires de la foule n'est point gouverner. On ne fonde solidement que sur le roc. Or bâtir sur le roc aujourd'hui, c'est asseoir le gouvernement sur une organisation démocratique « sur des établissements définis et gradués », suivant l'expression de M. de Cormenin, relevant les uns des autres, anneaux variés de la même chaîne, bases chargées du même sommet.

Il aime à citer M. de Cormenin qu'il définit *homme positif et national* (18) :

Les hommes sont ce que les institutions les font, dit Louis-Napoléon, et d'un autre côté les institutions doivent être en rapport avec ce que la civilisation exige que les hommes soient.

Je vois bien un pouvoir législatif et administratif, mais le reste de la nation, qu'est-ce? des grains de sable... Il faut jeter dans le sol des blocs de granit sur lesquels nous élèverons un nouveau système.

Le temps lui ayant manqué, Louis-Napoléon croit que c'est cette œuvre qui est à faire aujourd'hui (19):

Les institutions, en France, doivent être marquées au coin démocratique, de même qu'en Angleterre toutes les institutions, grandes ou petites, sont marquées au coin aristocratique.

Il y a une *réponse à M. de Lamartine* (20) sous forme de lettre à M. Chapuys-Montlaville, datée de Ham, 23 octobre 1843. M. de Lamartine, dans une lettre à M. Chapuys-Montlaville touchant le caractère que doivent avoir les publications popu-

(16) T. II, p. 54.
(17) T. II, p. 58.
(18) T. II, p. 60-61.
(19) T. II, p. 61-62.
(20) T. I, p. 355 à 370.

laires, avait apprécié le Consulat et l'Empire d'une manière que Louis-Napoléon croit devoir réfuter, et il le fait avec une haute vigueur historique, et somme toute avec raison. Dans une lettre à sa mère, écrite en mer, à bord de la frégate qui le transportait en Amérique (21), il raconte en détail ses malheurs, son entreprise de Strasbourg (29 octobre 1836). En vue des *Canaries*, le 14 décembre, il écrit (22) :

Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt un monde étranger; j'ignore alors ce qui est le plus douloureux, de se souvenir des malheurs qui nous ont frappé ou du temps heureux qui n'est plus.

Et le 29 décembre (23) :

Nous avons passé la ligne hier... j'ai trouvé à bord assez de livres pour ne pas m'ennuyer; j'ai relu les ouvrages de M. de Chateaubriand et J.-J. Rousseau.

A la Conciergerie, le 18 août 1840, il traduit l'*Idéal* de Schiller (24) :

O temps heureux de ma jeunesse, veux-tu donc me quitter sans retour? Veux-tu t'enfuir sans pitié avec tes joies et tes douleurs, avec tes sublimes illusions, etc.

Cette traduction est faite avec sentiment. Sous le titre l'*Idée napoléonienne* (avec cette épigraphe : « Ce ne sont pas seulement les cendres, mais les idées de l'empereur qu'il faut ramener »), il expose son symbole politique, avec exaltation et une sorte de mysticisme qui semble voir dans le système de Napoléon toute une révélation politique et sociale nouvelle (25).

Depuis vingt-cinq ans la France s'épuise en vains efforts pour établir un état de choses durables... La Société française n'obéit pas à une impulsion régulière, mais elle cherche une trace à suivre; elle ne marche pas, elle erre à l'aventure. Or, à nous qui cherchions et qui avions aussi un chemin, un guide nous est apparu. Ce guide c'est l'homme extraordinaire qui, second Josué, arrêta la lumière et fit reculer les ténèbres. Ce chemin, c'est le sillon qu'il creuse d'un bout du monde à l'autre et qui doit apporter la fertilité et l'abondance.

Et il vise Moïse, Mahomet, César, Charlemagne qui ont cha-

(21) T. II, p. 65 à 87.
(22) T. II, p. 91.
(23) T. II. p. 93.
(24) T. II, p. 97 à 99.
(25) T. I, p. 3 et 6.

cun donné à la civilisation une longue impulsion qui a duré des siècles (26).

Et nous qui avons eu dans nos rangs et à notre tête un Moïse, un Mahomet, un César, un Charlemagne, irions-nous chercher autre part que dans ses préceptes un exemple et une synthèse politique? Les grands hommes ont cela de commun avec la divinité qu'ils ne meurent jamais tout entiers. Leur esprit leur survit et l'idée napoléonienne a jailli du tombeau de Sainte-Hélène, de même que la morale de l'Evangile s'est élevée triomphante malgré le supplice du Calvaire.

Suit une définition, une suite de définitions grandioses et logiques de l'*Idée napoléonienne :* elle consiste (27) :

à reconstituer la Société française bouleversée par cinquante ans de révolution, à concilier l'ordre et la liberté, les droits du peuple et les principes d'autorité... Elle n'attache d'importance qu'aux choses; elle hait les paroles inutiles. Les mesures que d'autres discutent pendant dix ans elle les exécute en une seule année. Elle vogue à pleines voiles sur l'océan de la civilisation, au lieu de rester dans un étang bourbeux pour essayer inutilement toutes sortes de voitures... Elle emploie tous les bras et toutes les intelligences. Elle va dans les chaumières, non pas en tenant à la main de stériles déclarations des droits de l'homme, mais avec les moyens nécessaires pour étancher la soif du pauvre, pour apaiser sa faim, et, de plus, elle a un récit de gloire pour éveiller son amour de la patrie! L'idée napoléonienne est comme l'idée évangélique : elle fuit le luxe et n'a besoin ni de pompe ni d'éclat pour pénétrer et se faire recevoir : ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'elle invoque le Dieu des armées. Humble sans bassesse, elle frappe à toutes les portes, reçoit les injures sans haine et sans rancune, et marche toujours sans s'arrêter, parce qu'elle sait que la lumière la devance et que les peuples la suivent... — Quoiqu'elle attende tout du peuple, elle ne le flatte pas, elle méprise ces phrases de chambellanisme démocratique avec lesquelles on caresse les masses pour se rallier de mesquines sympathies... — Cette influence qu'elle croit exercer sur les masses, elle veut l'employer, non pas à bouleverser la société, mais au contraire à la raffermir et à la réorganiser. L'Idée napoléonienne est donc par sa nature une idée de paix plutôt qu'une idée de guerre, une idée d'ordre et de reconstitution plutôt qu'une idée de bouleversement... Voulant surtout persuader et convaincre, elle prêche la concorde et la confiance et en appelle plus volontiers à la raison qu'à la force. Mais si poussée à bout par trop de persécution, elle devenait le seul espoir des populations malheureuses et le dernier refuge de la gloire et de l'honneur du pays, alors, reprenant son casque et sa lance, et montant sur l'autel de la patrie, elle dirait au peuple, trompé par tant de ministres et d'orateurs, ce que saint Rémy disait au fier Sicambre : « Renverse tes faux dieux et tes images d'argile; brûle ce que tu as adoré jusqu'ici, et adore ce que tu as brûlé. »

Dans les paragraphes qui suivent, il indique un plan de système électoral, un plan d'organisation militaire, etc. (28).

(26) T. I, p. 21.
(27) T. I, p. 8, 10 à 13.
(28) T. I, p. 392.

L'Empereur a passé aux yeux de quelques gens pour un tyran; et cependant si l'on recherche les actes de son administration, si l'on approfondit l'esprit qui les a dictés, on se convaincra de cette vérité que toutes ses institutions avaient un but beaucoup plus démocratique, et en même temps beaucoup moins révolutionnaire que tout ce qui s'est établi depuis sa chute. Car il faut bien se convaincre d'une chose, c'est qu'en France les masses ne sont pas révolutionnaires par nature, et que, lorsqu'on bâtit avec elles, on bâtit solidement.

Il y a un chapitre bien fait sur les différences fondamentales de la France et l'Angleterre, et des principes sociaux qui président ou doivent présider aux deux Etats. Le parti conservateur a un sens en Angleterre, il s'agit de conserver un système politique qui a fait de l'Angleterre une des premières puissances du monde (29).

Mais vous, conservateurs français, de quoi pouvez-vous êtes fiers? vous qui n'avez, comme parti, aucun glorieux antécédent et qui voulez aujourd'hui conserver ce que hier encore vous aidiez à renverser.

Le principe des deux Etats diffère d'ailleurs totalement, démocratique et égalitaire en France, aristocratique et libéral en Angleterre. C'est assez indiquer l'intérêt du troisième volume.

(29) T. I, p. 407.

SAINTE-BEUVE EN 1848

OU LES ÉPHÉMÉRIDES D'UNE CALOMNIE

par JEAN BONNEROT

L'année 1848 fut particulièrement fatale et odieuse pour Sainte-Beuve, elle lui laissa une amertume que le temps ni les honneurs ne pourront adoucir. Un matin de mars, il apprit par un ami que, sur une certaine liste de fonds secrets trouvée aux Tuileries, on aurait lu un nom semblable au sien. Il protesta auprès du ministre et dans les journaux. On fit le silence, mais sa lettre, loin d'étouffer la calomnie, en multiplia les échos sournois. Beaucoup de ceux, romanciers ou poètes, philosophes ou dramaturges, historiens ou socialistes, que le critique avait, en vingt années d'articles, égratignés ou raillés, se réjouirent en secret ou épanchèrent d'insidieuses allusions. L'envie et la méchanceté restent les mêmes à toutes les époques. Sainte-Beuve, sur un carnet de pensées, en fixa le souvenir.

> Une affreuse calomnie m'atteint; voilà donc le prix de tant d'années de discrétion, de délicatesse et de désintéressement... Je vais reprendre ma vie de peines et de labeurs, mais aussi toute ma liberté, tout le sentiment de ma liberté.

Il envoya sa démission de conservateur à la Bibliothèque Mazarine, déménagea ses livres qu'il mit chez le Dr Paulin, et accepta la place de professeur de Littérature française à l'Université de Liége, où il fit un cours d'octobre 1848 à juin 1849.

Les événements sont connus en gros des biographes depuis que Sainte-Beuve les a rapidement contés en 1860 dans l'*Avertissement* qui ouvre *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.*

Une série de lettres inédites (1), empruntées à la *Correspon-*

(1) Les manuscrits originaux de ces lettres appartiennent à M. Coppinger, à M. Gobion, à Mme Taschereau-Comte et à M. Philippe Bridel, auxquels nous adressons nos vifs remerciements, à la Collection Spoelberch de Lovenjoul, à la Bibliothèque de Salins. Les formules de début et de fin de ces lettres ont été supprimées.

dance générale de Sainte-Beuve, en cours de publication, — mais dont l'impression a été depuis des mois retardée, sinon suspendue, par des difficultés syndicales et typographiques, — permettra de suivre plus en détail les éphémérides de cette calomnie.

★

Le 1[er] janvier 1848, dernier article de Sainte-Beuve à la *Revue des Deux Mondes* sur le Chevalier de Méré; sa signature n'y reparaîtra plus qu'en juin et septembre 1849; en février commence sa collaboration hebdomadaire au *Constitutionnel,* avec la longue série des *Causeries du Lundi.* Si Sainte-Beuve renonce à la revue de Buloz — encore que ses articles lui apportent un supplément financier utile à son modeste budget — c'est qu'il veut achever son gros ouvrage de *Port-Royal,* interrompu depuis février 1842; deux volumes seulement ont vu le jour sur les quatre annoncés. Les publications de Victor Cousin et de Faugère sur Pascal et son entourage avaient apporté des résultats nouveaux dont il devait tenir compte; la question des jésuites qui s'était réveillée à propos de la loi sur l'enseignement secondaire avait en 1844 suscité des polémiques. Sainte-Beuve avait dû attendre : « Je m'étais cru dans un cloître, et je me trouvais dans un carrefour. » D'où ces délais, ces retards involontaires et ce « ralentissement inévitable ». La préface était écrite depuis mai 1846 : il ne reste que des notes à compléter, des références à mettre au point. Pendant des semaines Sainte-Beuve s'isole au milieu de ses livres et ne sort plus que pour aller, en fils respectueux, presque chaque jour, voir sa vieille mère rue du Montparnasse 1 *ter* et, chaque jeudi, assister à la séance de l'Académie française. Vers le 15 février, il remet l'imposant manuscrit du tome III de *Port-Royal* à la librairie Hachette, qui le confiera à l'imprimerie Gratiot. L'éditeur des deux premiers volumes, Eugène Renduel, s'est retiré à la campagne en cédant l'ouvrage à Hachette. Semaines de travail acharné au cours desquelles Sainte-Beuve semble avoir ignoré les événements politiques.

A noter un petit incident domestique qui va peut-être devenir un événement : la cheminée de l'appartement qu'il occupe à l'Institut, depuis octobre 1841, fonctionne mal; la réparation en incombe à l'Etat. Aussi Sainte-Beuve écrit-il le 7 février 1848 au ministre Salvandy pour le lui signaler : c'est une dépense de cent francs et la première demande de ce genre qu'il adresse à l'Administration.

La cour de l'Institut, dont les portes, rue Mazarine et près du pont des Arts, ferment à la tombée de la nuit, isole Sainte-Beuve de tous les bruits de la ville. Il ne sait que confusément ce qui se passe dans Paris : les cortèges, les manifestations

aux cris de « Vive la Réforme! A bas Guizot! » Il n'entend pas la révolution qui menace et les premiers grondements de l'orage qui se rapproche. Le mardi 22 février, il s'aventure en curieux, franchit les ponts, mais ne peut rentrer le soir. La poste aux lettres fonctionne et, invité à dîner chez son ami le saint-simonien Jean Reynaud, il s'excuse par ce billet daté du 23 février 1848 :

Je crois qu'il est impossible d'aller ce soir jusqu'à chez vous ou du moins d'en revenir. Hier soir m'étant trouvé à sept heures du soir sur la rive droite de la Seine, je n'ai pu rentrer chez moi et j'ai été obligé de coucher dans un hôtel. Je vois que ce soir les dispositions militaires sont encore plus rigoureuses. Je vais sortir pourtant pour m'assurer encore. Si je n'arrive pas, vous serez assez bon pour m'excuser, et pour faire agréer mes excuses à Madame Reynaud. J'irai à vous, sans façons, vous demander à dîner, aussitôt la paix rétablie et au premier beau jour.

Dans l'après-midi de ce mercredi 23 février, il y eut une accalmie, une courte trêve. Sainte-Beuve en profita pour se hasarder jusqu'aux Champs-Elysées où demeurait Reynaud et dîner chez lui avec Edouard Charton, le fondateur du *Magasin Pittoresque*. Les événements se précipitent : on dépave les rues; les premières barricades se dressent, le drapeau rouge flotte. Le roi renvoie le ministère Guizot; fusillades et morts au boulevard des Capucines. Plusieurs tentatives de cabinets avec Molé, puis Thiers et Odilon Barrot, échouent. Louis-Philippe abdique; un gouvernement provisoire est formé. De son appartement, Sainte-Beuve a pu entendre les coups de feu : derrière l'Institut, la lutte est engagée, rue Dauphine, entre la garde municipale et le peuple. Sur le quai Voltaire stationne un bataillon de la 10ᵉ légion qui, par le pont des Saints-Pères, sera l'un des premiers entrés dans les Tuileries, tandis qu'un groupe qui s'en est séparé se dirige, par les quais, sur le Palais-Bourbon. L'un des chefs de cette 10ᵉ légion, dont les exploits furent si importants, est un interne des hôpitaux, François-Auguste Veyne, qui ne passera sa thèse de doctorat qu'en décembre 1854, ami de Marceline Desbordes-Valmore, de Raspail et surtout de Sainte-Beuve dont il sera toujours le médecin.

Cependant le jeudi 24 février, indifférent au drame de la rue, le vieil académicien Ancelot entrait dans la salle des séances de l'Institut, signait la feuille de présence, et, après avoir attendu quelque temps, se retirait, aucun de ses confrères — pas même Sainte-Beuve, quoique logé dans les bâtiments — n'étant venu le rejoindre. Séance unique et légendaire. Le jeudi suivant, 2 mars, la vie académique reprenait son cours habituel : il y avait vingt-six présents dans la salle.

★

Au gouvernement provisoire, Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction Publique, appelle auprès de lui ses deux amis Jean Reynaud et Edouard Charton, anciens saint-simoniens et fondateurs ou collaborateurs de la *Revue Encyclopédique* — avec les attributions, sinon le titre, de secrétaires généraux. « Un triumvirat d'amis honnêtes gens », dira Legouvé. Ni Reynaud ni Charton ne se doutaient, quand ils avaient deux jours auparavant dîné avec Sainte-Beuve, du rôle qu'ils allaient avoir à jouer.

Une « Commission des Hautes Etudes Scientifiques et littéraires » était instituée au ministère, sous la présidence de Reynaud : elle examinerait les « problèmes nouveaux que soulevait dans l'instruction publique l'ordre républicain ». Le but était de créer une « école d'administration destinée au recrutement des diverses branches d'administrateurs dépourvues jusqu'à présent d'Ecole d'administration ». Comment ne pas faire appel à Sainte-Beuve qui, quinze années auparavant, exposait le plan de la *Revue Encyclopédique* aux lecteurs du *National* par un article qui était un véritable manifeste? Reynaud écrivait aussitôt cette lettre à Sainte-Beuve :

Il serait peut être bon que vous consentissiez à nous prêter la main. Vous avez peut être vu que nous divisions nos examens pour cette école d'administration qui préoccupe toute la jeunesse dans toute la France. Il y en a pour lesquels nous voulons éviter autant que possible le professorat. Ce sont des examens définitifs destinés à constater les capacités. Consentez à être un de nos examinateurs. Cela vous donnera, si vous le voulez, l'occasion de faire un tour de France. Bien entendu, si vous le voulez, vous resterez à Paris. J'aimerais beaucoup à vous montrer avec nous à la France nouvelle.

Mais par timidité, par peur d'aliéner sa liberté, ou de se compromettre, Sainte-Beuve invoquait son état de santé et ses travaux pour décliner le 24 février l'offre qui lui était faite :

Je suis bien sensible à votre offre et j'apprécie ce témoignage de confiance qui me viendrait en ce moment. Par malheur ma santé me met tout à fait hors d'état d'en profiter. Je ne puis sans inconvénient m'exposer à de longues séances officielles d'où l'on ne peut sortir à volonté. De plus je viens de mettre sous presse mon troisième volume de *Port Royal;* il faut qu'il soit imprimé d'ici à deux mois et je n'ai pas trop de toutes mes forces pour cet effort. — Je n'ai réellement de valeur que plume en main et si je puis être de quelque usage dans l'ordre nouveau c'est en achevant ce que j'avais entrepris sous l'ancien. — Voici le vrai, cher Reynaud, excusez-moi au besoin auprès de M. Carnot et surtout remerciez-le aussi bien vivement pour moi.

Sainte-Beuve, inquiet de l'avenir, hésite et n'ose pas se prononcer. Ce même 24 février Proudhon entend crier « A bas Louis-Philippe », on demande la mise en accusation des

ministres et l'amnistie pour les délits politiques. La République est proclamée et les timides qui le matin ne croyaient pas en elle se rallient à la seule forme de gouvernement qui soit possible. En proie au découragement, Sainte-Beuve sur un petit carnet de notes (2) écrit ces lignes affligées à la date du 24 février 1848 :

Quels événements! Quel songe! Je m'attendais à bien des choses, mais pas sitôt, ni de la sorte. Que la sagesse de tous les prétendus sages paraît petite maintenant! Que la prudence des prudents est vaine! Je suis tenté de croire au néant de tout jugement, du mien en particulier, moi qui me mêle de juger les autres et qui suis si débile de vue. Je suis tenté de briser pour jamais cette plume qui écrit et qui se flattait d'être quelque chose.

En même temps il songe à mettre de l'ordre dans ses affaires. La *Démocratie Pacifique* de Victor Considérant vient d'annoncer dans son programme que la République de 1848 doit constituer un ordre nouveau. Sainte-Beuve avait confié, cinq ans auparavant à son ami Charles Magnin, conservateur à la Bibliothèque de la rue Richelieu, les exemplaires de son volume de vers (imprimés en 1843) : *Le Livre d'amour*. Il ne faut pas qu'il en reste trace et il écrit à son ami de les brûler.

Au milieu des sentiments émus et troubles qu'on éprouve naturellement, il en est un qui me préoccupe peut-être plus qu'il ne faudrait et qu'il est en votre pouvoir de dissiper. Il s'agit toujours du petit volume de vers que vous avez eu l'obligeance de mettre sous cachet à mon adresse, mais comme on ne sait rien de son avenir, je voudrais obtenir de votre amitié de détruire et de brûler ce petit volume, afin qu'il n'en reste pas trace. Je vous remettrai la première fois que je vous verrai un autre petit volume très semblable de forme et qui contient aussi des vers plus ou moins légers mais différents. Cet autre petit volume ou cahier inédit pourrait au besoin représenter celui que vous avez et pour lequel il n'existe aucun moyen de comparaison. Ainsi vous seriez en mesure à la rigueur, si vous vouliez, de présenter en deux mots un petit volume analogue à celui que vous avez et moi j'aurais un grand repos de conscience, si je puis croire qu'aussitôt cette lettre reçue, vous avez anéanti par le feu le petit volume.

Magnin brûla le livre et rassura l'auteur par ce billet :

Dans l'incertitude où nous sommes de tout ce qui peut arriver d'un jour à l'autre, j'ai fait immédiatement ce que vous me demandiez hier. N'ayez donc plus aucune inquiétude. Tout est fini.

Rapprochement de dates : c'est le 25 février que Lamartine, à l'Hôtel-de-Ville, haranguant la foule sur la place, prononça la fameuse phrase sur les deux drapeaux, dont Ch. de Freycinet, témoin de la scène, nous a transmis une variante moins lyrique dans ses *Souvenirs*. Sainte-Beuve résume en deux lignes son impression : « Je pardonne tout à Lamartine il a été grand dans ces journées et il a fait honneur à la nature poétique ».

(2) *Les Cahiers* de Sainte Beuve..., Lemerre, 1876, p. 75-76.

C'est en vain que Ravenel tente encore une démarche auprès de Sainte-Beuve pour le faire revenir sur sa décision. Le critique se dérobe de plus belle le 29 février :

Voilà que je réfléchis aux aimables paroles que vous m'êtes venu porter. Tout est bien pesé, je ne veux que remercier bien vivement notre ami Charton; mais il ne faut rien désirer ni rien recevoir en ce moment. Je crois que c'est mieux. Attendons non par méfiance, mais par discrétion. Ainsi, cher Monsieur et ami, remerciez bien pour moi, et puis remerciez encore. A vous de cœur.

Le *Moniteur* du lendemain 1er mars publiait la liste des membres de la Commission des Hautes Etudes Scientifiques et Littéraires, présidée par Reynaud et composée de Béranger, Burnouf, Cournot, Elie de Beaumont, Henri Martin, J.-V. Leclerc, Michelet, Quinet et Ch. Renouvier.

Le nom de Sainte-Beuve n'y était pas.



D'autres inquiétudes vont troubler Sainte-Beuve. Les événements politiques semblent pour un temps s'apaiser, mais il peut surgir demain des difficultés, les barricades renversées hier peuvent à nouveau se dresser. Il songe au début de mars à faire partir sa vieille mère, qui (elle est née le 22 novembre 1764) aura dans quelques mois 84 ans, dans la maison de la rue des Vieillards qu'elle a achetée à Boulogne-sur-Mer. Il suffirait de donner congé à sa locataire en temps utile. C'est dans ce sens qu'il écrit à sa cousine Aglaé Demont le 5 mars :

A l'âge de ma mère on a besoin de repos; sa présence ici pourrait être un grave embarras dans mes propres mouvements, au lieu que la sachant à Boulogne près de bons amis et pouvant aller la voir en peu d'heures je serai tranquille.

Mais ce projet se heurte à un refus formel. La mère de Sainte-Beuve ne veut pas quitter Paris et surtout s'effare de voyager en chemin de fer. Aucune raison n'a pu la convaincre et Sainte-Beuve se résigne au contre-ordre le 8 mars :

Tenez que je ne vous ai rien écrit...
Ici les choses vont assez bien pour le moment; les hommes qui sont à la tête sont des mieux intentionnés, et chacun fait des efforts de zèle et de patriotisme. Mon seul souci est de voir ma mère à son âge dans une maison où elle est quelquefois seule; mais puisqu'elle le veut ainsi, vous savez que c'est en vain que je prétendrai la convertir. L'idée d'aller en chemin de fer lui paraît surtout une chose tellement effrayante qu'elle préférerait tout à ce parti-là.

Bien que tout soit calme dans Paris, Sainte-Beuve appréhende toujours l'avenir et tente de chercher à l'étranger un lieu d'asile où il puisse travailler en paix : Angleterre? Hollande? Suisse? Quel pays pourrait lui offrir l'asile dont il a besoin? G. van der Capellen, auquel il s'est adressé sans préciser de qui il s'agissait, lui répond le 21 mars avec franchise :

Je doute fort que cet homme de lettres sans fortune trouve dans ce pays, du moins pour le moment, ce qu'il chercherait et je n'ose-

rais en conscience lui donner le conseil de changer de domicile pour venir comme un étranger s'établir en Hollande.

Pour l'Angleterre, il compte demander l'appui d'Abraham Hayward, l'un des principaux rédacteurs du *Morning Chronicle,* dès qu'Albert Royer-Collard lui aura donné son adresse. Reste la Suisse où la bourrasque aussi a passé... Mais ses amis Olivier, qui l'ont accueilli voilà douze ans à son arrivée à Lausanne, ont dû eux-mêmes chercher un refuge à Paris. Les bords du Léman évoquent en lui tant d'heureux souvenirs qu'il a l'espoir de trouver en pays vaudois un coin propice au travail et au repos. Genève, « petit état et grande cité », ne pourrait-elle pas lui offrir le lieu de retraite tant de fois souhaité? Celui qui saurait lui donner le meilleur conseil, c'est l'historien André Sayous, le cousin germain de Rodolphe Töppfer, lui aussi réfugié à Paris, mais ayant conservé assez d'attaches et d'amitiés en Suisse. Il lui écrit donc le 22 mars :

Je vous avouerai que, quoique j'éprouve tout le contraire du regret pour ce qui est tombé, je n'ai pas le bonheur d'embrasser avec joie, avec confiance, ce qui est encore trop voilé pour être même entrevu. Mes habitudes, mes goûts acquis sont en contradiction avec mes instincts et avec mes opinions. J'ai toujours eu l'humeur républicaine, si l'on peut dire, mais la pratique de la république et surtout de celle qui s'essaie, je l'ai et l'aurai toujours très peu. Quand on est arrivé à quarante-quatre ans, il est rare qu'on n'ait pas en soi un homme double, celui de la première nature et celui de la seconde, lequel n'a plus le temps ni la flexibilité de se réformer. Voilà où j'en suis, cher Monsieur, et je songe sérieusement à trouver un coin du monde où l'on puisse s'asseoir : c'est modeste, mais ce n'en est pas moins difficile. Ce coin du monde existe-t-il? Il fut un temps où je n'aurais pas hésité à l'aller chercher en Suisse chez vous. Malgré les bouleversements survenus, il me semble qu'il s'y trouverait peut-être encore. Les vieilles républiques ont en elles des ressources et des habitudes de régularité que n'ont pas de sitôt les jeunes; et, même à égalité d'orages, au lendemain la situation des deux côtés n'est pas la même. La question que je me permets de vous adresser tout bas est celle-ci: Genève offrirait-il un asile sûr à qui voudrait travailler et vivre dans sa chambre tout le jour? Offrirait-il une ressource, la plus modeste ressource, à qui n'aurait pour y subsister que sa plume et ses connaissances littéraires? Ecrire, je vous l'avouerai, écrire sur les choses présentes, me serait impossible.

Je n'ai plus qu'une idée : achever les travaux que j'ai commencés, terminer *Port-Royal* et aussi quelques portraits littéraires pour lesquels j'ai amassé des matériaux; mais ne pas franchir cette date de février 1848 qui clôt la littérature des cinquante premières années de ce siècle, et qui nous range définitivement dans le passé; ne pas la franchir cette limite dans les choses, parce que là une nouvelle Ere commence et le règne d'un souverain qu'il serait coupable de braver et d'irriter, qu'il me serait impossible de flatter, — le règne de la multitude celui d'une classe qui a en elle des éléments bruts et généreux, mais que des hommes nouveaux peuvent seuls prétendre régir ou polir. Notre temps est fait, il s'agit de l'achever, d'y mettre silencieusement la dernière main, et de nous tenir de côté si l'on consent à nous y laisser.

Voilà, mon cher Monsieur, ma situation d'esprit, et celle dans laquelle, après avoir consulté un ou deux amis qui vivent loin de

Paris, je vous consulte à votre tour, cherchant partout du regard ce point presque impossible qui semble fuir de dessus l'horizon.



Soudain une tempête s'abat sur Sainte-Beuve. Le 29 mars au matin il reçoit une lettre de Jean-Jacques Ampère : « Mon cher ami, Jean Reynaud que j'ai vu hier veut vous parler; il a quelque chose à vous dire et vous demande à grands cris. » Sainte-Beuve accourt au Ministère et voit Reynaud, l'air consterné, qui lui dit que l'on avait saisi aux Tuileries « les listes contenant le chiffre des sommes distribuées par l'ancien gouvernement, avec les noms de ceux qui les avaient reçues », que le nom de Sainte-Beuve s'y trouvait plusieurs fois et pour des sommes considérables. Sainte-Beuve de sourire. Mais Reynaud insiste, suppliant son ami de faire des efforts de mémoire pour se rappeler. Il n'avait pas vu les listes en question. Aucun doute n'était possible. L'accusation était invraisemblable. Rentré chez lui Sainte-Beuve écrivit une lettre au *Journal des Débats* qui l'inséra dans son numéro du 31 mars :

> Sur une certaine liste trouvée aux Tuileries on aurait trouvé un nom semblable au mien. Je n'ai pas besoin de dire quelle a été ma stupéfaction; il est des révoltes de cœur qui ne s'expriment pas. On ne sait, en vérité, quelle sorte de dénégation assez formelle opposer quand on est mis en demeure de s'expliquer sur de certains soupçons et sur de certaines injures. La vie seule d'un honnête homme peut répondre pour lui.

Il envoya copie de cette lettre (qui parut également dans le 2e supplément du *Moniteur* du 1er avril 1848, p. 740) à Reynaud, avec une longue note confidentielle pour exposer quelle a été sa vie depuis 1830. Il a été en relation avec des ministres, mais ne leur a jamais rien demandé. Jusqu'en 1840, il a vécu dans une chambre d'étudiant au 4e étage, cour du Commerce, au prix de vingt-trois francs par jour, y compris les déjeuners. En 1835, Guizot, l'a nommé secrétaire du Comité Historique pour le dédommager de n'avoir pu obtenir la place de maître de conférences à l'Ecole Normale au départ de J.-J. Ampère. En 1835, Guizot l'a nommé secrétaire du Comité Historique voulait lui conférer Salvandy. En août 1840 il fut nommé conservateur de la bibliothèque Mazarine où il occupa un logement en octobre 1841. Avec son traitement académique à partir de 1843 il avait suffisamment de quoi vivre et acheter des livres. Il n'a jamais depuis janvier 1843 au *National* écrit un seul article politique et n'a jamais donné une ligne aux Chroniques Politiques de la *Revue des Deux Mondes,* les registres de comptes qui y sont gardés peuvent en faire foi. Dans aucun article il n'a fait l'éloge du régime, ni du roi, ni des princes. Il n'a vu Louis-Philippe qu'une fois lors de la visite d'usage après sa réception de 1844, et ne lui a jamais

adressé la parole. Il n'a jamais mis les pieds aux Tuileries, même lors des cérémonies officielles auxquelles sont conviés les membres de l'Institut. Enfin il n'a jamais eu aucun rapport avec M. de Montalivet, directeur de la liste civile. Et dignement de conclure : « Non, je ne suis pas tombé dans un guet-apens. Un homme assis et qui se tient immobile à l'écart n'y tombe pas. »

En même temps il adressait au Ministre de l'Instruction Publique sa démission de conservateur à la Bibliothèque Mazarine : « Il m'est impossible de conserver le plus léger lien envers un gouvernement dont un seul membre garderait à mon égard l'ombre ou le nuage d'un soupçon », et au Ministre de la Justice une longue note « réclamant de l'autorité compétente une enquête ou instruction qui éclaircisse l'odieux mystère où son nom se trouve compromis ». Il y va de « l'honneur des lettres ».

Le ministre Carnot, par lettre du 2 avril, refuse la démission : « J'accepte les explications de votre lettre au *Journal des Débats,* et je n'accepte pas votre démission. Venez causer un instant avec moi et tout s'éclairera, je l'espère. »

Même réponse de Reynaud : « ...Réfléchissez, je vous en conjure au nom de notre amitié : qu'y a-t-il de plus indépendant et de plus inattaquable que votre position? Gardez-la. Qui connaît au juste l'avenir? A vous de cœur. »

Sur ces entrefaites, une lettre d'André Sayous lui apporte la possibilité de faire un cours à Genève. Mais estimant que son départ à l'étranger pourrait être jugé comme une désertion, une fuite en de telles circonstances, Sainte-Beuve préfère remettre sa décision à plus tard et il écrit à Sayous le 1er avril :

Votre lettre est d'un ami et je vous en remercie bien cordialement. De toutes les chances que vous me laissez entrevoir, celle qui m'irait le plus serait tout simplement un cours libre (s'il était possible dans l'état des esprits) sur quelque partie de la littérature; à cet égard votre réponse, qui me montre cette ressource comme possible encore, à moins de nouveaux événements, suffit pour me tranquilliser, en me laissant une voie ouverte. Mais voici que depuis que je vous ai écrit, il me survient ici une affaire toute grave que je viens de conjurer heureusement, ayant été prévenu à temps, mais à laquelle je me vois obligé de donner quelque suite, car il ne s'agit de rien moins que de l'honneur. Une lettre de moi dans les *Débats* du 31 mars vous aura sans doute paru obscure; en voici l'explication.

En s'emparant des Tuileries, on entra si brusquement que Louis-Philippe n'eut le temps de rien emporter, et l'on se saisit de ses portefeuilles. Or dans un certain portefeuille en cuir où cet homme rangé tenait compte de ses dépenses, on trouvait une liste sur laquelle se lisaient une foule de noms plus ou moins connus, et qui figuraient à titre de gratifications, pensions, etc. Ces sortes de listes trouvées si à point et produites au lendemain des révolutions, sont toujours un peu suspectes; celle-ci pourtant paraît bien authentique, et les hommes les plus honorables qui l'ont eue entre leurs mains me l'ont attesté. Sur cette liste donc, un ami que j'ai dans le gouver-

nement m'apprend... quoi? que mon nom se trouve! mon nom! De là ma lettre au *Journal des Débats*. Mais outre cette lettre publique, j'ai dû immédiatement demander explication, enquête, réparation, auprès des hommes du gouvernement : ceux avec qui je suis en relation immédiate à l'Instruction Publique ont été parfaits; le *Moniteur* doit enregistrer ma protestation; mais il faut arriver au nœud de l'intrigue. Pour moi elle est déjà tout éclairée. Il y avait (je crois le bien connaître) un homme avec qui nous étions forcément et comme gens de lettres en rapport pour l'insertion et l'édition de nos articles, et cet éditeur, qui avait des relations avec la liste civile, afin de trouver prétexte à se faire donner des fonds, s'en disait distributeur et en était le détenteur. Croyant son intrigue à jamais enfouie dans les ténèbres, il donnait des noms et choisissait, à ce qu'il paraît, ceux qu'il savait le plus éloignés des Tuileries, espérant bien que jamais il n'y aurait lieu à une confrontation. Bref, cher Monsieur, vous voyez à quelles avanies on est exposé, même quand on vit le plus dans sa chambre, comme le recommande Pascal. Heureusement tout cela va sauter tellement aux yeux de tout le monde que j'espère qu'il n'y aura pas lieu à faire plus d'éclat et qu'il suffira de la notoriété morale sans en venir au judiciaire.

Ici la société va de toutes parts se décomposant chaque jour; notre anarchie jusqu'ici a été assez gaie, au moins à ne voir que les rues. Mais gare la crise de misère qui est au bout! En attendant on plante des arbres de la liberté à tous les coins de rue, on tire des boîtes et pétards, on illumine, on pérore jusqu'à minuit dans les clubs et sur les places, et chacun se passe de police ou la fait lui-même. Cher monsieur, je vous remercie encore; je vais rester ici à achever et à imprimer mon volume cet été, s'il y a possibilité matérielle. Après quoi, aux approches de l'hiver et de l'automne, il y a aura certainement pour moi un parti à prendre.

Eh bien, après tout, un cours public là-bas sur Port-Royal ou sur l'histoire littéraire des cinquante premières années de ce siècle serait une ressource, et je vous suis bien obligé de me permettre de la placer désormais dans mes chances d'avenir. Je penserai à vous plus d'une fois.

Poursuivant son enquête, Sainte-Beuve a interrogé Charles de Rémusat, ministre de l'Intérieur dans le second Cabinet Thiers, de mars à octobre 1840, qui lui a donné quelques indications qu'il transmet, sans nommer l'auteur, à Jean Reynaud le 2 avril 1848 (3) :

J'ai hier causé avec un ancien ministre de l'intérieur de cette fâcheuse affaire, et cet homme de sens et d'esprit m'a dit :

« Il est impossible que cette liste trouvée soit une liste de pensions ou gratifications que le roi Louis-Philippe faisait sur sa cassette ou sur la liste civile, il n'en faisait pas. Ce ne peut être que la liste des *fonds secrets de l'intérieur* que M. Duchatel, au moment de partir, aura remise au roi pour être signée et régularisée suivant l'usage. Ces espèces de listes, dans le court intervalle où le roi les gardait, se mettaient en effet dans le *portefeuille noir* en cuir. » .

Ainsi ce serait du côté du ministère de l'Intérieur que la recherche devrait se diriger; on pourrait interroger le caissier et *payeur général des fonds secrets, M. Gerin*, et savoir à qui il a payé cette somme en mon nom, — et tout franchement s'il ne l'a pas payée à M. B[uloz].

En effet, pour arriver à l'explication la plus nette et la moins odieuse possible, voici ce que je suppose sans trop d'invraisemblance.

(3) Publiée incomplètement par J. Troubat dans la *Correspondance de S.-B.* lettre 110, tome Ier, p. 158-159.

— En 1845 j'avais pris à la *Revue des Deux Mondes* une action (car à ce moment cette *Revue* se reconstituait en société qui promettait d'être libre) ; sur cette action ou demi-action j'avais payé à M. B. deux mille francs en valeurs, le reste devant être payé en articles et travaux.

Depuis, m'étant brouillé avec la *Revue*, et par suite de résiliation, je me retirai de la société d'actionnaires et cette action devait m'être *rendue*. M. B. sous différents prétextes me fit beaucoup attendre. Ce ne fut qu'au mois de janvier dernier (1848) qu'il me fit un premier payement de mille francs; il devait me rendre les autres mille francs dans quelques mois, et il me les doit encore. — Or, pour opérer cette restitution, il serait très possible qu'usant de ses droits avec l'*intérieur* et sa *Revue* étant dès lors toute livrée corps et âme à ce ministère, il eût demandé qu'on lui procurât cette somme pour le *rachat* de l'action précédemment inscrite en mon nom.

Dans ce cas, tout cela serait d'une date très récente.

Voilà ce à quoi je m'arrêterais avec le plus de vraisemblance (sauf vérification sur la liste) M. Vitet ne saurait ignorer entièrement cette affaire si elle s'est passée de la sorte, et je lui en parlerai à la première rencontre.

Le même ancien ministre me disait qu'une foule de noms inscrits sur ces sortes de listes sont de faux noms sous lesquels on touchait des fonds alloués. Ainsi il est naturel que ce soient des noms inconnus, comme vous me le disiez dans notre conversation.

Mille et mille pardons, cher Reynaud, de tout cet ennui : mais vous sentez comme il serait bon d'arriver à une entière lumière, et il me semble que tout ceci en approche.

On piétine : aucune enquête n'est commencée; des soucis plus urgents que l'honneur d'un homme intéressent les ministres et l'incident, grave pour celui qui en est victime, devient si léger que nul ne s'en soucie. Reynaud lui-même, qui siège au ministère de sept heures du matin à minuit, ne parvient pas à secouer l'indifférence ou l'apathie des uns et des autres :

Quant à votre enquête, si cela dépendait de moi, cela serait fait mais de moi à Carnot et de Carnot au gouvernement, la forme se perd et il n'en reste plus pour déterminer une action. Ecrivez directement à M. de Lamartine au nom de l'honneur des lettres et de l'Académie et réduisez-vous à l'interrogatoire de M. Gerin. A qui a-t-il donné l'argent marqué à votre nom? C'est net et complet. Adieu. Croyez toujours à ma vieille amitié.

En dépit de demandes réitérées et de questions, Sainte-Beuve n'arrivait pas à percer le mystère ni à découvrir la moindre précision. Le secrétaire de la Rédaction du *National*, C. Gauguin, lui donna cette rapide explication :

On m'a dit un mot de votre affaire, ou plutôt de l'affaire où votre nom se trouve mêlé en me faisant comprendre qu'il y avait un voleur derrière vous. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette supposition. Je ne doute nullement pour ma part que votre honneur ne soit à couvert aux yeux de tous ceux qui vous connaissent.

Enfin les fameuses listes de gratifications dont tout le monde discutait allaient être publiées intégralement et Rey-

naud qui a pu les feuilleter donne aussitôt des précisions à son ami :

Le nom de Sainte-Beuve est à la fois sur une liste intitulée : Ministère de l'Intérieur. Gestion de M. Duchatel, du 1er janvier 1844 au 15 mai 1845, et sur une autre liste fonds secrets, liste trouvée, au Ministère des Affaires étrangères. Sur la première il est entre Eugène Veuillot et Charles Maurice, sur la seconde à côté de Lerminier. Ainsi, cher ami, ne vous croyez pas trop facilement délivré et prévenez comme je vous y ai engagé Lamartine.

C'est son ami Jules Taschereau, ancien député d'Indre-et-Loire, et bientôt — fin d'avril 1848 — réélu à l'Assemblée Constituante, qui se chargeait de publier les listes dans la *Revue rétrospective*. Il l'avait dirigée de 1833 à 1837 et il y ajouta ce sous-titre : *Archives secrètes du dernier gouvernement... Revue non périodique*. Le premier numéro parut le 8 avril 1848 et, coïncidence qui n'est peut-être pas un hasard, c'est sous le n° 1848 que la *Bibliographie de la France* en fait l'annonce. Il y eut trente et une livraisons, formant un total de 496 pages. C'est dans la trente et unième et dernière que se lira le nom de Sainte-Beuve, p. 483 à 484, première colonne, troisième ligne, avec, en regard, cette indication : « avec la somme de cent francs ».

Dès qu'il sut que Taschereau, l'éditeur de la *Correspondance littéraire de Grimm* et l'auteur d'une étude importante sur *Pierre Corneille*, allait publier les listes, Sainte-Beuve, qui était son ami depuis quinze ans, lui adressa cette requête le 5 avril 1848 :

On me dit que la pièce dans laquelle mon nom est odieusement compromis doit être prochainement publiée dans la *Revue Rétrospective*. Le dégoût qu'il y a pour moi à revenir sur une telle affaire ne saurait m'empêcher de vous dire que vraiment la situation qu'on me fait est singulière. — J'ai exprimé la première impression que m'a causée cette nouvelle dans une lettre aux *Débats* et au *Constitutionnel* du 31 mars. Depuis, j'ai réclamé une enquête et une instruction. Il y a certainement ici un courtier infâme qui a profité de mon nom pour toucher une somme : j'ai demandé qu'on interrogeât quelques personnes, notamment M. Gérin, payeur général des fonds secrets. A qui a-t-il payé cette somme sous mon nom? — On me répond au Ministère de l'Instruction Publique (où d'ailleurs je n'ai trouvé que des amis), de m'adresser à M. de Lamartine pour lui demander justice au nom des Lettres et au nom de l'Académie. Je répugne à m'adresser à M. de Lamartine que j'ai perdu de vue depuis plusieurs années, que j'ai connu et admiré poète, que j'ai laissé de côté quand je l'ai vu devenir politique et ambitieux. J'aurais désiré que cette demande que je faisais d'une enquête allât par M. Carnot aux mains de M. Crémieux. On me renvoie à M. de Lamartine et je ne veux point lui avoir la moindre obligation personnelle. Ceci est une affaire de justice, ce me semble, et puisqu'on a du temps à donner à la divulgation de l'injure, je ne vois pas pourquoi on refuserait de prêter la main à la justification. Je vous en prie, mon cher Taschereau, vous qui avez un caractère à demi officiel en ceci, ne pourriez-vous interroger M. Gérin et lui demander ce qu'il fait? J'ai bien par devers moi mes conjectures, mais il me répugne de

rien articuler, sans y être fondé par quelque témoignage. Je m'en remets de tout cela à votre amicale bienveillance et amitié.

Aucun contrôle n'est aujourd'hui possible. Les listes manuscrites originales n'ont pas été conservées. C'est le baron Portalis, ainsi que le confirme sa déclaration du 28 mars 1848, conservée aux Archives Nationales BB[30] 296 (pièce 447), qui fut « chargé par le gouvernement provisoire de saisir aux Tuileries deux portefeuilles pleins de papiers et provenant du cabinet de l'ex-Roi. J'ai porté ces deux portefeuilles au gouvernement provisoire qui m'en a donné décharge ». Ni ces deux portefeuilles, ni les papiers qu'ils contenaient, n'ont été versés aux Archives de France.

En imprimant ces listes dans la *Revue Rétrospective,* Taschereau ajoute, p. 483, cette note explicative :

Dans les états complémentaires que nous publions aujourd'hui, on trouvera porté le nom de Sainte-Beuve. On n'a point oublié qu'une correspondance insérée dans le journal des *Débats* et dans le *Constitutionnel* a révélé qu'un officieux spéculant sur l'intérêt qui s'attache naturellement au caractère et au talent de M. Sainte-Beuve l'avait représenté à M. Duchatel comme étant dans le besoin et aurait obtenu de ce ministre à différentes reprises des secours pour l'académicien sur les fonds secrets, fonds qui sont demeurés en effet très secrets pour M. Sainte-Beuve car l'officieux, lui épargnant toute démarche et même toute reconnaissance, ne lui en dit jamais mot, toucha pour lui et garda l'argent.

C'était là une explication plausible. Sainte-Beuve s'obstina à vouloir des éclaircissements et il s'adressa au Ministre de la Justice, Adolphe Crémieux, qu'il avait connu en 1835 dans les bureaux de la *Nouvelle Minerve Française :* « Il y a eu évidemment un courtier d'intrigues qui a abusé de mon nom pour se faire allouer des sommes puisées à une source impure »; il mettait sa confiance dans le chef de la justice pour « expliquer complètement et dévoiler l'infamie dont je me trouve atteint ».

Sainte-Beuve mettait Reynaud au courant de ces nouvelles démarches, en lui écrivant le 8 avril 1848 :

J'ai profité de vos bons avis, non pas que je ne me sois adressé à M. de Lamartine : ce parti me répugnait; j'ai perdu de vue M. de Lamartine depuis dix ans, depuis que je l'ai jugé politique et ambitieux et il est le dernier homme de ce gouvernement à qui je voudrais demander un service. Mais après avoir causé avec Taschereau, je suis allé voir M. Landrin (commissaire du gouvernement près le Tribunal de la Seine (procureur du Roi) et je lui ai parlé de mon grief. Il m'a dit qu'il ne pouvait régulièrement recevoir ma plainte que lorsque les listes auraient cessé d'être secrètes, et lorsque mon nom aurait été imprimé dans un journal, mais à ce moment de lui adresser ma requête et qu'il me prêterait son ministère pour arriver à un éclaircissement. Voilà où j'en suis; c'est, je crois, le parti le plus direct et le plus convenable.

Cette date de 1844-1845 me paraît décisive pour ma conjecture qui rattache cette intrigue à la Revue. C'est le moment juste où elle a opéré sa conversion. Or, dans toutes les listes antérieures qu'a en main Taschereau, je n'y suis pas.

Dans son besoin très légitime de trouver une explication à cette histoire, Sainte-Beuve en revient à son hypothèse invraisemblable de la *Revue des Deux Mondes* intervenant pour obtenir du Ministère de l'Intérieur le rachat de la part d'actions dans la revue au nom de Sainte-Beuve.

Que venait faire la Revue en cette pénible aventure? Conçoit-on le directeur réduit à solliciter mille francs pour sa caisse? La coïncidence de dates (c'est en juin 1845 que Sainte-Beuve avait souscrit une demi-action) est peut-être une excuse. Il n'est pas d'erreurs folles où un homme honnête ne s'égare, quand il est hanté par la calomnie. Espérant qu'il pourrait obtenir un témoignage de l'ancien ministre de l'Intérieur Duchatel qui se trouvait à Londres, il lui fit parvenir, par l'intermédiaire d'un ami de Juste Olivier, le critique d'art des *Débats*. Charles Clément, une note avec cette question :

Sous quel prétexte, par quelle substitution mnémonique le nom de M. Sainte-Beuve a-t-il pu se glisser là et quelle a pu être la personne qui a trouvé plus commode d'être désignée sous ce nom?

Aucune réponse ne parvint à Sainte-Beuve : le mystère demeure. Comme le critique cherchait toujours une explication, il songea qu'en octobre 1847 il avait dû faire réparer le tuyau de cheminée de son appartement : coût environ cent francs. « La dépense ordonnancée par le ministre s'était faite trop tard pour être portée au budget de 1847. Telle est mon explication. » — On ne semble pas avoir gardé trace de cette réparation d'octobre 1847 dans la comptabilité de la Bibliothèque Mazarine, pas plus d'ailleurs que d'une autre demande de réparations du 7 février 1848, mais pour laquelle on a la lettre de Sainte-Beuve à Salvandy. Ces deux réparations de cheminée doivent très probablement se résumer en une seule, commencée ou demandée en octobre 1847 et payée en février suivant.



Puis la vie reprend son cours. Sainte-Beuve continue d'assurer son service à la Bibliothèque Mazarine et corrige les premières épreuves du tome III de *Port-Royal*, dont il vient de lire des fragments à son ami Olivier qui demeure Place Royale. Les réunions populaires étaient encore fréquentes dans les rues et les abords de l'Hôtel de Ville étaient parfois obstrués par une foule bruyante et oisive. C'est ainsi que le 16 avril, Sainte-Beuve, qui, revenant de chez Olivier et n'ayant pu pousser jusqu'au Pont d'Arcole, cherchait son chemin par une des ruelles qui longent la nef et le chevet de l'église Saint-Gervais, rencontra soudain Lamartine, qui sortait de l'Hôtel de Ville par une porte de derrière, pour se dérober à un

triomphe et rentrer chez lui rassurer sa femme. Il l'accompagna jusqu'à une place de voitures et pendant quelque cinq minutes Sainte-Beuve développa « tout ce qu'on pouvait de plus énergique sur la situation, la nécessité de nous en tirer, de prendre sur soi et qu'on aurait une force encore plus grande qu'on ne pouvait soupçonner en faisant appel à la population sur ce point d'ordre et de vraie liberté » (4). Olivier en a fait un récit dans la *Chronique* de la *Revue Suisse* d'avril 1848, p. 225, et vingt ans plus tard, Sainte-Beuve, dans son édition définitive des *Portraits Contemporains* en 5 volumes, raconta toute la scène d'après les notes qu'il avait prises le soir même en rentrant chez lui. Lamartine et Sainte-Beuve ne se rencontreront plus jamais ainsi, ils se verront à des séances de l'Institut et n'échangeront que des paroles banales et hâtives.

Nouvelle alerte le 15 mai : la foule pendant quelques heures maîtresse de l'Assemblée et de l'Hôtel de Ville. Sainte-Beuve décrit la journée à son jeune collègue de la Mazarine, Charles de Mazade, qui ne se presse pas de rentrer de la campagne où il est depuis des semaines. La lettre est datée du 19 mai 1848 :

Je vous remercie de votre aimable souvenir : on a besoin plus que jamais en de tels moments de savoir qu'il est encore quelques liens d'esprit et de cœur, quelques sympathies auxquelles on puisse se rattacher dans la grande dispersion sociale. Voilà ici de nouveaux événements; ils ont été fort bizarres et fort imprévus, il y a eu pour l'Assemblée deux heures terribles depuis 2 heures jusqu'à 4 heures, pour le public une heure terrible depuis 4 jusqu'à 5. Ce n'est qu'à 4 heures, en effet, qu'on a appris le résultat du coup de main sur l'Assemblée : au dehors il y avait une foule et même des troupes très bien disposées, tandis qu'une poignée de furieux la violait au dedans. Puis elle est sortie en désordre et se disant, se croyant dissoute, à la grande stupéfaction de la population et de la garde nationale qui n'y comprenait rien. Il a pourtant fallu comprendre, et aussitôt, sans ordres, sans chefs, on s'est mis spontanément à marcher, à marcher d'une part sur le local de l'Assemblée pour le faire évacuer, (ce qui n'a pas été difficile), et d'autre part sur l'Hôtel de Ville pour en déloger les intrus qui s'étaient emparés d'une aile. L'émotion a été grande et vraiment belle d'unanimité, d'indignation. Le gouverneur a été au-dessous de tout, et l'Assemblée n'a pas été bien grande; au reste, ce n'est qu'un premier acte, et nous aurons avant peu la reprise, plus sérieuse : car il y a bien des mécontents sur le pavé, et de plus en plus des affamés.

Mais la population, en majorité, et les banlieues sont d'une vigueur, d'une ardeur qui irait plutôt jusqu'à la réaction.

D'ici à peu de temps nous aurons fait du chemin en arrière de la République — voilà mon interprétation sincère, mon cher ami : je souffre de tout cela, et j'ai le deuil dans le cœur de ces misères de notre France. La civilisation a baissé de plusieurs crans. — J'achève ou plutôt je continue d'imprimer mon volume : ce n'est qu'au sortir de ce travail que je pourrai songer à me procurer quelques bons instants et quelque repos des yeux et de l'esprit. Il me serait doux que ce pût être près de vous et en jouissant de votre entretien ami.

(4) *Correspondance de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publ. par Léon Séché, *Merc. de France*, 1904, p. 403.

Je n'ose rien décider à cette distance de deux mois, c'est maintenant ou jamais le cas de supprimer les longues pensées.

Une seconde fois, le 24 mai, Sainte-Beuve envoie sa démission de conservateur, et Charton refuse de l'accepter :

Quoi! les bons s'en iraient, quand nous n'osons pas toucher aux autres. Je vous en prie, restez. Ne nous faites pas cette peine que, nous étant au timon, les honnêtes gens trouvent la barque si mal dirigée qu'ils se jettent dehors à la nage.

L'époque est troublée, les journées sont inquiètes. Le drame côtoie le burlesque parfois. Et l'on est tenté de souscrire à ce jugement de Sainte-Beuve, dans un court billet à son collègue Philarète Chasles, daté du 24 mai :

...Ce qu'il faudrait pour écrire l'histoire du temps, c'est un grain du génie de Shakespeare ou d'Aristophane. La simple chronique serait trop plate. C'est le plat et le peu d'originalité qui domine. La société est comme un bon bourgeois de tempérament rassis qui a fait un gros excès après boire. Elle s'en ressentira longtemps et aura de longues prostrations. Elle a fait plus qu'elle ne peut...

Les crises se succèdent, c'est une série de soubresauts, une sorte de « cauchemar immense et prolongé » qui aboutit aux trois journées tragiques des 23, 24 et 25 juin. Paris de nouveau se hérisse de barricades, faites de charrettes renversées que l'on remplit de pavés et de troncs d'arbres. L'émeute parcourt les rues; les coups de feu ricochent aux carrefours. Certains pâtés de maisons sont transformés en fortins. On entend jour et nuit le tambour, la fusillade, la canonnade. Sainte-Beuve reste bloqué dans l'Institut, tandis que V. Hugo et J. Olivier, place Royale, sont enfermés dans un véritable « cercle de fer ». Il fait parvenir un mot à Abel Bourdier, qui dirige l'imprimerie Gratiot, rue de la Monnaie, pour le prier « d'interrompre absolument l'impression et de mettre toute la copie qu'il possède en paquet et sous clef. Au premier moment de libre circulation, j'irai le prendre ». Une après-midi qu'il était venu s'asseoir dans le salon de l'Administrateur, le vieux M. de Feletz, âgé de 80 ans et aveugle, et qu'il l'écoutait évoquer ses souvenirs de l'époque impériale et de la Restauration, soudain éclate une fusillade; les vitres volent en éclats; au fronton, le cadran de l'horloge est ébréché. Puis tout retombe au silence. Sainte-Beuve descend aux nouvelles : c'était une compagnie de gardes nationaux, qui, campés sur la place, avait aperçu à l'une des lucarnes du toit la tête d'un homme; ils avaient cru que c'était un insurgé, prêt à faire le coup de feu. D'où cette décharge. Enquête faite, c'était un membre de l'Institut, logé dans le palais, le peintre Heim, qui avait voulu voir ce qui se passait et était monté, ses pinceaux dans la main, ses pinceaux qu'on avait pris pour un fusil (5).

(5) Le récit se trouve dans *Souvenirs et Indiscrétions de Sainte-Beuve*, publiées par Jules Troubat, Calmann-Lévy, 1872, p. 58-59, en note.

★

Dès qu'il aura fini la correction de *Port-Royal*, Sainte-Beuve n'aura plus qu'une hâte : quitter Paris où il ne se sent pas en sécurité; car tout travail lui devient impossible. Il y a déjà quatre cents pages imprimées sur six cent quatre. Il écrit à Sayous le 25 juin pour lui faire part de ses projets :

Je vous écris par un mauvais jour et au bruit d'une lutte qui n'est pas décidée encore, ou plutôt dont l'issue elle-même ne peut être qu'une lutte permanente. Je vous remercie bien de vos excellentes dispositions et de celles des amis dont vous me parlez. Tout ce que vous ferez sera bien, et il suffirait tout à fait que mon nom fût prononcé à M. F.[azy]. Sans même y attacher aucun projet particulier, et en ne l'informant que du projet général que j'ai formé d'essayer de trouver un abri au sein d'un pays vraiment libre, cette simple information suffirait pour le voir venir. Je le connais un peu par M. Gaullieur : je l'ai vu une fois. Mais il m'est arrivé (pour tout vous dire) en écrivant soit sur M. Vinet, soit sur Topffer, d'exprimer mon peu de sympathies pour les révolutions radicales en Suisse, mais n'est il pas de ceux qui ont travaillé à corriger précisément l'excès de cet élément radical après le triomphe?

Ici, cher Monsieur, trois mois d'anarchie ont amené l'insurrection, et M. de Lamartine, pour n'avoir pas su comprendre la situation qu'il tenait si grande entre ses mains, vient d'abdiquer au sein de l'émeute aussi tristement qu'il y a seize ans le ministère Laffitte. Nous avons pour dictateur provisoire le général Cavaignac. Sera-t-il le Casimir Périer de la République? On se bat encore, nous sommes en état de siège; et le lendemain il devra y avoir impossibilité de gouverner selon les principes proclamés depuis quatre mois. Car enfin la lutte a été acharnée et les haines sont désormais dans les cœurs, haines de caste : user après cela du suffrage universel, et respecter le droit de tout imprimer et de tout afficher au coin des rues! On va donc être amené à des lois de répressions, de prévention. Mais est-ce là la République qu'on a inaugurée sur tous les tons? L'avenir, de quelque côté qu'on l'envisage, n'apparaît que comme une impossibilité!...

Pour l'Angleterre il s'adresse à Abraham Hayward qu'il avait rencontré pour la dernière fois en 1844, et dont l'adresse traînait sur sa table depuis le mois de mars. Mais il sait mal l'anglais; il le lit, il ne le parle pas et il lui serait impossible de faire un cours.

S'il ne peut aller ni en Suisse ni en Angleterre, pourquoi n'irait-il pas se reposer simplement à Boulogne? Il fait part de cette intention à sa cousine Rose Demont le 14 juillet. Là, du moins, il travaillera en repos. Voilà des mois qu'il est en correspondance avec la veuve du poète Chênedollé, qui lui a communiqué des dossiers de lettres et de documents, la matière de plusieurs articles sur « les hommes de 1802 du groupe de Chateaubriand, Fontanes et Joubert » qu'il destine à la *Bibliothèque Universelle* de Genève : et dès le 2 août il fait part de son projet à André Sayous :

J'ai à vous remercier beaucoup des renseignements précis que vous me donnez sur les intentions secrètes de M. Edzy. Cela m'en-

courage un peu. Je n'aurai fini mon travail que ce mois-ci. Je n'irai donc pas en Suisse en août certainement, et si j'y vais plus tard, ce sera parce qu'il y aura eu ici quelque nouvelle secousse qui m'y obligera. Je verrai à m'abriter pour cet hiver tout simplement peut-être dans mon pays natal, à Boulogne-sur-Mer, que le chemin de fer met à six heures de Paris. C'est là où probablement se rabattront tous ces projets pour un temps prochain.

Après mon troisième volume fini, j'aurai un petit travail assez curieux et plein d'inédit sur les hommes de 1802 du groupe de Chateaubriand, Fontanes, Joubert. Je vous en ferai part dès qu'il sera prêt, pour que la *Bibliothèque universelle* en tire quelques pages, si elle le juge convenable.

La situation ici s'est améliorée depuis le 24 juin. L'anarchie, du moins, a cessé. Mais ce n'est qu'une trêve; les hommes ni la force ne sont trouvés. On aura encore des secousses plus ou moins pareilles, et ce n'est que par ces crises, suivant moi, que la France reviendra là où évidemment elle aspire : le gouvernement avoué d'un seul. C'était bien la peine de prendre un si grand tour pour revenir au point de départ. O hommes, et surtout Français, que vous êtes des enfants!

La visite que lui fit au début d'août un ancien auteur dramatique, Casimir Bonjour, maintes fois candidat malheureux à l'Académie Française, allait changer tous ses projets. Bonjour cherchait un homme de lettres qui accepterait la place de professeur de Littérature française à l'Université de Liége: l'idée plut à Sainte-Beuve, il connaissait Firmin Rogier, frère du ministre de l'Intérieur belge. La candidature fut agréée le 25 avril. Elle provoqua de violentes oppositions dans la presse liégeoise. L'arrêté royal qui nommait le critique « professeur ordinaire de la Faculté de Philosophie et des Lettres à l'Université de Liége » parut au *Moniteur Belge* du 8 septembre. Sainte-Beuve en reçut la nouvelle le 2 septembre, le jour même où la *Bibliographie de la France* annonçait la parution chez Hachette du tome III de *Port-Royal*. Il rompt tous les liens qui le retiennent à Paris, il adresse à Villemain sa démission de la Commission du Dictionnaire :

Ma reconnaissance pour les bontés de l'Académie est grande et je tâcherai de lui prouver que je m'en souviens toujours en soutenant partout, le plus dignement que je le pourrai, l'honneur qui s'attache à la qualité d'un de ses membres...

Puis, pour la troisième fois, il adresse sa démission de conservateur à la Mazarine, mais on ne connaît cette lettre que par la réponse que lui adressa, le 9 septembre, le ministre A. de Vaulabelle :

C'est avec le plus vif regret que je reçois l'annonce, fort inattendue pour moi, de votre démission des fonctions de Conservateur de la bibliothèque Mazarine.

Permettez-moi, Monsieur, de vous remercier de ce qu'il y a d'obligeant dans votre observation « que la résolution prise par vous est antérieure à mon entrée dans le ministère ». Vous me rendez justice, Monsieur, car bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, ce n'est pas moi qui, jamais, aurais songé à inquiéter dans sa modeste position un des écrivains de notre époque qui, par

la probité de son caractère et de son talent, honore le plus la carrière des lettres. Vous êtes, Monsieur, de ceux que protège, sous tous les régimes, moins leur mérite peut-être que la publique estime et auxquels le Gouvernement de la République sera toujours heureux de rendre pleine justice.

Ce n'est pas durant six semaines que vous pouvez conserver la disposition de votre logement à l'Institut; prolongez-y votre séjour dorénavant, aussi longtemps que vous le jugerez convenable; ce séjour n'aura d'autre terme que celui que vous-même voudrez fixer.

Il quitte son logement de l'Institut et met une partie de ses livres chez sa mère et chez son ami le Docteur Paulin; il emporte dans des caisses tous ceux dont il a besoin pour ses cours de Liége. Il fait quelques visites et envoie ses dernières lettres: il s'intalle à Liége le 16 octobre, inaugure son cours public sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire,* le 30 de ce même mois, dans la Salle Académique, à peine assez vaste pour contenir la foule des auditeurs qui s'y pressent.



Ainsi s'achevait pour Sainte-Beuve cette année 1848 que lui-même a appelée « année folle et fatale ». Dans un pays ami, oubliant quelques criailleries sans écho, il avait reconquis son calme et retrouvé dans le travail son inlassable énergie et sa maîtrise de critique. Après ces pénibles semaines d'odieuses calomnies qui avaient meurtri son honneur, après dix mois d'exil dans une Université amie, Sainte-Beuve à l'été 1849 commence cette longue et glorieuse série des *Lundis* qui constituent les plus riches annales critiques de notre Littérature.

EDMOND ABOUT PHILHELLÈNE

par ANTOINE BON

Parmi les premiers jeunes gens que la France envoya dans cette Ecole d'Athènes dont on fêtait récemment le centenaire, celui dont le nom est resté le plus célèbre est sans doute Edmond About, non pour la solidité de ses travaux historiques ou archéologiques, mais pour la fantaisie qu'il montra. Si l'on a oublié son mémoire sur les antiquités de l'île d'Egine, on connaît encore Hadji-Siavro, le *Roi des Montagnes*, ou ses souvenirs sur la *Grèce contemporaine*, ou plus exactement on en a retenu les traits qu'il a lancés contre les Grecs de son temps, et l'on criera au paradoxe quand nous le traitons de philhellène. Il est vrai qu'aujourd'hui il n'est guère permis d'avoir de la sympathie pour quelqu'un tout en gardant assez de sens critique pour le juger : en notre époque férue de liberté, il faut tout admirer ou haïr en bloc. About a eu le bonheur de vivre en un temps où l'esprit jouissait de plus de privilèges. Que son ironie se soit exercée contre les Grecs, cela ne doit pas surprendre, car la Grèce du milieu du XIXe siècle devait offrir au jeune étudiant arrivant de Paris des aspects fort pittoresques; il aimait trop l'esprit pour ne pas se laisser aller à rire et à faire rire de tout ce qu'il voyait de drôle; et rien ni personne n'échappait à sa raillerie, car il se moque avec impartialité des étrangers comme des Grecs, du prince allemand et de sa femme qui jouaient avec gravité leur rôle de souverains, du gouvernement et des fonctionnaires, aussi bien que des Russes ou des Français, de Lamartine ou de Chateaubriand, par exemple. Mais cette ironie a-t-elle empêché About de rendre justice au pays et à ses vrais habitants?

Dès les premières pages il laisse entendre ses sentiments. Au moment où il aborde en Grèce avec l'enthousiasme d'un étudiant nourri d'humanités, il rencontre deux officiers de

marine qui se plaisent « à faire tomber ses plus chères espérances comme on gaule des noix en septembre. Ah! me disaient-ils, vous allez en Grèce? Vous choisissez bien vos plaisirs! Figurez-vous des montagnes sans arbres, des plaines sans herbe, des fleuves sans eau, un soleil sans pitié, une poussière sans miséricorde, un beau temps mille fois plus ennuyeux que la pluie, un pays où les légumes poussent tout cuits, où les poules pondent des œufs durs! ». Mais About n'est pas de ceux qui prennent pour argent comptant tout ce qu'on leur raconte : il est impatient de juger par lui-même. Dès le printemps le voilà parti pour Egine : ce premier voyage est une révélation; il faut lire cette page où il décrit la route qui mène aux ruines du temple d'Aphaia, « si variée qu'on y marcherait toute la vie sans se lasser », et qu'il termine, avec cette mélancolie qui reste au cœur de tous ceux qui ont connu la Grèce, par ces mots : « Je l'ai revue bien des fois, cette route charmante, et, quoiqu'on y trébuche dans les pierres, qu'on y glisse sur les rochers, qu'on s'y baigne les pieds dans l'eau des ruisseaux, je voudrais la parcourir encore. »

Ce n'est pas l'antiquité qu'About admire en Grèce, comme tant d'autres; il en rit au contraire, comme de tout : pour lui, Mycènes n'est qu' « un nid d'horribles sacripants », et leurs habitants, Atrée, Agamemnon ou Clytemnestre, un « gibier de Cour d'Assises dont les crimes ont défrayé deux mille ans de tragédie » (encore ne connaissait-il pas tout ce qu'en ont tiré nos contemporains). Non, ce qu'il admire c'est le pays : du haut de la montagne où il voit se dérouler à ses pieds la plaine de Sparte, il n'évoque le souvenir d'Hélène que pour s'écrier : « Il fallait que Pâris fût bien beau pour qu'Hélène ait consenti à quitter un pareil domaine. » Voici, en effet, un coin de la vallée de l'Eurotas que les pas d'Hélène ont pu fouler : « Une herbe épaisse formait partout de gros tapis au pied des chênes et des oliviers sauvages; de beaux genêts dorés et de grandes bruyères s'entrelaçaient pêle-mêle avec les lentisques et les arbousiers. Mille odeurs pénétrantes échappées de la terre, exhalées du feuillage, apportées on ne sait d'où par la brise se mêlaient ensemble pour nous enivrer. A chaque pas nous faisions la rencontre d'un joli filet d'eau ou de quelque petit ruisseau. Voilà les voluptés les plus exquises qu'on trouve en Grèce, après et peut-être avant le plaisir d'admirer des chefs-d'œuvre : un peu d'eau fraiche par un doux soleil. Et ne croyez pas que pour sentir

ces beautés il soit nécessaire d'avoir l'âme de Rousseau, qui pleurait devant une fleur de pervenche; les Turcs, qui ne sont pas tendres, soupirent encore au seul nom de la Grèce; et dans les plaines insipides de la Thessalie ils s'écrient, en versant des larmes : « *Ah! les eaux fraîches sur les montagnes!* »

Quand il revient de voyage, ses deux interlocuteurs, les officiers de marine, se précipitent vers lui. « Eh bien, me dirent-ils, la Grèce, la belle Grèce? — Ma foi, messieurs, leur répondis-je, je persiste à croire qu'elle n'a pas volé son nom. D'abord elle n'est ni aussi nue ni aussi stérile que vous me l'avez faite. On y trouve de beaux arbres et des paysages frais, quand on prend la peine de les chercher. Et puis la stérilité a sa beauté tout aussi bien que l'abondance : elle a même, si je ne me trompe, une beauté plus originale. Je vous accorde que la Grèce ne ressemble pas à la Normandie : tant pis pour la Normandie. Peut-être le pays était-il plus boisé, plus vert et plus frais dans l'antiquité. Il ne serait pas difficile de faire reverdir la Grèce entière : il suffirait de quelques millions et de quelques années; en serait-elle plus belle? J'en doute. L'Acropole d'Athènes, qui est le plus admirable rocher du monde, est cent fois plus belle en été, quand le soleil a brûlé les herbes, qu'au mois de mars, lorsqu'elle est çà et là plaquée de verdure. Si un enchanteur ou un capitaliste faisait le miracle de changer la Morée en une nouvelle Normandie, il obtiendrait pour récompense les malédictions unanimes des artistes. »

Est-ce là le langage d'un hellénophobe?

Quant aux habitants, About n'hésite pas à leur reconnaître de nombreuses qualités : « Ce peuple fin et délicat use de tous les plaisirs avec une égale sobriété. » De plus, « il a de l'esprit autant que peuple du monde ». Quiconque a voyagé en Grèce a pu constater partout la même fierté de savoir et le même désir d'apprendre qui ont tant frappé About en Arcadie, « dans un village escarpé, éloigné des chemins battus et de la circulation des voyageurs, où les habitants ne se souvenaient pas d'avoir vu un habit européen ». A peine arrivés au village, les voyageurs sont accueillis par le maître d'école qui leur en fait les honneurs en évoquant « toutes les gloires mythologiques du pays », Apollon, Mercure, Hercule ou Pan, dont le souvenir flotte encore sur ces montagnes qui ont connu leurs aventures ou leurs exploits; mais les voya-

geurs doivent à leur tour répondre. « Lorsqu'il eut tout dit, il voulut à son tour nous faire quelques questions. Si j'ai jamais regretté de n'être pas une encyclopédie vivante, c'est durant l'examen que ce brave homme me fit subir. Toute la jeunesse du pays recueillait avidement mes réponses, et ne manquait pas une si belle occasion de s'instruire. S'il me laissait reposer un instant, tous ses voisins lui suggéraient des questions nouvelles. Il fallait leur parler de la France, de Paris, de nos grands fleuves, des chemins de fer, des ballons, de l'Angleterre et de la Chine, et surtout de la Californie. Leur curiosité n'était pas trop ignorante, et leurs questions mêmes montraient qu'ils savaient passablement de choses. Ils écoutaient nos réponses dans un tumultueux silence et les transmettaient à ceux qui étaient trop loin pour m'entendre. C'est ainsi qu'on devait écouter Hérodote lorsqu'il racontait les merveilles de l'Egypte et de l'Inde à ce peuple pétri d'intelligence et de curiosité. »

Le Grec enfin a la passion de la liberté « comme tout homme intelligent » et, depuis la plus haute antiquité, le sentiment de l'égalité. « Lorsqu'un ministre passe dans la rue d'Hermès, en se rendant au palais, l'épicier ou le barbier lui crie fort bien : « Hé, mon pauvre ami, tu nous gouvernes bien mal! » Et pour mieux montrer le prix de ce trait fondamental du caractère des Grecs, il leur compare et leur oppose d'autres peuples, par exemple les Russes, dont l'ambition menaçait alors l'indépendance du jeune royaume et qui, dit-il, « devront si jamais ils se rendent maîtres de la Grèce, sous peine de mort, se condamner à la sobriété, et apprendre à penser, s'ils veulent connaître la liberté ». En un mot, « le peuple grec est nerveux, vif, sobre, sensé, spirituel, et fier de tous ces avantages; il aime passionnément la liberté, l'égalité et la patrie ». Ce sont de bien belles qualités, et l'on voit qu'About n'hésite pas à les reconnaître, comme il sait ailleurs relever les défauts.

Mais, dira-t-on, et les brigands, les émules de l'immortel Hadji-Stavro? Certes, il y a des histoires de brigands dans la *Grèce contemporaine,* — beaucoup moins d'ailleurs que dans nos journaux; — mais elles nous sont racontées sur un ton qui sent la mystification. Une dame dans un salon demande à About s'il n'a pas eu quelque aventure avec les brigands. Il reconnaît en avoir eu une. « Avez-vous eu bien peur »? demande la dame. « Un peu, répond About. C'était pendant

ma dernière excursion en Morée. Nous étions dans un pays de montagnes, loin de tout secours humain, et pour comble d'embarras, engagés dans un défilé plus étroit que les Thermopyles. *Alerte!* cria un muletier. Une troupe d'hommes de mauvaise mine, tous armés jusqu'aux dents, couraient sur nous à bride abattue. Nous étions sans armes. Cependant nous fîmes bonne contenance; et, soit que notre air résolu imposât à l'ennemi, soit que la maigreur de nos bagages désarmât sa cupidité, soit enfin qu'il poursuivît quelque autre proie, il passa outre et disparut bientôt dans la poussière. Un quart d'heure après, je rencontrai un paysan. *Quelle est,* lui demandai-je, *cette bande qui infeste les environs? Nous croyons bien avoir rencontré des brigands.* — Et le paysan lui répondit avec ce sérieux toujours si frappant : « Tu ne t'es pas trompé de beaucoup; c'est un sous-préfet qui voyage. »

Plutôt que des brigands, ce qu'About a trouvé le long des sentiers de la Grèce, sous la hutte des pâtres ou dans les humbles maisons des villages, c'est, comme tout voyageur, une simple et généreuse hospitalité. Le voici rencontrant, un jour de grande chaleur, un groupe de bergers et de laboureurs déjeunant, près de leurs troupeaux et de la charrue arrêtée. « Nous poussâmes nos chevaux jusqu'à la tente; on fit taire les chiens. Une jolie petite fille de quatorze à quinze ans s'empressa d'aller puiser dans un grand chaudron une écuellée de lait de chèvre, épais comme du fromage et doux comme du miel. Mais elle n'osa pas nous l'apporter elle-même. C'est un homme qui le versa dans nos larges coupes de cuivre ciselé, et après que nous avions bu, il nous disait : *En voulez-vous encore?* On nous offrit du fromage frais; mais nous n'avions pas où le mettre; nous déployâmes un mouchoir, on le remplit; le petit lait s'égouttait à travers la toile et tombait en perles blanches. Je dis à mon guide de payer, mais ces bonnes gens refusèrent notre argent. » Il n'y a plus trace d'ironie, plus de sourire sur ses lèvres quand About raconte cet humble accueil qui l'a touché.

Mais quoi de plus émouvant enfin que le récit de son passage dans le village de Pavlitsa, aux confins de l'Arcadie et de la Messénie? C'était alors un village misérable de montagnards, ne tirant de leurs rochers qu'une maigre nourriture, mourant, faute de médecins, quand ils étaient malades. La nuit, tandis qu'il cherche en vain le sommeil, couché sur le sol au milieu de la famille dans l'unique pièce de la maison,

About se met à songer : « Ce misérable village occupe la place d'une ville florissante, Phigalie; elle jouissait d'une honnête aisance. Les ancêtres de ces paysans affamés possédaient des temples, des statues, un gymnase. Ce qui me touchait dans cette décadence ce n'était ni la population réduite, ni les murailles sans soldats, ni la ruine d'une petite puissance. Qu'un village parvenu au rang de ville retombe en village, j'aperçois là un texte de déclamations sur l'instabilité des choses humaines; je n'y vois point un malheur pour l'humanité. Mais je faisais la réflexion que, parmi tant et tant de villes qui sont tombées du haut de leur puissance ou de leur gloire, il n'en est peut-être pas une qui n'ait racheté par des avantages solides la perte de quelques biens extérieurs, pas une où les hommes n'aient aujourd'hui plus de bien-être et plus de lumières qu'il y a deux mille ans. Mais Phigali a-t-elle obtenu du sort les mêmes compensations, et les bienfaits accumulés de vingt siècles lui ont-ils payé la monnaie de sa modeste grandeur? Faute de pouvoir dormir, je cherchais en moi-même par quels moyens on pourrait tirer d'affaire ce malheureux pays; mais c'est l'impossible qu'il faudrait faire pour guérir une misère invétérée qui s'appuie sur l'éloignement des villes, la hauteur des montagnes, l'épuisement de la terre. »

Dans ces réflexions perce une sympathie profonde et sincère, d'où toute ironie est bannie : About plaint ces hommes qui vivent loin de tout ce que la civilisation a répandu ailleurs; mais il les admire de rester fidèles au sol ingrat qui les porte. Pour être plus rare, le sérieux avec lequel il parle ici émeut davantage.

Depuis qu'About a quitté la Grèce, beaucoup de choses ont changé. Le petit royaume a grandi; sa population est six fois plus nombreuse; elle cultive les riches plaines de Thessalie et de Macédoine; un peu partout l'activité s'est réveillée, les villes ont pris un nouvel essor et les routes ont pénétré dans les montagnes jusqu'aux villages autrefois séparés de tout. Mais tout n'a pas changé : la sympathie attentive et critique avec laquelle About a observé ses contemporains lui a permis de découvrir des traits durables : les Grecs ont aujourd'hui comme de son temps les mêmes qualités de sobriété et d'énergie nerveuse, la même intelligence curieuse et spirituelle, cette passion de la liberté enfin dans laquelle ils puisent l'amour de leur patrie, mais à laquelle ils ne sont disposés à rien

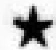
sacrifier, quelles qu'en soient les conséquences. Et si les archéologues qui, après lui, se sont succédé à l'Ecole française, ne songent guère à se réclamer de leur ancien camarade comme d'un maître, ils ont gardé ce philhellénisme que révèlent quelques pages de la *Grèce contemporaine* et, à travers toutes les vicissitudes qu'elle a traversées, malgré les difficultés de toute sorte qui, du dehors ou du dedans, ont troublé son existence, ils ont toujours souhaité et souhaitent aujourd'hui plus que jamais que la Grèce puisse travailler en paix au bien-être de tous.

PROUDHON GRAMMAIRIEN

par RAYMOND SCHWAB

Les mémoires fameuses ayant, comme les renommées contemporaines, leurs saisons, tout le monde s'intéresse pour le moment à Proudhon. Je n'ai pas vu qu'on commente beaucoup ses curieux débuts : d'ouvrier, puis patron imprimeur, il était, par un glissement naturel dont la trace ne s'effaça point, devenu un fanatique de grammaire.

Tendance normale quand on a corrigé beaucoup d'épreuves (Michelet, ayant aussi débuté comme imprimeur, sera aussi attiré par les langues orientales). Penchant qui tenait d'ailleurs à sa nature, dont il trahit et ne cesse d'accompagner un esprit conservateur assez inattendu. Influence enfin des premières amitiés, choisies pour la plupart ou rencontrées dans un cercle de linguistes.



Etant encore dans sa ville natale de Besançon, en 1837 (il a vingt-huit ans), il se trouve réimprimer *Eléments primitifs des Langues, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*, de l'abbé Bergier, philologue jadis écouté et gloire locale. Datant de 1764, l'ouvrage avait précédé de sept ans la révélation linguistique d'Anquetil-Duperron qui allait démonétiser le peu que jusque-là on appelait humanisme. Proudhon, autodidacte, endosse la théorie caduque et part sur les mêmes données pour adjoindre à sa réédition, sans se nommer, un *Essai de grammaire générale* dont il est l'auteur.

Il se range parmi ceux qui cherchent le comparatisme comme on cherchait la pierre philosophale, pour faire le bonheur de l'humanité, comme on avait cherché l'Amérique

en la prenant pour l'Inde : seulement il n'a pas encore entendu dire qu'on les a trouvées dans le monde des linguistes.

Sainte-Beuve (1), son premier biographe, relève à juste titre que, faute de connaître alors les « grands travaux qui dataient de l'origine du siècle, il continuait de placer le centre et le foyer central de notre Babel dans les plaines du Sannaar ou dans la Chaldée ». Allusion, évidemment, aux multiples déchiffrements qui se succédaient depuis 1803, l'année où un heureux contre-coup des fléaux de guerre avait retenu à Paris un officier anglais qui y apporta le secret du sanscrit.

Quelques années après, c'était la fondation d'une chaire de sanscrit pour Chézy au Collège de France (1814), puis la prolifération des découvertes : la clé des hiéroglyphes retrouvée par Champollion en 1822, celle du zend par Burnouf en 1832, et déjà Silvestre de Sacy avait amorcé celle du pehlevi en 1793; en 1836 Burnouf encore achève le déchiffrement des cunéiformes, fondement de l'assyriologie. Le mouvement allait s'étendre aux écritures perdues de tous les continents, aux monuments graphiques et artistiques de toutes les civilisations, mais je me borne ici aux résultats acquis avant la publication de Proudhon.

« Il ne connaissait alors, poursuit Sainte-Beuve, que les branches grecque et latine et le tronc sémitique, et se fatiguait vainement à vouloir les rattacher l'un à l'autre : il ignorait complètement le véritable point de départ et tout le cours supérieur de dérivation indo-germanique. Que ne s'adressait-il à Eugène Burnouf, déjà maître chez nous? »

Lui, Sainte-Beuve, était au courant; il baignait dans cet incroyable renouvellement de la planète par la linguistique, qui a, je le montrerai ailleurs, si puissamment marqué la pensée et les formes romantiques. Il n'en a point parlé autant qu'il en entendait parler; il tremblait toujours de plonger dans les océans. Mais, plusieurs fois candidat à une chaire de l'Ecole Normale ou du Collège de France, intimement lié avec les élèves des Sacy, des Rémusat, des Chézy, avec J.-J. Ampère dont il suivait tous les cours, avec les frères Pavie dont l'un, Théodore, fut un des meilleurs disciples de Burnouf, avec Charles Magnin, qui fut un peu son « nègre » au *Globe* et ailleurs, et qui se montrait fort attentif au mouvement orientaliste, avec Jules Mohl, qui traduisait depuis 1828 le *Schah-Nameh* de Firdousi, il savait où en était, grâce

(1) Sainte-Beuve, *Proudhon*, rééd. Costes, Paris. 1947, pp. 16 et suiv.

à la linguistique, la vaste reconstitution de l'éternelle famille humaine.

Il marque bien le point : en 37, le grammairien Proudhon resté, dans le fond de sa province, à l'écart du flot nouveau, est condamné à tourner dans un cercle vicieux. En somme, il demeure, en plein romantisme, un humaniste de la première Renaissance, la Renaissance gréco-latine du XVIe siècle, alors que s'accomplit la deuxième, celle que depuis vingt ans tout le monde, spécialistes et poètes, appelle « la Renaissance orientale ».

L'entreprise du moderne Proudhon réitère simplement celle qu'avait imaginée, bien des fois depuis suivi sur la même piste, l'antique Guillaume Postel, juste trois cents ans plus tôt, en 1538 : celui-ci, le premier, inventait de confronter une douzaine de langues dont il était allé étudier quelques-unes sur place en Orient (2), et on va voir à quel point son dessein et son objectif, son échec et les causes de l'échec, sont ceux de Proudhon.

Son *Livre sur les origines ou l'antiquité de la langue et de la nation hébraïques et la parenté des différentes langues* (*De originibus, seu des Hebraicæ linguæ et gentis antiquitate deque variarum linguarum affinitate, liber*) avoue, dès le titre, la croyance, qui restera celle de Proudhon, que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres. Ce n'est pas seulement l'effet d'une ignorance alors inévitable, c'est celui d'une foi, dont on s'étonne de retrouver l'empreinte chez un révolutionnaire du XIXe siècle : il s'agit, il s'agira tout au long des siècles suivants, et chez Anquetil-Duperron lui-même, de tout juger et dater d'après l'histoire du peuple juif, peuple de Dieu, et d'après la Bible, Ecriture révélée, qu'il n'est donc pas question de critiquer, mais, au contraire, de corroborer.

Or, Proudhon, lui aussi, s'appuie forcément sur l'Ancien Testament; précoce et prodigieux consommateur de bouquins, il s'est appris l'hébreu, et toujours pour des raisons de prote : il avait à corriger une édition de la Vulgate. C'est là que, exactement comme Guillaume Postel, il a pris sa confiance dans « l'unité de la race humaine », qu'il rattache « à l'unité d'une langue primitive ». (Sainte-Beuve.)

Bien plus, retrouver, reformer cette immense unité universelle, c'est là, chez le typographe du XIXe siècle comme

(2) V. Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVIe siècle*, 1942, pp. 111-128.

chez l'humaniste du XVIe, le mobile profond de leurs initiatives linguistiques.



Pour Guillaume Postel, en effet, elles ne sont que le sous-œuvre d'un plan autrement grave, qui est d'arriver, par la démonstration d'une langue commune, à l'établissement d'une paix universelle : et c'est, six ans après le premier, un second ouvrage, conclusion logique du premier : *De la concorde universelle* (*De Orbis terræ Concordia libri quatuor*, Bâle, 1544). On sait qu'au XVIIe siècle ce sera à nouveau le Grand Dessein de Leibniz, organiser le monde entier en un unique Etat Chrétien parlant latin (3); et Leibniz, bien entendu, cherche sa solution en se tournant vers l'Orient : en 1672 il médite une conquête de l'Egypte pour préparer la réussite de son projet. Plus tard encore, j'ai eu l'occasion de le dire, « des *Lettres Philosophiques* de Voltaire aux *Lettres sur l'origine des sciences de Bailly*, l'intuition d'une communauté primitive entre les races de la terre traverse mainte rêverie historique du XVIIIe siècle ».

Or, Proudhon à son tour, c'est parce qu'il est travaillé par le vieux rêve postelien de fraternité œcuménique — et ici nous comprenons l'articulation de la pensée révolutionnaire — qu'il se lance dans une imagination de synthèse linguistique. Vingt ans après l'avoir esquissée, puis abandonnée, sinon reniée, il avouera ce ressort à un ami : il avait conjecturé « la possibilité de prouver l'unité du genre humain par l'unité d'origine des langues » (lettre à Bergmann, 19 janvier 1845, dans Sainte-Beuve, p. 19).

Idée, ajoute-t-il à ce moment, dont il est « bien revenu », la considérant désormais comme une « hérésie ». Hérésie scientifique, naturellement, bien plus encore qu'infidélité préalable à ses futures tendances politiques. Néanmoins, au départ dans la vie et la rêverie — et quelque chose lui en restera toujours — il avait confusément épousé l'illusion des vieux croyants qui allaient chercher dans le secret des antiques écritures l'homme monotype, l'homme monoglotte, d'avant Babel. Hypothèse toute biblique. On ne manquera point, au reste, de lui ressortir ces idées de jeunesse pour

(3) V. Jean Baruzi, *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre*, Alcan, 1907.

l'opposer à lui-même : ses adversaires politiques ayant réédité en 1850 son *Essai de grammaire générale,* il leur intente un procès, que d'ailleurs il perd. Sainte-Beuve, qui rapporte le fait, reconnaît que Proudhon, « qui continuait et complétait l'abbé Bergier, s'était nécessairement placé au même point de vue, le point de vue de Moïse et de la tradition biblique ».

Les luttes politiques du moment pouvaient trouver expédient de prêter à un révolté des origines cléricales. Pas plus l'intérêt de la défunte bataille que celui, également volatil, du faux argument ne nous touche ici. Mais bien cette empreinte qui ne s'évanouira point, parce qu'une tendance la continue, et qui fait mieux connaître la démarche d'un esprit.

« Que ne s'adressait-il à Eugène Burnouf? » s'écriait Sainte-Beuve. Après quoi, « quelques années plus tard, corrige-t-il, Proudhon suivait le cours d'Eugène Burnouf ». Si Moïse et la Bible avaient disparu de son horizon, le révolutionnaire n'en restait donc pas moins obsédé de linguistique; et maintenant il y revenait par les études régulières et les vrais chemins frayés par l'orientalisme.



C'est que Burnouf ne va pas être pour nous le seul nom révélateur. Arrivés à ce point, nous nous demanderons si la place que tiennent alors dans la vie de Proudhon certaines amitiés ne décèle pas celle que tiennent toujours dans sa pensée certaines recherches.

Quand Sainte-Beuve, aussitôt après la mort de Proudhon, en 1865, s'occupe de rassembler les premiers matériaux de sa biographie, qui trouve-t-il à interroger sur cet homme qu'il avait seulement assez approché pour avoir envie de mieux le connaître? trois ou quatre spécialistes de la linguistique pour les années de formation et de maturité, 1830-50. Et à qui va-t-il explicitement dédier sa biographie? au plus proche de ses amis, qui est en même temps le plus spécialisé : Bergmann.

Je ne sais si l'on s'est bien demandé ce que signifie cette dédicace. Sainte-Beuve ne l'a décidée qu'à bon escient, certain par là de satisfaire la mémoire de Proudhon; il insiste, au cours de son étude, sur le rôle capital joué dans la vie

de Proudhon par l'amitié de Bergmann; il le prouve par d'abondantes citations de lettres.

Trop oublié aujourd'hui, Bergmann publiait, dès 1838, avec la qualité de « membre de la Société Asiatique de Paris », une traduction de *Poèmes islandais tirés de l'Edda de Sæmund :* c'était, sur la piste des traditions runiques, une mission détachée de la grande exploration orientaliste; ce livre n'avait pu paraître, « par autorisation du Roi » à l'Imprimerie Royale, que sur l'intervention de Sacy, Burnouf, Fauriel. Burnouf en a revu lui-même le manuscrit; et toute la première moitié du volume est remplie par une très longue dissertation sur les langues et les mythes, que l'auteur destinait à devenir « un instrument d'importantes découvertes dans la philologie comparée ». Bergmann ne manque pas de rapprocher la poésie orale des Scandinaves et celles « des Hindous, des Grecs et des anciens Arabes » : rien de plus Renaissance orientale. Il cite *Râmâyana* et *Mahâ-Bhârata,* fait allusion à l'espoir de montrer un jour « les rapports qu'il y a entre les mythologies des différents peuples de l'antiquité », ainsi que « l'origine et le caractère distinctif des religions non révélées ». Bergmann est un croyant, d'où quelque controverse avec Proudhon : maintenant les croyants aperçoivent mieux l'intérêt pour eux des langues retrouvées; elles ne serviront pas à reconstituer une communauté d'avant Babel, mais bien à discriminer les caractères des peuples qui n'ont pas été admis à la Promesse. Cependant l'objectif ultime de la science reste placé au delà de la science : religieux ou humanitaire, c'est encore une arrière-pensée qui demeure dans la ligne de Postel ou de Proudhon.

Dans le même temps, Proudhon, lui, suit les cours de Burnouf. Il voit volontiers un autre compatriote, dont le nom à lui seul n'est pas moins significatif que celui de Bergmann : c'est Pauthier, sinologue et sanscritisant, de qui notamment *Les livres sacrés de l'Orient* (1840) vont agir fortement sur Vigny et Hugo.

Les deux ordres d'études, scandinaves et asiatiques, s'épaulaient normalement alors l'un l'autre : le symbole vivant de leur entente a pris une figure personnelle sous les traits de J.-J. Ampère, ce lieu géométrique de toutes les curiosités, d'abord élève, pour les langues orientales, de Sacy, Rémusat, Chézy, puis prospecteur des littératures scandinaves. Dans toutes ces années où il est un correspondant si proche et constant de son ami Proudhon, Bergmann continue de

répandre ses traductions norroises : en 58, un nouveau poème de l'Edda de Sæmund, *Les Chants de Sôl;* en 61, ouvrage capital, l'Edda en prose de Snorri, sous le titre : *La Fascination de Gulfi, traité de mythologie scandinave,* dédié à la mémoire de ses maîtres, nommément Burnouf et Sacy. A ce moment, Bergmann est Doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, sa ville natale; il y a occupé la chaire de littérature étrangère tout de suite après ses premières publications de 38, dont l'une, sa thèse latine, porte un titre qui nous intéresse : *De linguarum origine et natura,* elle est traduite en français et publiée à Paris en 42 sous celui *De l'origine et de la formation des langues :* on voit, l'*Essai* de Proudhon étant de l'année précédente, le parallélisme de la préoccupation entre les deux amis. Mieux encore par les ouvrages ultérieurs de Bergmann : en 64 (l'année de la *Bible de l'Humanité* de Michelet et du *William Shakespeare* de Hugo : ces idées sont dans tout l'air du temps), *L'Unité de l'espèce humaine et la Pluralité des langues primitives,* — c'est vraiment toute la question du Proudhon de 37, mais dans son état nouveau — en 75 une sorte de testament anthropologique, *Résumé d'études d'ontologie générale et de linguistique générale.*

Les traductions de Bergmann ont vieilli, bien entendu : c'est le sort des pionniers. Pour quelques personnes elles restent vivantes et nourrissantes : Elémir Bourges me les a fait lire; il les chérissait tout en souriant de fautes de goût qui, je l'avoue, ne cessent pas de m'apparaître comme de stimulantes initiatives. Qu'on me passe une parenthèse personnelle : les traductions scandinaves de Bergmann, avec la Bible de propagande Ostervald, et les poèmes de Poe traduits par Mallarmé, m'ont fait découvrir que, *s'il n'y a pas de traduction de la poésie, il y a une poésie de la traduction;* ces textes-là me semblent une cure toujours recommandable aux poètes.

Voilà ce que représente le Bergmann de Proudhon et de Sainte-Beuve. Mais auprès de Proudhon linguiste ce linguiste n'a pas été le seul ni le premier : il a seulement remplacé « son conseil, la plus forte tête synthétique qu'il ait d'abord connue ».

Celui-là s'est abîmé dans l'oubli total, étant mort à vingt-neuf ans et dans la phase initiale de Proudhon (1836), avant même que l'*Essai de grammaire comparée* ne fût sorti (peut-être lui devait-il quelque chose); il s'appelait Gustave Fallot, était de la même région que Proudhon; il n'a laissé qu'un

seul ouvrage, — le titre nous éclaire sur la liaison des deux esprits : *Recherches sur les formes grammaticales de la Langue française et de ses Dialectes au XIII[e] siècle.* On peut en inférer les conversations perdues de ces jeunes gens, dont l'un passait jours et nuits à éplucher en puriste les épreuves de son imprimerie.

Car voilà vers quoi nous nous dirigeons : le purisme de ce révolutionnaire. Sainte-Beuve encore nous apprend à quelle occasion Proudhon a connu Fallot : celui-ci, vers 1829, étant à Besançon forcé d'accepter des besognes pour vivre, annote en latin une *Vie des Saints;* son latin n'était pas sûr; Proudhon, plus infaillible et qui est alors correcteur à l'imprimerie, lui signale ses fautes; du coup ils deviennent des intimes. Encore une fois, cette infaillibilité-là, cette fonction, vous marquent.

Le livre de Fallot est posthume: c'est *un troisième linguiste* du groupe qui le publie en 1839 : Ackermann.

L'aventure d'Ackermann à Strasbourg commence comme celle de Jules Mohl à Tubingue : d'abord ardent protestant voué au pastorat, en se lançant dans l'exégèse il perd la foi et s'échappe par la traverse; pour lui, ce n'est pas sur l'iranisme que bifurque son hébraïsme, c'est pourtant de même la linguistique qui le rachète de la théologie. Comme Bergmann, c'est Burnouf qui l'oriente, l'envoyant en 1840 à Berlin auprès de son correspondant Alexandre de Humboldt. Ackermann a vingt-huit ans, il va vivre là ses seize dernières années dans des études sur la poésie (il s'y est essayé lui-même) et la langue française, remarques, vocabulaires, et jusqu'à un traité de l'accent. Son nom, à vrai dire, nous est surtout connu parce qu'il l'a donné à une élève infatigablement attelée aux travaux conjugaux : Mme Ackermann, auteur de poésies et de pensées, conserve un renom discret; son nihilisme cultivé dans les cercles philosophiques berlinois nous rappelle quels affluents de métaphysique allemande se mêlèrent au courant du panthéisme hindou pour achever de répandre la Renaissance orientale.

Fallot, Bergmann, Ackermann, tous trois ne vivant exactement que pour la linguistique, tous trois les familiers du premier Proudhon, ce serait déjà instructif. Bien davantage encore, quand on voit que leur interlocuteur ne cesse pas de partager leur hantise. Dans ses lettres, Proudhon persiste à chercher du côté de la grammaire comparée une explication des caractères ethniques, une imagerie des sociétés humaines.

Par exemple, le 15 novembre 1840 (Sainte-Beuve, p. 225), il se fâche si Ackermann veut publier un recueil de vers au lieu de « quelque étude linguistique ou psychologique » (pour lui c'est tout un), et lui répète sans fin le conseil : « travaillez la grammaire, faites de la psychologie comparée ». A ce moment il a dépassé la trentaine : l'empreinte tient bien (4).

Celle du grammairien, qui veut dire un peu celle du prote. Celle aussi du rêveur de concorde œcuménique; celle surtout d'une logique organisatrice, dont on ne saurait discerner si elle est venue des études grammaticales ou si elle les a commandées. Dans la même décade, en 42, il écrit un ouvrage qui à nouveau rappelle les rêves postéliens : *De la création de l'Ordre dans l'Humanité,* — et à qui va-t-il finalement le dédier? à Bergmann. N'y a-t-il donc pas toujours dans son esprit un lien entre organisation politique et connaissance des langages? Il dut, certes, y avoir une association profonde entre son goût linguistique et son goût de l'ordre.

Car ce besoin en lui nous frappe après Sainte-Beuve : « Avant 1848, et surtout avant 1844, nous dit le biographe, Proudhon n'appelait nullement la révolution. » Plus tard même, il défendra toujours contre les purs démolisseurs une attitude de réforme constructive qui contraste avec ses formules incendiaires.

Sans doute, Sainte-Beuve, qui n'a jamais pu s'empêcher de rechercher de secrètes jubilations aux dépens de tous ceux mêmes dont il se fait l'apologiste, prend un malicieux plaisir à souligner en toute rencontre combien ce novateur regimbe aux projets résolument subversifs. Néanmoins il ne semble

(4) Plus âgé d'une décade, c'est dans la décade précédente que Michelet — autre correspondance — songeait à une *Histoire des Mœurs des peuples trouvée dans leur vocabulaire.*

Bopp, fondateur de la vraie grammaire comparée, et dont les publications, inaugurées dès 1816, rencontreront entre 1824 et 1833 les recherches décisives de Burnouf, n'est pas exempt de rêveries historiques : « Bopp, dit Meillet (*Introd. à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Hachette, 8e éd. 1937, p. 458), est encore un homme du XVIIIe siècle, il prétend remonter au commencement des choses dont les progrès de la science créée par lui ont fait comprendre à ses successeurs qu'on pouvait seulement connaître le développement historique. »

L'importance humaine de ces conceptions de spécialistes est bien soulignée par M. Fourquet, indiquant dans un article récent (*Etudes Germaniques*, janvier-mars 47) qu'au départ de la grammaire comparée « il y a des idées du romantisme allemand : l'enthousiasme de ces chercheurs s'explique par la conviction qu'il est possible, en examinant ce qui a survécu du passé, de remonter par la pensée jusqu'à la période de l'unité et de la simplicité premières... Le sanskrit... a joué ici un rôle décisif... Avec cette langue évidemment très ancienne, on croyait déjà tenir un témoin à peine altéré de la *Ursprache*, la langue de l'humanité primitive inaltérée, le *Urvolk*... Il importait de recueillir avec une infinie piété le moindre débris venu jusqu'à nos jours de ce passé glorieux... »

pas tirer à soi son patient quand, par d'abondants témoignages, il le montre obstinément statique, rétrograde, en matière de littérature : les goûts poétiques de Proudhon s'arrêtent à Voltaire. Contradiction qui n'est probablement pas sans exemple chez un révolutionnaire. Mais c'est aussi que rien autant que la poésie ne met en question le langage. Et ça, la structure de la langue, objet de ses premiers soins, inaltérable superstition de sa jeunesse, fierté du bon ouvrier, le révolutionnaire ne veut pas qu'on y touche : le prote le défend au politicien. Que le reste de la société doive s'écrouler ou tout au moins s'ébranler, il se cramponne à l'édifice du langage avec une sentimentalité conservatrice.

LE PRISONNIER DE « L'ANDROMÈDE » (1836-1837)

par JEAN-PAUL FAIVRE

« Fort de ma conviction qui me faisait envisager la cause napoléonienne comme la seule cause nationale en France, comme la seule cause civilisatrice en Europe..., j'étais bien décidé à relever l'aigle impériale ou à tomber victime de ma foi politique... Une voix secrète m'entraînait... Pour rien au monde je n'aurais voulu remettre à une autre époque la tentative qui me semblait présenter tant de chances de succès (1). »

Ainsi écrivait à sa mère Louis-Napoléon Bonaparte, à bord de la frégate qui l'emmenait en exil après l'échec du « putsch » de Strasbourg au sortir duquel le « doux entêté » s'était réveillé de son rêve césarien entre deux gendarmes.

L'aventure est assez bien connue par les témoignages du principal intéressé et de ses complices, les débats de la Cour d'Assises qui jugea ceux-ci, un travail de M. Gabriel Perreux. Mais la suite ne l'est guère. Les mémoires de Guizot nous apprennent que l'entourage de Louis-Philippe et les ministres eurent une belle peur, causée par une transmission défectueuse du télégraphe Chappe. La panique surmontée, il fut décidé à l'unanimité, et avant même l'intervention de la « comtesse de Saint-Leu » qui vint implorer pour son fils la clémence du Roi, de faire grâce au grand coupable afin de minimiser l'incident, et de l'éloigner de France tout en soumettant ses complices au jugement du jury. Louis-Napoléon fut embarqué sur une frégate « qui devait, dit Guizot, se rendre au Brésil en passant par New-York ». En fait, comme l'a écrit le bonapartiste Giraudeau, l'*Andromède* se rendit « à New-

(1) *Œuvres de Napoléon III*, t. II (1856), p. 67.

York par le Brésil ». Mais c'est ici que commencent contradictions et obscurités, et cet épisode — minime en soi — de la vie de Napoléon III a échappé à l'attention de ses historiens, qui ignorent aussi bien la véritable destination du navire que l'endroit exact où le prisonnier fut débarqué.



On sait que, le 30 octobre 1836, Louis-Napoléon, seul prétendant à l'Empire par suite de la mort de l'Aiglon et du désistement de Louis — son père — et de Jérôme, avait tenté de soulever, avec les complices qu'il avait dans la place, la garnison de Strasbourg afin de recommencer, en direction des Tuileries, le Vol de l'Aigle. Pour réussir cette folle équipée, il comptait sur le prestige de son nom, le mécontentement latent des masses et de quelques républicains, la légende napoléonienne entretenue par les Béranger et les Charlet, et avec laquelle Louis-Philippe croyait devoir composer, en relevant la statue de la Colonne Vendôme (1831), en achevant l'Arc de Triomphe (1836). Ses illusions, entretenues par les visites forcément sympathiques qu'il recevait parfois à Arenenberg où sa mère s'était fixée depuis 1817, se dissipèrent en trois heures, lorsque après un petit succès et quelques mécomptes il fut arrêté au quartier Finkmatt dont les soldats refusèrent de se laisser entraîner. Emprisonné, il fut, le 9 novembre, vêtu d'une capote militaire qu'il devait porter jusqu'en Amérique, entraîné par le général Voirol et le préfet dans une voiture qui, en compagnie du commandant de gendarmerie Cugnat et du lieutenant Thiboulot, le conduisit à Paris (11 novembre) et à Port-Louis, citadelle de Lorient, où il arrivait le 14 à minuit.

La frégate l'*Andromède*, une des plus belles de la flotte française, était alors en armement depuis le 3 septembre à Lorient, afin d'aller relever « la *Flore* dans la division navale en station dans la mer du Sud », c'est-à-dire prendre le commandement de la station du Chili et du Pérou, dont l'importance était alors accrue par les troubles qui secouaient ces deux Etats, et la nécessité de renforcer la protection de nos bâtiments de commerce et de nos baleiniers qui y relâchaient. Elle devait nécessairement gagner Valparaiso en faisant escale à Rio-de-Janeiro où se trouvait le commandant supérieur de nos forces navales en Amérique du Sud. Au moment où il fut question d'y embarquer Louis-Napoléon,

elle était donc en partance, et sa première destination était bien le Brésil : et nous avons la preuve que l'on n'a pas jugé bon de la modifier, mais il est fort possible qu'en mettant pied à bord, le prisonnier, en bon terrien, ait cru qu'on l'expédiait directement aux Etats-Unis.

Le 8 novembre, le capitaine de vaisseau Henry de Villeneuve, désigné pour ce commandement, recevait les instructions du ministre sur sa mission dans la Mer du Sud. Mais dès le lendemain, une lettre « confidentielle » était adressée par le ministre, amiral de Rosamel, au Préfet Maritime de Lorient à qui elle fut transmise dès son arrivée à Port-Louis par le chef d'escadron Cugnat. Aussitôt, le Préfet donne l'ordre à Villeneuve « de prendre toutes les dispositions nécessaires pour recevoir à son bord comme passager M. Louis Bonaparte, et j'espère que cette frégate pourra mettre sous voiles demain dans la matinée si le vent est favorable ». Par la même voie, Villeneuve recevait aussi des intructions auxquelles il répondait sans tarder :

Amiral,

Je ne reçois que ce jour 15 du courant, votre dépêche du 9 courant relative au passage à New-Yorck (*sic*) par la frégate l'*Andromède* de Monsieur *Louis Bonaparte*. Le texte et l'esprit de vos instructions, amiral, seront scrupuleusement observées.
Je fais toutes dispositions pour profiter du premier vent favorable. M. l'amiral préfet maritime a donné des ordres dans le port en conséquence.
Je suis etc...

Henry de Villeneuve (2).

Or ces *instructions,* ainsi que la lettre *confidentielle* au Préfet Maritime, il nous a été impossible de les retrouver aux Archives de la Marine. Cette dernière existait peut-être encore aux Archives du port de Lorient, qui ont brûlé en 1943. Ce n'est pas d'ailleurs la seule fuite que nous ayons constatée dans cette affaire. Il est impossible, dans les Archives adminitratives de la Marine, de mettre la main sur un dossier complet du commandant de Villeneuve, dont nous ignorons aussi bien la date de naissance que celle de son décès, bien qu'il ait été, particulièrement dans ses campagnes en Amérique du Sud, un brillant officier. Les *Etats de la Marine* annuels le montrent enseigne de vaisseau le 4 floréal an X — 24 avril 1802 —, lieutenant en 1811, capitaine de frégate en 1824, capitaine de vaisseau le 30 octobre 1829, officier de la Légion

(2) *Archives Nationales, Marine BB[3] 577.*

d'Honneur et croix de Saint-Louis; il disparaît à partir de 1841, sans que l'on puisse savoir s'il mourut alors, ou prit sa retraite. Il est certain que le mauvais sort, sous la forme d'un fonctionnaire zélé, s'est acharné sous l'Empire sur ce qui rappelait les fâcheux antécédents du maître et la méprisante indulgence du gouvernement de Louis-Philippe. Seule la version présentée par Louis-Napoléon a subsisté au risque de passer pour suspecte et de donner lieu, en l'absence de recoupements, à toutes les suppositions.

Un autre détail paraît accepté sans contrôle : Guizot assure qu'au départ *quinze mille* francs en or furent remis au prisonnier, au nom du roi, par le sous-préfet Villemain (3); G. Perreux (4) et Paul Guériot (5) le répètent. Or, dans son dernier rapport au Ministre, daté de Rio-de-Janeiro le 27 mai 1837, Villeneuve déclare qu'il a remis au prisonnier, en le débarquant, *cinq mille* francs en or qu'il avait reçus en dépôt pour lui, en joignant à sa lettre le reçu autographe, transmis plus tard au Ministre de l'Intérieur.



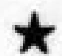
Retenue par les vents contraires, l'*Andromède* ne put quitter Lorient que le 21 novembre dans l'après-midi, « le Tems étant très calme et très beau », remorquée par le vapeur le *Tartare* qui la laissa le lendemain matin à deux lieues à l'ouest de Groix. « Louis Bonaparte a été embarqué sur cette frégate en dehors des passes. A 3 heures et demie, la brise s'est formée au Sud petit frais; au soleil couchant, l'*Andromède* se trouve par la pointe O. de Groix faisant route, encore à la remorque du *Tartare* (6). » Le Préfet Maritime n'assistait pas au départ.

Une lettre ministérielle du 20 n'atteignit Lorient qu'après l'appareillage : « Le départ de cette frégate est extrêmement urgent, mais il importe beaucoup aussi qu'elle ne soit point forcée à revenir sur ses pas et à chercher une relâche en Europe après qu'elle aura quitté Lorient (7). » Cette impatience, ces préoccupations, montrent bien que la politique du gouvernement de Louis-Philippe fut sans doute d'isoler Louis-Napoléon pendant plusieurs semaines avant de le déposer sur

(3) *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. IV, p. 203.
(4) *Les Conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte* (1926), p. 40-41.
(5) « Napoléon III » t. I (1933), p. 86-87.
(6) *Archives Nationales, Marine*, BB[4] 577.
(7) *Marine*, BB[2] 261.

la terre d'exil, soit pour « l'empêcher de communiquer » avec ses complices « avant la fin du procès (8) », comme l'a cru celui-ci, soit pour le guérir de sa folie en le retranchant pour un certain temps du monde, comme le pense Paul Guériot. On ne peut aller plus loin, en l'absence des *Instructions,* mais le procédé rappelle quelque peu les fameuses lettres de cachet qui soustrayaient un coupable à la justice ordinaire pour étouffer un scandale.

Louis-Napoléon a cru également, et ses biographes après lui, que c'est après la lecture d'ordres cachetés à n'ouvrir qu'au large, que le commandant dirigea sa route vers Rio-de-Janeiro (9). Mais c'était la destination primitive de l'*Andromède!* Il est possible que, pour familiariser son passager avec l'idée d'un voyage plus long qu'il ne le supposait en s'embarquant, Villeneuve ait usé d'un pieux mensonge en lui révélant le crochet qu'il devait faire pour atteindre New-York. Rien, dans notre documentation, ne permet, comme pour les *Instructions,* de soupçonner l'existence de tels ordres, qui sont surtout populaires dans une certaine littérature maritime à laquelle Alfred de Vigny a lui-même sacrifié.



A bord de l'*Andromède,* le premier moment de curiosité passé, le « prince Louis-Bonaparte ne fut bientôt plus pour l'état-major et pour l'équipage qu'un passager admis par ordre du gouvernement à la table du Capitaine (10)... ». Sa santé ne fut « dérangée que pendant les rudes débuts de la traversée », mais par son énergie et un exercice continuel, il vint assez vite à bout du mal de mer. Pendant dix-sept jours, en effet, l'*Andromède* fut ballottée dans le golfe de Gascogne de mauvais renom, ou à l'ouest de celui-ci, le commandant ne voulant absolument pas relâcher en Europe afin de ne pas enfreindre ses instructions.

On peut donc aisément se figurer le futur Empereur, emmitouflé dans sa capote bleue contre les embruns de novembre, trébuchant de long en large sur le pont de la frégate et même s'accoudant au bastingage pour réfléchir ou pour autre chose, sur quoi il n'était pas alors de mode d'insister; ou bien dînant à la table du commandant, lorsque les premières

(8) *P. Guériot,* t. I, p. 87.
(9) *Napoléon III, Œuvres,* t. II (1856), p. 90.
(10) *Archives Nationales, Marine* BB4 581 (rapports de Villeneuve).

affres sont passées, en compagnie des autres passagers, M. Lasserre, « ancien bibliothécaire de don Pedro » — l'empereur du Brésil — « qui a conservé toutes les manières de l'ancienne cour » et M. d'Abadie, jeune savant « qui a beaucoup d'esprit et d'imagination mêlés d'originalité et même d'un peu de singularité », à qui une somnambule a prédit, il y a deux ans « qu'un membre de la famille de l'Empereur viendrait en France et détrônerait Louis-Philippe (11) ». Ici, le commandant détourne poliment la conversation : de tout temps, la politique est estimée de mauvais goût à bord, surtout en de pareilles circonstances, et alors que les officiers de l'*Andromède* sont tour à tour les commensaux du prince à la table de Villeneuve. Une première déclaration de celui-ci, « franc et loyal comme un vieux marin », a tracé les limites de la réserve mutuelle qui fut ensuite observée de part et d'autre : on ne parlera pas de « l'étrange affaire » qui a conduit Louis-Napoléon sur l'*Andromède*.

Celui-ci profite de l'hospitalité proverbiale des marins : il habite la galerie du Commandant, ayant à sa disposition cabinet de travail et bibliothèque, et les loisirs de la longue traversée lui permettent de relire « les ouvrages de M. de Chateaubriand et de J.-J.-Rousseau », dont il avait hérité le goût de son père, que la lecture de Jean-Jacques avait « gâté », disait Napoléon Ier. Il songea quelque peu à sa cousine Mathilde à laquelle il était fiancé, redoutant qu'après l'échec de Strasbourg le roi Jérôme, père de la jeune fille, ne provoque une rupture : il l'apprit à New-York par une lettre de sa mère qui l'y attendait (12). Il se livra aux romantiques rêveries qui convenaient à sa situation, et dans la longue lettre à sa mère, certainement postée à Rio-de-Janeiro, qui figure dans ses œuvres complètes et fut, comme un journal de bord, rédigée à diverses dates, il s'inquiéta particulièrement de ceux qu'il avait entraînés dans une aventure dont il revendiquait toute la responsabilité, et dont il n'apprit qu'à New-York l'acquittement par le jury de Colmar.

Le prisonnier ne manqua pas, bien entendu, de s'informer de Sainte-Hélène, mais « il se montra d'une humeur fort égale, d'une grande modération dans l'expression ou la défense de ses opinions en matière d'intérêt général. Si ces dispositions tenaient à un plan de conduite qu'il se serait tracé, il

(11) *Œuvres de Napoléon III*, t. II, p. 89-90.
(12) F. Giraudeau, *Napoléon III intime* (1895), p. 63.

faudrait en conclure qu'il a beaucoup d'empire sur lui-même, et qu'il sait l'exercer sous les dehors de la franchise et de la simplicité ». Tel est, au moral, le portrait tracé de lui par Henry de Villeneuve. Et voici comme il l'a vu : « Il est de petite taille, mais d'une constitution qui semble robuste et le rendre propre aux exercices du corps. Il a de l'instruction et paraît avoir fait une étude plus spéciale des mathématiques et des applications de cette science à l'artillerie. On le dit auteur d'un ouvrage sur cette arme (13). » C'est un sujet sur lequel Louis-Napoléon est revenu toute sa vie, comme le montrent ses Œuvres complètes et le catalogue de la Bibliothèque Nationale, et par le truchement duquel il avait fait pressentir l'ancien officier devenu journaliste républicain qu'était Armand Carrel, qui d'ailleurs éconduisit son représentant.

On ne s'étonnera donc pas que même un terrien ayant cette formation se soit, comme Napoléon I[er] à bord du *Bellérophon*, intéressé à tout ce qu'il voyait de nouveau. « Il multipliait les questions à la mer; sur la marine en général, sur l'artillerie des bords, sur les moyens astronomiques de déterminer la position d'un bâtiment sur le globe..., demandait aussi, fréquemment, si les vents lui étaient favorables, et ne montra jamais d'impatience d'une négative renouvelée pendant dix-sept jours de contrariétés et de mauvais temps presque continuels. Dans la crainte d'une relâche forcée, je gardai le secret pendant ma longue croisière dans le golfe, sur l'ordre que j'avais de Votre Excellence de me rendre d'abord à Rio-Janeiro. Il dut être peiné de cette prolongation de captivité et de campagne, mais n'en témoigna ostensiblement aucun déplaisir (14). » Nulle allusion à ces « ordres cachetés » qui doivent n'être qu'une fiction diplomatique.



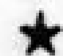
Entre les témoignages, concordants à quelques détails près, du prisonnier et de son geôlier, ceux-là connus depuis longtemps et ceux-ci inédits, il ne reste aucune place pour l'étonnante version (15), soi-disant recueillie sous l'Empire par M. Claude, chef de la Sûreté, dont les mémoires sont, au reste,

(13) *Archives Nationales, Marine* BB[4] 581. Rio de Janeiro, 23 janvier 1837. Il s'agit d'un *Manuel d'Artillerie*, à l'usage des officiers suisses, publié en 1836 à Zurich (XXXIII-429 p., in-8).
(14) *Archives Nationales, Marine* BB[4] 581.
(15) *Mémoires de M. Claude*, Paris (1884), vol. I, p. 383-84. *G. Perreux, ouv. cité*, p. 48.

un document des plus suspects qui paraît avoir subi l'influence des *Mystères de Paris* et annonce Siménon. On peut même douter qu'ils aient été rédigés par un haut fonctionnaire, mais comme beaucoup de *Mémoires* ils doivent émaner d'un publiciste ou d'un secrétaire brodant des informations « sensationnelles » sur des faits réels (16).

Quoi qu'il en soit, Louis-Napoléon, non content de chercher à débaucher officiers et marins, aurait conspiré à bord avec tous les *carbonari* de l'Ancien et du Nouveau Monde et n'aurait dû d'échapper à une cour martiale sommaire qu'à l'intervention d'un missionnaire passager : aucun missionnaire n'est signalé à bord de l'*Andromède*. Le soi-disant Claude prétendait en outre tenir cette histoire d'un « capitaine de vaisseau » destitué par le Prince-président; et nous savons que Villeneuve cesse après 1841 de figurer sur les *Etats de la Marine*.

On ne peut davantage faire cadrer avec les témoignages sûrs que nous avons utilisés l'assertion du panégyriste Fernand Giraudeau qui fait dire à l'un des témoins qu'à bord de l'*Andromède* « on l'eût plutôt pris pour un amiral que pour un déporté (17) ». La vérité est plus simple : Louis-Napoléon, dont l'éducation était excellente, sut parfaitement se tenir à bord; et Henry de Villeneuve, qui revient souvent sur la question dans ses rapports, le traita, en évitant tout ce qui aurait paru protocole princier, comme un passager de marque... et un fils de famille qui a eu des malheurs.



Avant l'arrivée à Rio-de-Janeiro, le 4 janvier 1837, à six degrès et demi avant le Tropique et à huit cents kilomètres des côtes du Brésil, un coup de vent soudain assaillit l'*Andromède :* « Nous avons eu hier un grain qui est venu fondre sur nous avec une violence extrême. Si les voiles n'eussent pas été déchirées par le vent, la frégate aurait pu être en danger : il y a eu un mât cassé; la pluie tombait si impétueusement que la mer en était toute blanche. Aujourd'hui, le ciel est aussi beau qu'à l'ordinaire, les avaries sont réparées, le mauvais temps déjà oublié; que n'en est-il de même des orages de la vie! — A propos de frégates, le commandant

(16) C'est l'opinion que nous a communiquée verbalement M. Benoit-Guyod.
(17) *Napoléon III intime*, p. 66.

m'a dit que la frégate qui portait votre nom est actuellement dans la mer du Sud, et s'appelle la *Flore* (18). » Et voici comment de Villeneuve a vu le même grain :

« Par une brise faible du N.-N.-O. et une *pluie-torrent*, qui bornait la vue à deux encablures, la frégate alors sous ses basses voiles et ses huniers, orientée tribord (19) amures au plus près, fut subitement assaillie et masquée par une tourmente du Sud-Ouest... La frégate n'ayant pas perdu entièrement son aire arriva heureusement; mais le choc de la vergue de misaine sur son mât, au moment où les voiles d'avant masquèrent brusquement, fut tel que cette basse vergue fit entendre un fort craquement — qui nous présagea sa rupture — le petit hunier fut défoncé, la grande voile déralinguée et déchirée. On procéda tout de suite à déverguer la misaine et le petit hunier, et la grande voile. Ces deux derniers furent remplacés par des voiles de rechange, la vergue de misaine fut ensuite amenée et dégarnie, on reconnut qu'elle était pourrie dans la brisure qui s'était fait juste au centre... (20) »



Six jours plus tard, l'*Andromède* mouillait au milieu des mornes et des pitons verdoyants de la baie de Rio, dont le prisonnier, consigné à bord par ordre, se mit à faire le dessin. Il put sans doute faire poster la lettre à la reine Hortense qu'il acheva ce jour-là : celle-ci le croyait déjà à New-York, où son valet de chambre, Charles Thélin, son futur compagnon de captivité et d'évasion, et le comte Arèse étaient partis pour le rejoindre dès le mois de décembre (21). Mais Villeneuve commençait à s'impatienter, car il jugeait, d'après les événements qui se déroulaient au Chili et au Pérou, sa présence indispensable dans le Pacifique, et il tenait à rallier le plus tôt possible la station qu'il devait commander. Pour isoler quelques mois Louis-Napoléon, le gouvernement avait fait accomplir « trois mille lieues de plus » à une frégate destinée à une campagne lointaine de deux ans, et dont le retard — elle ne toucha Valparaiso que le 30 juillet — devait

(18) *Œuvres de Napoléon III*, t. II, p. 95.
(19) Correction de M. l'Ingénieur hydrographe en chef Couillault.
(20) *Archives Nationales, Marine* BB[4] 581. *Rio-de-Janeiro,* 14 janvier 1837.
(21) *Lettres d'Hortense,* dans *F. Giraudeau*, p. 63.

désorganiser une division navale déjà trop réduite pour le rôle qu'elle avait à jouer.

Le commandant aurait donc préféré confier son prisonnier à la frégate amirale la *Sirène* qui devait porter à New-York un nouveau consul, M. Pontois : celui-ci refusa de rejoindre son poste en compagnie d'un proscrit, et les deux frégates quittèrent ensemble Rio-de-Janeiro, le 1er février 1837.

La nouvelle traversée, pendant laquelle Louis-Napoléon fit preuve de « la même égalité d'humeur, la même réserve politique », fut si contrariée par les vents toujours mauvais en cette saison sur la côte de l'Amérique du Nord, que Villeneuve, inquiet pour les retards de sa frégate et pour la santé du prince, préféra gagner le mouillage de Hampton-Roades. Celui-ci prit le parti de débarquer à Norfolk, — le 1er avril — et de gagner New-York par les steamers de la baie Chesapeake et par le chemin de fer.

« M. Louis-Napoléon Bonaparte, qui arrivait aux Etats-Unis pour recouvrer sa liberté, après une réclusion de cent dix jours à bord de l'*Andromède,* a cependant, en la quittant, donné des marques visibles de regret et montré des sentiments de reconnaissance pour les égards dont il a été l'objet, égards de franche obligeance et de politesse, dus à la réserve de sa conduite *à bord* et au rang qu'il tient dans la société; mais entièrement dégagés, en fait et en apparence, de toute couleur politique (22). »

Ainsi, contrairement à ce qu'affirment tous ses historiens, c'est à Norfolk et non à New-York que le prisonnier de l'*Andromède* mit pied à terre.

★

Villeneuve s'en montra satisfait, car il évitait ainsi de gênantes manifestations des proscrits français, assez nombreux dans la grande ville. Mais il croyait sincèrement que la longue cure d'isolement à bord de la frégate, à travers les étendues marines, avait guéri son prisonnier de ses ambitions. Dans un de ses premiers rapports, il parlait de « l'entreprise follement audacieuse dont [Louis-Napoléon] ne fut peut-être *à son insu* que le drapeau », ce qui annonce les *Mémoires* de Claude où Napoléon III n'est plus que le jouet de la révolution universelle — on ne dit pas encore interna-

(22) *Archives Nationales, Marine* BB4 581, *Hampton,* 19 avril.

tionale —, manœuvré par Mazzini. En conclusion, parlant des égards reçus à bord, Villeneuve devait ajouter plus tard : « Ces égards n'ont jamais été de nature à caresser les illusions qui pourraient lui rester sur son importance politique, mais je crains pour lui et pour lui *seulement* que les ovations de coterie, et les démonstrations de dévouement de source factice et intéressée, qu'il a reçues à New-York de la part de nombreux Français, n'aient fait revivre en lui, passagèrement, les gigantesques chimères dont une expérience décisive de quelques heures, à Strasbourg, et les observations auxquelles il a pu se livrer à bord, en toute liberté, ont dû lui démontrer le néant (23). »

La contagion bonapartiste n'avait pas gagné la Marine, autrefois si dévouée à son Empereur, mais qui ne voulait plus connaître des Bonaparte que « la personne elle-même du général de l'armée d'Italie et de Napoléon, celui-là seul, dont le roi a replacé la statue sur l'un des plus beaux monuments élevés à notre gloire nationale (24) ».

En vrai marin, Villeneuve croyait que le spectacle d'une frégate bien tenue constitue une salutaire leçon de discipline sociale et s'il restait, avec beaucoup de ses camarades, fidèle au souvenir de Napoléon « l'Unique » sous qui il avait fait ses premières armes, il répudiait alors toute la postérité du grand homme. Mais, comme le batelier antique, il avait porté César et sa fortune. Le futur César avait si bien joué son jeu, avec une dissimulation qui annonce à vingt-huit ans ce qu'il sera plus tard, que le capitaine ne s'était douté de rien.

(23) *Archives Nationales, Marine* BB[4] 581. *Rio-de-Janeiro*, 27 mai 1937.
(24) *Archives Nationales, Marine* BB[4] 581, *Rio-de-Janeiro*, 23 janvier.

LA JEUNESSE D'AUGUSTE COMTE

d'après des lettres inédites

,par ACHILLE OUY

Michel Comte, arrière-grand-père du philosophe, épousa en premières noces (1734) Louise Rollot. Il en eut quatre enfants, dont Simon Comte. Celui-ci épousa Jeanne Abis et résida en Montpellier. Il eut pour fils Louis Comte, qui devint Trésorier du Receveur général de Montpellier, et se maria avec Félicité-Rosalie Royer. De cette union devaient naître quatre enfants : Auguste Comte (1798), Adolphe (1803) et deux filles, dont l'une mourut en bas âge.

La famille de Saint-Gérand, descendante d'un des fils de Michel Comte, conserve précieusement dans ses archives la correspondance de Louis Comte avec son cousin-germain, Sébastien-François-Xavier Comte-Rochambeau, qui habitait Château-Chinon. Elle a bien voulu nous communiquer des lettres où il est fait mention du futur fondateur de l'Ecole positiviste. Nous l'en remercions de grand cœur. Ces lettres fixeront quelques points de la biographie d'Auguste Comte. La première en date, parmi celles qui nous intéressent, est du 29 Thermidor, an XII. Détachons-en quelques passages :

Je suis toujours employé chez le Receveur général, en qualité de chef de bureau, et j'y suis avec agrément. J'ai trois enfants, dont deux garçons. Mon aîné, qui a six ans et demi, donne les plus belles espérances. Il lit parfaitement bien depuis plus d'un an. Il commence à apprendre à écrire, et la facilité qu'il a à faire tout ce qu'il veut, jointe à une étonnante mémoire, me fait présager qu'il me récompensera un jour des soins que je ne cesse de lui prodiguer. Il est vif et robuste. En tout, c'est un petit diable. Son frère, qui n'a que vingt mois, ne lui cède en rien. La petite, âgée de quatre ans, sera, je l'espère, une bonne ménagère. J'avais une seconde fille; mais elle est morte en nourrice...

Le 6 avril 1813, Louis Comte, ayant perdu sa mère (née Jeanne Abis), en fait part à son cousin, auprès duquel il s'excuse de ne pas lui avoir rendu visite, lors d'un précédent voyage à Paris.

Croyez qu'il m'en a coûté, lui dit-il. Et il ajoute : *Si je me décide à accompagner mon fils à l'Ecole Polytechnique, j'aurai le plaisir de faire connaissance avec toute la famille.*

En effet, le jeune Auguste Comte (souvent nommé *Isidore* dans les lettres de son père), interne dès l'âge de neuf ans au Lycée de Montpellier, s'était fait remarquer par la précocité de ses succès, par son étonnante mémoire et par sa vive intelligence. Il fut reçu à l'Ecole Polytechnique, premier de sa liste, un an avant l'âge normal.

Le 12 juillet 1813, peu après ce remarquable succès, Louis Comte écrit à son cousin :

Je ne perds pas de vue la promesse que je vous ai faite de venir vous visiter, si j'accompagne mon fils à Paris. Ce sera en octobre 1814. Je suis harcelé par mes amis pour laisser partir mon fils cette année-ci. Mais comme il n'a aucun usage du monde, attendu que, depuis l'âge de neuf ans, il est enfermé au Lycée, que d'ailleurs il n'a que quinze ans et demi, je suis résolu à lui laisser passer un an auprès de moi, pour que son tempérament se fortifie et qu'il acquière un peu d'usage. Il suivra les cours de mathématiques en qualité d'élève externe.

M. Ch. Lalo, dans son excellente introduction au *Cours de Philosophie positive,* dit : « Il utilisa cette année en suppléant son professeur de mathématiques spéciales. » C'est bien possible. Mais, comme on le voit, la lettre de Louis Comte semble indiquer seulement que le jeune homme continue à suivre les cours du Lycée.

Cinq ans après, le 20 septembre 1818, Louis Comte donne d'autres nouvelles :

Mon fils aîné est à Paris. Il se trouvait à l'Ecole Polytechnique en 1815, et, par conséquent, il fut compris dans le licenciement (1). *On me le renvoya. Mais, comme la Capitale offre plus de ressources en tous genres, je me décidai à le laisser partir de nouveau. Cet enfant me donne bien des satisfactions. Je crois vous avoir dit, dans le temps, qu'il promettait beau-*

(1) En réalité, ce licenciement n'eut lieu qu'en 1816.

coup. Eh bien, il ne s'est pas démenti un seul instant! Il travaille continuellement à son instruction, et j'ai le plaisir d'apprendre que les savants en font le plus grand cas. On va jusqu'à me dire qu'il deviendra le flambeau des mathématiques. Il a déjà travaillé à deux ouvrages; et quoique son nom n'ait point paru, cela lui a procuré la connaissance de personnes qui pourront lui être utiles. Il donne actuellement des leçons à M. le Comte de Laborde, membre de l'Institut (2)*; et il a le plus grand espoir d'obtenir une chaire de professeur dans un des premiers pensionnats de Paris. Il faut un commencement à tout. Et, comme son goût pour les sciences l'entraîne vers l'instruction publique, il parait avoir renoncé aux diverses parties* (3) *auxquelles sont destinés les élèves de l'Ecole Polytechnique...*

Le 13 janvier 1822, Adolphe Comte, frère cadet d'Auguste Comte, part chercher fortune à La Martinique. Louis Comte écrit alors à son cousin pour lui annoncer cet événement familial. C'est une occasion pour lui de parler de son fils aîné dont il demeure très fier :

Mon fils aîné est un jeune homme dont la forte passion pour les sciences ne se dément pas. Et si le ciel lui accorde le nombre d'années de vie ordinaire, je me flatte qu'il illustrera notre nom. Il est connu très avantageusement parmi les savants que renferme la Capitale. Il a obtenu — ce qui est assez rare — l'autorisation de donner des leçons de mathématiques dans le Collège de Louis-le-Grand. Il a obtenu cette année un succès qui, quoique devant être attribué à l'élève, ne laisse pas que de donner satisfaction au maître. Un de ses élèves a remporté le premier prix au Concours des Collèges de Paris (4), *puis a été admis le premier à l'Ecole Polytechnique.*

J'eusse bien désiré que mon fils cadet eût marché sur les traces de l'aîné. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. En sortant du Collège, j'avais dirigé ses études vers la médecine. Mais il n'a pas voulu continuer, et il a préféré aller tenter fortune dans le Nouveau-Monde. Dieu fasse qu'il n'ait pas à

(2) Il doit s'agir du Comte Alexandre-Louis-Joseph, archéologue et homme politique, né en 1774, qui devint directeur des Ponts et Chaussées de la Seine en 1810. Il propagea en France la méthode de Lancaster (enseignement mutuel). Il est probable qu'il éprouva le besoin de se remettre, un moment donné, à l'étude des mathématiques.

(3) Traduisons : les diverses carrières auxquelles prépare l'Ecole Polytechnique.

(4) Le Concours général.

regretter la maison paternelle, et que je puisse le revoir avant de terminer ma carrière (5).

Quelques lignes plus loin, Louis Comte s'inquiète de savoir si le jeune Auguste-Isidore se montre un peu « dans le monde », s'il a rendu visite à M. *de* Mathieu (*sic*) et à M. de Méneval (6) :

Il me semble que, dans le temps, il nous a dit avoir fait visite à M. de Méneval et qu'il y aurait été très bien reçu. Mais, comme le jeune homme n'est pas très fort pour les visites et tout ce qui tient à l'étiquette, je crois qu'il n'y est pas retourné.

Le 29 novembre 1824, une lettre fait mention des projets de mariage d'Auguste Comte. Ch. Lalo, que nous citions tout à l'heure, a pu se tromper, semble-t-il, comme d'autres biographes, sur quelques points. Il dit par exemple : « De retour à Paris, *malgré ses parents...* » Nous avons pu voir qu'il n'en était rien. De même, il déclare : « A vingt-six ans, *malgré sa famille,* il épousa civilement une jeune femme », etc. Or, nous lisons dans la lettre de Louis Comte :

Je vous apprendrai, mon cher cousin, que mon fils est à la veille de se marier. Il épouse une demoiselle de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). D'après les renseignements qui m'ont été donnés par la famille de ma future belle-fille, je n'ai pas hésité à accorder mon consentement pour l'union de mon fils. J'ai balancé d'autant moins à y consentir que, désormais, je serai plus tranquille sur le compte du jeune homme...

Louis Comte n'avait guère de raisons de mentir à son cousin, en lui cachant les sentiments que lui inspirait cette union. D'ailleurs, un peu plus tard, il exprima tout aussi naïvement sa déception. Et pourtant, il ignorera que Caroline Massin avait été fille publique avant son mariage. Il apprend simplement, tout à la fois, que l'épouse a déserté le foyer

(5) En fait, l'infortuné Adolphe Comte, atteint par la fièvre jaune peu après son arrivée à la Martinique, mourut aussitôt (Lettre du 17 février 1822).

(6) Il doit s'agir de Claude-Louis-Mathieu, astronome, élu en 1817 à l'Académie des Sciences, professeur d'analyse à l'Ecole Polytechnique. Il était le beau-frère d'Arago. Quant à M. de Méneval (1778-1850), ancien secrétaire de Joseph Bonaparte, il devint (1802) secrétaire du portefeuille de Napoléon Ier et baron de l'Empire.

conjugal et qu'Auguste est aliéné. C'est pour le pauvre père un coup très dur :

(19 juillet 1826.) *Depuis que je vous ai écrit, mon cher Cousin, j'ai eu bien des soucis; et mes chagrins durent encore. Je vous ai fait part, dans le temps, du mariage de mon fils. Ce mariage semblait devoir faire toute sa félicité; et je m'en étais assuré moi-même en voyant la satisfaction de son âme peinte sur son visage, lorsqu'il y a un an il vint passer quinze jours au sein de sa famille avec sa femme. Nous avons tous été cruellement trompés. Cette femme s'est tellement mal conduite que mon fils, se voyant trompé dans ses plus chères affections, en a été affecté au point d'être atteint d'une fièvre nerveuse qui a dégénéré en fièvre cérébrale le 17 mai dernier. Nous eûmes avis de ce fâcheux événement; et, le lendemain, ma femme partit pour la Capitale. Je ne pouvais y aller moi-même, tant à cause de l'état de ma vue qu'en raison de mes occupations. Les nouvelles que je reçois régulièrement par ma femme sont aussi rassurantes que possible. M. Esquirol, chez qui mon fils a été placé depuis qu'il est en état d'aliénation mentale, ne cesse d'assurer ma femme qu'elle pourra se mettre en route pour Montpellier avec son fils, en septembre prochain.*

Le 20 septembre, Louis Comte écrit encore, avec un optimisme prématuré :

Mon fils va beaucoup mieux. Je le vois très souvent, avec sa femme, de laquelle il éprouve beaucoup de peine à se séparer. Le médecin, avant-hier, m'a confirmé sa guérison.

En fait, Auguste Comte était entré chez Esquirol (Maison de Santé de la rue de Buffon) le 18 *avril* 1826. Or, la famille n'en fut avisée que le 17 mai, par un tiers. Mme Louis Comte, âgée de soixante-deux ans, partit aussitôt pour Paris. Elle voulut ramener le malade à Montpellier, mais Esquirol s'y opposa. Le malade ne sortit que le 2 décembre 1826, avec la mention *N. G.* (non guéri). Pourtant, dans les six semaines qui suivirent, l'agitation se calma, par degrés. Et, en septembre 1827, moins d'un an et demi après son internement, il put reprendre le cours d'importants travaux intellectuels.

Mon regretté maître Georges Dumas a montré que la crise de 1826 eut pour cause une fatigue (due à un labeur forcené) et le chagrin consécutif à l'inconduite d'une épouse volage.

Il observe qu'à sa connaissance, aucun des membres de la famille — ascendants ou collatéraux — n'a donné de signes de dérangement cérébral (7). Il regrette toutefois d'ignorer de quelle maladie mourut Adolphe Comte, frère cadet du philosophe. Nous avons vu, plus haut, qu'il s'agissait d'une fièvre jaune contractée dès l'arrivée à La Martinique.

L'éminent psychiatre s'est élevé, on le sait, contre la thèse — accréditée par plus d'un auteur, y compris John Stuart-Mill et Littré — d'une *folie* chronique d'Auguste Comte durant toute la seconde moitié de sa vie (1826-1857). Il souligne avec raison les qualités de méthode, d'érudition solide, de réalisation vigoureuse et cohérente dont témoigne l'œuvre du grand penseur.

(7) *Psychologie de deux messies positivistes* (Alcan, 1905).

LES ÉCRIVAINS DEVANT LA RÉVOLUTION DE 1848

par AURIANT

A tout seigneur, tout honneur.

M. de Balzac était rentré de Russie dix jours avant cette révolution que « les plus sages n'avaient pas prévue » — les plus fous non plus. Il s'en affligea, à la fois comme historien et moraliste, aussi comme Français, mais n'ayant pas du temps à perdre pour se lamenter, il se remit au travail. Il était tout occupé de sa *Marâtre,* quand des personnes, qui avaient en grande estime son jugement, lui représentèrent qu'il pourrait être, dans ces conjonctures tragi-comiques, fort utile au pays, en prenant une part active, dans l'Assemblée qui allait être élue, à la discussion de ses affaires. M. de Balzac se laissa persuader, ce qui prouve qu'il n'avait pas encore perdu toutes ses illusions, et qu'il avait moins de philosophie que le bonhomme Béranger, lequel avait répondu à ceux qui voulaient faire de lui un législateur :

> Je ne puis vivre que dans la retraite... Au milieu du bruit et du mouvement, je ne suis plus moi, et le plus sûr moyen de troubler ma pauvre raison, d'où peut-être est sorti un conseil utile, c'est de me placer sur les bancs d'une Assemblée; là, triste et muet, je serais foulé aux pieds de ceux qui se disputeront la tribune, où je suis incapable de monter. Poser, parler, même libre, je ne le puis en public, et pour moi le public commence où il y a plus de dix personnes... Laissez-moi dans ma solitude. J'ai été prophète, dites-vous. Eh bien! donc, au prophète le désert... Puis n'est-il pas sage qu'à une époque où tant de gens se prétendent propres à tout, quelques-uns donnent l'exemple de ne savoir rien faire? La nature m'a créé pour ce genre d'utilité, qui ne fait envie à personne.

Mais sans doute M. de Balzac se disait-il que, représentant ou ministre, cette expérience nouvelle ne manquerait pas de

profiter quelque jour aux scènes politiques de sa *Comédie humaine*. Quoi qu'il en soit, il écrivit cette lettre :

Monsieur,

Quelques personnes m'ayant fait l'honneur de penser à moi pour la députation à l'Assemblée Nationale, j'ai attendu que leur nombre fût assez considérable et que mon nom fût inscrit sur les listes pour ne pas être taxé d'outrecuidance en déclarant que si de telles fonctions m'étaient confiées, je les accepterais.

La gravité des circonstances, la solennité du débat, la grandeur et la solidité de l'empire à fonder après cinquante-huit ans d'essais, ne permettent à aucun élu de fuir un pareil mandat, au moment où la France appelle toutes ses forces et toutes ses intelligences.

H. Balzac.

Victor Hugo fit, à ceux qui voulaient la patronner, la même réponse, comte avec moins de modestie et plus de grandiloquence.

Messieurs,

J'appartiens à mon pays, il peut disposer de moi.

J'ai un respect exagéré, peut-être, pour la liberté du choix; trouvez bon que je prouve ce respect jusqu'à ne pas m'offrir.

J'ai écrit trente-deux volumes, j'ai fait jouer huit pièces de théâtre; j'ai parlé six fois à la Chambre des Pairs : quatre fois en 1840, le 14 février, le 29 mars, le 1er avril, le 15 juillet; une fois en 1847, le 14 juin; une fois en 1848, le 13 janvier. Mes discours sont au *Moniteur*.

Tout cela est au grand jour; tout cela est livré à tous. Je n'ai rien à y retrancher, rien à y ajouter.

Je ne me présente pas : à quoi bon? Tout homme qui a écrit une page dans sa vie est naturellement présenté par cette page, s'il y a mis sa conscience et son cœur.

Mon nom et mes travaux ne sont pas absolument inconnus de mes concitoyens. Si mes concitoyens jugent à propos, dans leur liberté et dans leur souveraineté, de m'appeler à siéger comme leur représentant dans l'Assemblée qui va tenir en ses mains les destinées de la France et de l'Europe, j'accepterai avec recueillement cet austère mandat. Je le remplirai avec tout ce que j'ai en moi de dévouement, de désintéressement et de courage.

S'ils ne me désignent pas, je remercierai le Ciel, comme Spartiate, qu'il se soit trouvé dans ma patrie neuf cents citoyens meilleurs que moi.

En ce moment, je me tais, j'attends et j'admire les grandes actions que fait la Providence.

Je suis prêt, si mes concitoyens songent à moi et m'imposent ce grand devoir public, à rentrer dans la vie politique; sinon à rentrer dans la vie littéraire.

Dans les deux cas, et quel que soit le résultat, je continuerai à donner, comme je le fais depuis vingt-cinq ans, mon cœur, ma pensée, ma vie et mon âme à mon pays.

Recevez, Messieurs, l'assurance fraternelle de mon dévouement et de ma cordialité.

Paris, le 29 mars 1848.

Victor Hugo.

Les « grandes actions » que faisaient ses concitoyens et que Victor Hugo mettait sur le compte de la Providence étaient très incohérentes et très alarmantes. De tricolore, la République nouvelle se faisait écarlate. 1848 parodiait de plus en plus 1793. Les sans-culottes affichaient le plus grand mépris pour les écrivains et les artistes. « A quoi diable êtes-vous bons? » leur demandaient-ils. Jules Janin, qui regrettait publiquement le régime déchu, leur répondait bravement dans son feuilleton :

En sommes-nous arrivés à cette rage d'utilité, que même le poète, même le rêveur, même l'amoureux de la forme, sont forcés de prouver par A et B au premier venu qui les interroge à quoi ils sont bons dans ce pauvre monde? L'utilité, est-ce donc tout ce qui reste dans les arts? O peintre habile à reproduire le petit coin de ce beau ciel bleu qui recouvre ce petit coin de gazon entouré d'eaux et de fleurs! ô musicien qui poursuit les notes errantes dont se composent les harmonies divines! ô poète, inutile martyr de la cadence et de la rime! ô belle jeune fille qui placez à votre frais corsage les fleurs cueillies dans le champ voisin! à quoi êtes-vous bons sur cette terre? Enfants de la fiction, enfants de la fantaisie, enfants de la beauté et de l'harmonie divines, écoutez nos censeurs inflexibles, vous n'êtes guère que la parure inutile de ce bas monde. Et même l'étoile qui brille dans le ciel, à quoi est-elle bonne, je vous prie, quand le gaz est allumé dans toutes les maisons, quand la flamme des lampions brûle forcément dans tous les carrefours?

Utilité! est-ce donc le nouveau mot d'ordre de l'avenir?

C'était bien le mot d'ordre de la IIe République. Le citoyen président du *Club de la fraternité universelle* le fit savoir au citoyen Honoré Balzac. En portant à sa connaissance qu'il avait été inscrit sur la liste portée par son Club, il l'invitait à *faire apprécier ses sentiments politiques au sein de la première réunion.* M. de Balzac jugea le procédé cavalier — et même impertinent. Reprenant sa particule, qu'il avait eu tort de retrancher naguère — il répondit au citoyen président avec une égale impertinence :

Il y a des hommes que les votes vont chercher; il y en a d'autres qui vont chercher les votes, et ceux-là doivent *faire apprécier leurs sentiments politiques;* mais quant à moi, si je ne suis pas des premiers, si je n'appartiens point par mes travaux aux neuf cents personnes qui dans notre pays en représentent ou l'intelligence, ou les forces, ou la richesse, ou la pratique du commerce, ou la connaissance des lois, des hommes et des affaires, le scrutin me le dira.

Son zèle semblait s'être refroidi. Il se rendait compte de son inutilité.

Si je ne suis pas élu, je ne m'en plaindrai certes pas. Je suis de ceux qui pensent que le mandat de 1848 est, pour celui qui l'accepte, une œuvre de dévouement à la France, une œuvre d'abnégation, une

tâche pleine de périls; et, sans la trouver au-dessus de mon courage, je puis la trouver au-dessus de mes forces. Voilà pourquoi je désire ne tenir mon élection que de suffrages entièrement volontaires et non sollicités.

Autant dire qu'il n'y comptait pas.

Depuis 1789 jusqu'en 1848, la France, ou Paris, si vous voulez, poursuivait-il, a changé, tous les quinze ans, la Constitution de son gouvernement; n'est-il pas temps de fonder une forme, un empire, une domination durable, afin que notre prospérité, notre commerce, nos arts, qui sont la vie de notre commerce, le crédit, la gloire, enfin toutes les fortunes de la France, ne soient pas mises périodiquement en question? En vérité, notre histoire, depuis soixante ans, expliquerait la disparition des trente Paris, dont il ne reste que les voyageurs pour orner les musées, et qui sont les aînés du Paris actuel.

Que la nouvelle République soit puissante et sage, car il nous faut un gouvernement qui signe un bail plus long que quinze ou dix-huit ans, au seul gré du bailleur. Voilà mon désir, et il équivaut à toutes les professions de foi.

Ce désir était d'une monarchie. Les citoyens composant le *Club de la Fraternité universelle,* et leur président, qui ne s'en étaient jamais douté, apprirent ainsi, à leur grand effarement, que le citoyen Balzac était un infâme suppôt de la réaction. Ces pauvres bougres n'avaient pas senti ce qu'il y avait de viril dans l'œuvre du « citoyen candidat », ils n'avaient pas compris qu'il y avait autre chose qu'une intrigue romanesque dans ses romans : qu'il y avait une morale et une politique souvent inhumaines — comme la vie, cette comédie humaine, que le créateur de *Rastignac* et de *Mgr Hyacinthe,* le Curé de Tours, ne pouvait être un Ami du peuple — à leur façon. « Ces grands niveleurs, comme le disait Janin, à propos justement de la *Marâtre,* étaient

incapables de comprendre un seul des terribles petits mystères que recèle l'âme humaine. Est-ce que ces gens-là ont jamais compris la *Symphonie pastorale,* le *Lac* de Lamartine, le quatrième livre de l'Enéide, ou tout simplement une fable de ce licencieux La Fontaine, qui a mis en vers charmants les contes licencieux de Boccace? Est-ce que ces gens-là ne riraient pas aux éclats de la ceinture de Vénus et du vieux Priam à genoux aux pieds du divin Achille? La belle Hélène, fi donc! une prostituée. Est-ce que ces gens-là ont jamais compris un tableau de Murillo, non pas même le petit *Pouilleux,* qui est au Louvre, et le parfum de la rose, et la chanson du rossignol dans les bois? Est-ce qu'ils connaissent les douces larmes d'un drame bien fait? est-ce qu'ils sont homme à pleurer des contes qu'ils se font à eux-mêmes? est-ce qu'ils distinguent le crépuscule rougissant du matin du pâle crépuscule du soir? Ils outragent M. Hugo! Ils ne sauront jamais ce que c'est que M. de Balzac.

Communistes! communistes! Attila aussi était communiste! et le lieutenant de Mahomet, lorsqu'il chauffait les bains d'Alexandrie

avec des livres que l'humanité n'a pas retrouvés depuis, c'était un communiste, ce farouche Omar (1).

Sommé, lui aussi, d'avoir à s'expliquer sur ses *sentiments politiques,* le citoyen Hugo le fit volontiers, avec beaucoup de franchise et de clarté.

Pour lui, deux républiques étaient possibles :

L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge, fera des gros sous avec la colonne, jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat, détruira l'Institut, l'Ecole Polytechnique et la Légion d'Honneur, ajoutera à l'auguste devise : *Liberté, Egalité, Fraternité,* l'option sinistre : *ou la Mort;* fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres, anéantira le crédit, qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun, abolira la propriété de la famille, promènera des têtes sur des piques, remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre, mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendres, fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera les libertés, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu, remettra en mouvement ces deux machines fatales, qui ne vont pas l'une sans l'autre, la planche aux assignats et la bascule de la guillotine; en un mot, fera froidement ce que les hommes de 1793 ont fait ardemment, et, après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit.

Le citoyen Hugo se révélait prophète, ou, si on aime mieux, il faisait preuve de clairvoyance. Il prévoyait ce qui allait se passer quelques semaines après, puis vingt-trois ans plus tard en France — et soixante-dix dans la Russie où les Czars cesseraient de régner, du moins sous leur nom.

L'autre République, vaticinait cette fois le citoyen Hugo,

sera la sainte communion de tous les Français dès à présent, et de tous les peuples un jour, dans le principe démocratique; fondera une liberté sans usurpations et sans violences, une égalité qui admettra la croissance naturelle de chacun, une fraternité, non de moines dans un couvent, mais d'hommes libres; donnera à tous l'enseignement comme le soleil donne la lumière, gratuitement; introduira la clémence dans la loi pénale et la conciliation dans la loi civile; multipliera les chemins de fer, reboisera une partie du territoire, en défrichera une autre, décuplera la valeur du sol, partira de ce principe qu'il faut que tout homme commence par le travail et finisse par la propriété, assurera en conséquence la propriété comme la représentation du travail accompli, et le travail comme l'élément de la propriété future; respectera l'héritage, qui n'est autre chose que la main du père tendue aux enfants à travers le mur du tombeau, combinera pacifiquement, pour résoudre le glorieux problème du bien-être universel, les accroissements continus de l'industrie, de la science, de l'art et de la poésie, poursuivra, sans quitter terre cependant, et sans sortir du possible et du vrai, la réalisation sereine de tous les grands rêves des sages, bâtira le pouvoir sur la même base que la liberté, c'est-à-dire sur le droit,

(1) J. J. commettait une erreur, ou plutôt il rééditait une légende, car le « farouche » Omar ne fut pour rien dans cet autodafé, qui fut commis par les moines chrétiens d'Alexandrie.

subordonnera la force à l'intelligence, dissoudra l'émeute et la guerre, ces deux formes de la barbarie; fera de l'ordre la loi des citoyens, et de la paix la loi des nations, vivra et rayonnera, grandira la France, conquerra le monde, sera, en un mot, le majestueux embrasement du genre humain sous le regard de Dieu satisfait.

De ces deux républiques, celle-ci s'appelle la civilisation, celle-là s'appelle la terreur. Je suis prêt à dévouer ma vie pour établir l'une et empêcher l'autre.

Paris, le 25 mai. VICTOR HUGO.

L'une de ces républiques s'appelait déjà le socialisme, l'autre le communisme. Cent ans plus tard, ces deux forces sont toujours aux prises, comme dans la théogonie iranienne les esprits du bien et du mal, Ormuzd, l'esprit sage, Ahriman, le destructeur. Il est plus facile de détruire que de créer, aussi Ormuzd, « le lumineux, le resplendissant, le très-grand et très-bon, le très-parfait et très-actif, le très-intelligent et très-beau », est-il encore ce qu'il fut de toute éternité : une chimère, une utopie, tandis qu'Ahriman (que le lecteur de 1948 ne prenne pas pour un compatriote de Mr. Truman ou de Mr. Marshal ce génie que les Sargonides appelaient Angrômaïnyous), une sinistre réalité. Le salut de l'univers se trouve en Zarathoustra — celui de Nietzsche, celui qui disait :

« Ce que j'ai trouvé chez eux [les hommes du XIXe siècle] de pire est l'hypocrisie : même ceux qui ordonnent feignent les vertus de ceux qui obéissent.

« Je sers, tu sers, nous servons » — ainsi psalmodie l'hypocrisie des dominants. — Ah! malheur! quand le premier maître est seulement le premier serviteur! » (1)

(1) Nietzsche : *De la Vertu qui rapetisse*, traduit par Hugues Rebell et S. Brandeis : *L'Ermitage*, Ve année, 2e livraison (1892), p. 67.

LAMARTINE ET LE " CIVILISATEUR "
(LETTRES INÉDITES)

par A. CHESNIER DU CHESNE

Au lendemain des journées de juin 1848, Lamartine ruiné, discrédité au point de vue politique, se trouva comme une épave sur une mer de détresse financière. Avec une énergie que rien ne devait briser il lutta jusqu'à son dernier jour pour faire face à ses créanciers, tenir ses engagements, tâcher de gagner un havre souvent aperçu mais jamais atteint. Les projets — combien variés! — se succédaient, l'espoir renaissait avec chacun mais la terre ferme sans cesse se dérobait. C'est à sa plume surtout qu'il demanda les ressources dont il avait besoin pendant ces années, les « années sombres » comme les appelle M. Henri Guillemin qui a réuni en volume quelques-unes des lettres que Lamartine écrivit pendant cette période de sa vie laquelle a été, on le sait, fort bien étudiée par ses biographes. Voici, pourtant, de nouvelles lettres encore, restées inédites, et qui apportent quelques précisions qui ne sont pas sans intérêt (1). Elles nous montrent le grand homme au travail, dévoré de soucis d'argent, contraint de descendre jusqu'aux détails les plus menus des entreprises dont il attendait le salut.

Après le *Conseiller du Peuple*, transition entre sa vie politique et celle qui désormais devait être la sienne, Lamartine eut l'idée d'une publication, également destinée au peuple, mais d'un caractère purement littéraire : ce furent les *Foyers du Peuple*, dont la durée fut courte.

Il lui fallait quelqu'un pour s'occuper de l'administration; il le trouva en Frédéric-Chrétien Schefer, une figure demeurée jusqu'ici dans l'ombre et dont la vie fut ainsi pendant quelque temps associée à celle de Lamartine.

Fonctionnaire, Schefer avait débuté en 1806, comme secré-

(1) Bibliothèque de l'Institut de France. Manuscrit 2961. *Correspondance de Frédéric-Chrétien Schefer, Caissier central du Trésor de la Couronne* (1781-1873).

taire interprète à la recette générale de la Grande Armée. On le trouve ensuite à l'administration générale des fonds des pays conquis. En février 1810, il est chargé de la comptabilité du Trésor du Domaine extraordinaire dont il devint le caissier en décembre de l'année suivante.

Quand l'Impératrice Marie-Louise quitta Paris en 1814, Schefer fut invité à rester à Paris. Deux millions de francs en or étaient confiés à sa garde pour qu'il les tînt à la disposition du roi Joseph que Napoléon, avant son départ, avait nommé lieutenant général de l'Empire. Mais Joseph, à son tour, s'en alla, et Schefer, avec ses deux millions et sans ordre, se trouva fort embarrassé. Il fit preuve, en la circonstance, d'initiative et même de courage. Le soir venu, portant son trésor, il brava l'ennemi, traversa les bivouacs russes et alla rejoindre l'Impératrice qu'il retrouva à Blois. De retour à Paris, il reprit ses fonctions qu'il conserva pendant la Restauration, durant l'intermède des Cent Jours et sous la Monarchie de juillet, portant le titre de Caissier du trésor de la Couronne ou de la Liste civile.

Avec la Révolution de 1848, la Couronne disparut et Schefer se vit sans emploi. En quête d'une situation, il en sollicita une du Préfet de la Seine, mais sans succès. C'est alors que Lamartine, cause première de ses malheurs, le recueillit; la victime des journées de juin s'associa à la victime des journées de février.

Il n'est, malheureusement, pas possible de préciser la date où commence cette collaboration. Si on s'en tenait aux lettres qui nous sont parvenues, il faudrait la faire partir des derniers mois de 1851, auxquels paraît appartenir le billet laconique que voici :

Voici un abonnement pour 1852 *et* 1853. *J'ai reçu les* 12 *f.*
Je vous en porte plusieurs dans quelques jours.
Adressez à tous les abonnés nominativement à la plume *la circulaire de réabonnement.*
Ils ne lisent que ce qui leur est adressé par leur nom et par la poste.
Je serai du 20 *au* 25 *à Paris. En attendant, informez-moi bien tous les* 3 *jours, car notre avenir est suspendu à vos chiffres. Je les attends avec anxiété. Ils sont assez satisfaisants. Pas encore assez.*

Si ces lignes sont bien de 1851, elles se rapportent au *Conseiller du Peuple* ou aux *Foyers du Peuple.*

Le crime du 2 décembre, en mettant un terme définitif à la vie politique de Lamartine, consomma sa ruine, le condamna à perpétuité aux travaux forcés de la plume et fit disparaître ces deux publications. Lamartine songea sans tarder à leur en substituer une nouvelle, ou, plutôt, il entreprit de réaliser un projet qu'il avait exposé quelques années

auparavant, en 1843, dans une lettre à son collègue Chapuys-Montlaville, publiée par la *Revue indépendante.* D'une manière toute théorique, en périodes abondantes et oratoires, il avait alors développé un plan généreux comme tous ceux que formait ce grand cœur, en avance sur son temps, non pas visionnaire, mais conscient de l'avenir où il paraissait lire avec un regard de prophète.

Il avait rêvé d'une publication populaire périodique, un quotidien, destiné à renseigner les classes laborieuses, à leur donner « le procès-verbal complet de la journée dans l'univers entier (2) », certes, mais aussi et surtout une nourriture intellectuelle susceptible d'éclairer leur conscience, de perfectionner leur esprit, de les élever en un mot sur le plan moral, et ainsi d'aider au progrès de l'esprit humain ou, si l'on veut, de la civilisation.

Magnifique idéal d'une des intelligences qui honorent le plus l'humanité et rendent la foi en ses destinées aux heures mêmes où celles-ci s'enténèbrent.

De ce programme il ne retint, en 1852, que la seconde partie, la plus noble, et en la réalisant, non sous la forme d'un quotidien, il est vrai, mais d'une publication mensuelle, il espérait bien y trouver les ressources dont il avait besoin.

Dès les premiers jours de janvier 1852, le projet avait pris corps (3), le titre même était choisi, qui révèle ses aspirations : *le Civilisateur* (4). Lamartine se rend alors à Paris pour y fonder ce nouveau périodique sur les ruines de ses travaux interrompus; la presse annonce sa présence dans la capitale et ce qu'il y est venu faire. Quelques jours plus tôt, la *Bibliographie de la France* du 24 janvier a enregistré sous le numéro 606 le futur journal qui sera purement historique, ne cesse de répéter son auteur.

Au reste, le récent succès des deux premiers volumes de son *Histoire de la Restauration*, qui a même dépassé celui des *Girondins*, l'incite évidemment à exploiter ce domaine.

Dans les quotidiens, on peut lire de petites notes comme celle-ci : « Chaque numéro contiendra la vie et le portrait d'un grand homme de l'humanité, et l'ensemble formera ainsi l'histoire de l'humanité par ses grands hommes. Par la nouveauté de son plan et l'extrême modicité de son prix, ce journal nous paraît appelé à renouveler le succès du *Conseiller du Peuple* qui, en trois ans, a atteint le chiffre de quarante mille abonnés. »

(2) *Revue indépendante*, 10 août 1843.

(3) Cf. Henri Guillemin, *Treize lettres inédites de Lamartine; Revue des Cours et Conférences*, 30 janvier 1939 (Lettre du 6 janvier 1852 à Bertucat) et *Lettres inédites de Lamartine, Revue Bleue*, 3 août 1935 (Lettre du 10 janvier 1852 au Comte de La Grange).

(4) Lettre du 7 janvier 1852 à M. Rolland dans la *Revue des Autographes* publiée par Charavay.

Au surplus, d'énormes annonces, aux dernières pages, développent ce thème; elles précisent : « Le *Conseiller* ne s'adressait qu'au citoyen, le *Civilisateur* s'adresse au père de famille, à la mère, aux enfants, aux serviteurs, aux artisans, aux ouvriers, à toute la maison. » Cette énumération est un des procédés favoris de Lamartine qui donne son futur journal pour « un cours d'histoire universelle sur un plan nouveau » qu'il rédigera seul comme il a fait pour le *Conseiller du Peuple* et les *Foyers du Peuple*. L'abonnement, comme à ces journaux, était fixé à 6 francs et, sans doute, pour tâcher de garder ses anciens abonnés, il leur adresse, quelques jours après, un avis par la voie de la presse : il les prie « de vouloir bien se tenir pour avertis que le *Civilisateur* est destiné désormais à remplacer le *Conseiller du Peuple* ».

Le 16 mars paraît enfin le premier numéro. Il s'ouvre sur une longue introduction où l'auteur expose son but et développe son plan. On va pouvoir désormais apprendre l'histoire sans fatigue, le *Civilisateur*, c'est « la vie morale à 50 centimes par mois », il créera « l'unité des intelligences ». Suit la première des biographies, celle de Jeanne d'Arc.

Le lendemain, l'événement était annoncé à la dernière page du *Pays*, le titre du *Civilisateur*, le nom de Lamartine se détachaient en caractères gras de plusieurs centimètres; venaient ensuite de longs extraits de l'introduction; la moitié de la page y était employée.

Ailleurs, ce fut plus discret. On louait la biographie de Jeanne d'Arc « grandiose et attachante » et on précisait que depuis longtemps Lamartine réunissait « laborieusement les matériaux » de cette nouvelle publication, une affirmation à laquelle nous ne sommes pas tenus de donner créance.

Au départ, il espérait bien le succès de son entreprise. Certes, les frais étaient lourds, il escomptait pourtant 100 ou 250.000 francs lors du renouvellement des abonnements; deux mois après cette évaluation tombait à 80 ou 100.000 francs seulement.

Quant aux abonnements, ils subissaient des fluctuations. En mai, ils se raréfiaient, mais Lamartine restait optimiste : « Ce sera une propriété longue et régulière de 50 à 60.000 francs par an », confiait-il à sa nièce Valentine de Cessiat (5). Quinze jours plus tard, la situation générale des affaires, la menace d'un impôt sur la librairie, arrêtaient complètement les abonnements, et cette fois Lamartine se demandait s'il ne se débarrasserait pas de cette entreprise « médiocre », ou, pour le moins, s'il n'allait pas « ébaucher une *amodiation* de [son] journal (6) ».

(5) Comte de Chastellier : *Lamartine et ses nièces*, Paris, Plon, 1928, in-12, p. 201.
(6) *Ibid.*, p. 204.

Une reprise ramenait, sinon la confiance, du moins la volonté de poursuivre, et parlant de ses abonnements à Dargaud, Lamartine lui écrivait, non sans quelque ironie, assez mélancolique d'ailleurs : « Ils montent toujours, mais comme le thermomètre dans le tube, sans qu'on aperçoive son ascension (7). »

Le *Civilisateur* lui paraissait alors son unique moyen de salut aussi, cependant que frappaient à sa porte les huissiers, sa voix s'élevait implorant chacun de lui faire des abonnés; sa femme faisait le voyage d'Angleterre dans l'espoir de lui en trouver, grâce à sa famille. A un poète de province qui lui avait envoyé des vers, Lamartine répondait par une lettre de remerciements où il était question de Byron, mais il n'oubliait pas d'ajouter un *post-scriptum* annonçant l'expédition de prospectus relatifs au *Civilisateur* qu'il invitait son correspondant à populariser « dans les alentours littéraires de Nantes (8) ».

De même, ayant à remercier Eugène Pelletan d'un article sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure, il le faisait par une lettre datée de Monceau et qui a été publiée par Valentine de Lamartine dans la deuxième édition de la *Correspondance* de son oncle où elle est inexactement datée du 14 novembre (c'est 14 décembre qu'il faut lire). Après avoir exprimé une gratitude chaleureuse qui se traduit en images grandioses ou familières, Lamartine revenant aux préoccupations hélas! tout utilitaires qui ne le peuvent quitter, ajoute : « Tâchez d'encourager à l'abonnement au *Civilisateur,* mon seul salut ici-bas (9). »

Lui-même ne reste pas inactif, il recrute des abonnés dans la région de Mâcon. Une liste qui se trouve dans le dossier nous donne les noms de quelques-uns d'entre eux pour l'année 1853; on y lit ceux des amis et des parents de Lamartine : la comtesse L. de Pierreclos — la veuve de Léon de Pierreclos, le fils du poète —, Valentine de Cessiat, sa nièce, Mme de Cessiat, Emmanuel de Cessiat : quatre abonnements, 24 francs, tombés dans sa sébille qu'il tend à la ronde à son propre foyer. Chez lui, à Mâcon, il a installé un atelier où l'on prépare les bandes d'adresses pour expédier le journal aux abonnés.

Debout à l'aube, il ne cesse d'écrire. En vingt-neuf jours il a terminé un volume de la Restauration, se remet aussitôt à ses « vies » comme il les appelle, retourne à la Restauration. Alternant ainsi entre ces deux ouvrages, il prépare un

(7) Lamartine. *Correspondance.* 2e édit. Paris, Hachette, 1882, 4 vol. in-12, t. IV, p. 350.
(8) Lettre du 29 juillet 1852 à un poète. Catalogue Emmanuel Fabius, Paris, février 1939.
(9) Lamartine, *op. cit.,* IV, pp. 354-355.

Homère, un Bernard Palissy, un Christophe Colomb, un Cicéron, un Gutenberg — qui formeront le premier volume du *Civilisateur*, entreprend Socrate et Alexandre le Grand, met la dernière main à son *Nouveau Voyage en Orient* dont la publication dans les *Foyers du Peuple* a été interrompue et que *Le Pays* donnera en feuilletons à partir du 1er octobre 1852. Il se dispose, en outre, à commencer l'histoire de l'Assemblée constituante pour le *Siècle;* entre temps, il négocie la vente de ses propriétés, fait quelques courses à cheval, envoie aux uns et aux autres des billets hâtifs où, poète encore et toujours, il prodigue ses trésors d'images : « Je jette en courant ma cendre au vent, mais je n'y jette pas mon cœur. »

Le *Civilisateur* qui, après la vie de Jeanne d'Arc, a publié celles d'Homère, de Bernard de Palissy (*sic*), de Christophe Colomb, donne maintenant celle de Cicéron.

A M. Schefer, Lamartine fait tenir ce billet laconique, sans formule de politesse ni signature :

Faites insérer dans tous les journaux en fait Paris *ceci* =
Le numéro du Civilisateur *de M. de Lamartine qui paraît le* 1er *octobre contient la* « Vie de Cicéron » (10), *la plus importante de toutes les études de ce recueil jusqu'ici.*
Cela doit coûter 10 *f. par journal, total pour* 20 *journaux* 200 *f. Si vous n'aviez pas assez, écrivez, je vous enverrai. Payez comptant.*

Sans doute, M. Schefer « n'avait-il pas assez », puisque Lamartine lui envoya vers cette époque deux cents francs par un Anglais, M. Stanley, qui revenait d'Orient où il était allé visiter le domaine que le Sultan avait concédé en Asie Mineure au poète et pour l'exploitation duquel celui-ci s'était abouché avec des Anglais dont il est question dans sa correspondance (11).

Ce fut le 10 octobre seulement que parut le numéro annoncé, l'avis de Lamartine fut donc retardé jusqu'au 11 où il fut donné par les journaux avec la modification de rédaction rendue nécessaire.

Une petite note terminait cette livraison. Elle faisait connaître que « l'étendue et l'importance de l'*Histoire de Cicéron*, liée à toute la politique, à toute la philosophie et à toute la littérature de son siècle et de Rome » ne pouvant être complète en un seul numéro il y serait donné une suite, laquelle

(10) Lamartine avait écrit d'abord *une* au lieu de *la*.
(11) Voici le texte du billet non daté de Lamartine à M. Schefer :
Je vous envoie
1° 200 *par M.* Stanley, *Anglais qui vient de visiter mes terres d'Orient;*
2° *un abonnement.*
(*Répondez, je vous prie, à M. Bamps, avocat à Bruxelles, en le remerciant pour moi.*)

paraîtrait le 25 octobre au lieu du 10 novembre, « pour suspendre le moins possible l'intérêt de nos lecteurs ».

Une troisième partie fut encore nécessaire, qui parut elle aussi quinze jours plus tard. Ainsi, l'année s'achevait, on était en novembre, et bien que le *Civilisateur* n'eût commencé à paraître qu'au mois de mars, ses lecteurs avaient reçu onze livraisons; il n'en manquait plus qu'une pour que le volume de 1852 fût complet. C'est pourquoi Lamartine rédigeait à leur intention cette petite note :

« MM. les abonnés sont prévenus que les douze numéros formant le volume de 1852, étant servis le 15 décembre prochain, le réabonnement doit se faire dès à présent afin de ne pas éprouver d'interruption dans la collection ou dans l'envoi du journal — (mandat de six francs par la poste. Comme l'année précédente). »

Toutefois, si on veut un résultat, mieux vaut aller directement à l'abonné, autrement que par une note de publicité dans un journal. Alors, à sa table, Lamartine écrit tout entière la circulaire suivante qu'il ne signera pas de son nom, mais de celui de Schefer :

Paris, le

Le directeur du Civilisateur a l'honneur de prévenir M. ou Mme que son abonnement finira en décembre par l'envoi qui lui sera fait du 12e numéro de cette Publication.

M. de Lamartine a dépassé cette année ses engagements par l'étendue et l'accélération des numéros afin de recommencer les abonnements avec l'année au 1er janvier prochain pour la facilité de la collection et la régularité du service.

Il prie les personnes qui sont dans l'intention de renouveler leur abonnement de vouloir bien adresser leur réabonnement en un mandant de 6 f. sur la poste dans le plus bref délai possible avant le 31 décembre.

Il prie celles qui ne voudraient pas renouveller (sic) *de prévenir aussi avant cette époque le directeur du* Civilisateur *afin d'éviter les dépenses d'impression, de timbre, de poste, etc., à une publication dont le prix modique suffit à peine à couvrir les frais.*

Pour Mr de Lamartine,
Le directeur de la Publication,
Scheffer.

Au bureau du Civilisateur,
n° 102, *rue Richelieu, Paris.*

Mais voici qu'un contretemps va arrêter l'envoi de cette circulaire. Schefer a eu un accident sur lequel nous ne savons rien. A son fils, dont il orthographie inexactement le nom avec deux f, Lamartine écrit de Mâcon, le 21 novembre 1852 :

« Dites à Mr. votre père combien je suis affecté de son accident », puis tout de suite, sans transition, il aborde les questions relatives à son journal et règle les plus petits détails,

méthodiquement, paragraphes par paragraphes numérotés :

1° *Soyez assez bon pour le suppléer.*

2° *Si vous avez besoin d'un second, je vous en enverrai un.*

3° *Quand il vous faudra des fonds pour la poste, avisez-moi.*

4° Accompagnez vous-même à *la poste les envois des circulaires. Ne vous en rapportez à personne pour cela. J'ai mes raisons pour vous le dire. C'est capital. Il n'arrive que ce qui est mis ainsi directement et* sûrement *entre les mains des employés. Je ne saurais assez insister sur ce point. Sans cela dépense et résultat perdus. Voici un réabonnement.*

Lamartine.

C'est un peu sec. Lamartine s'en est-il avisé, qui ajoute, sans qu'on puisse démêler exactement quelle part le soin de son journal a dans cette marque d'intérêt :

Informez-moi jour par jour de l'état de M. votre Père. Quand pense-t-il être debout? Faites-lui mes amitiés.

L.

Suit une ligne :

P.-S. Un abonné de plus ci-joint.

De fait, une note portant un nom, une adresse et la mention « a payé dans mes mains » accompagne cette lettre. Le dossier où elle se trouve en renferme pas mal de ces notes où un nom et une adresse sont suivis des mentions « abonnement », « réabonnement », « a payé les 2 mois », « a payé entre mes mains ».

Fort à propos, pour compenser ce fâcheux incident, Eugène Pelletan donne dans le *Siècle* (12) « le long article » sur Lamartine dont il a été parlé tout à l'heure. L'occasion en est l'*Histoire de la Restauration.* Cet article est un hommage enthousiaste, lyrique, pieux même à l'œuvre du poète et à l'homme dont Pelletan écrit qu' « il a grandi l'âme humaine de toute l'exaltation idéale qu'il lui a versée ». Cependant que Lamartine l'en remerciait, sa femme adressait la lettre suivante à Schefer :

Monsieur,

Il a paru hier le 13 *fév.* (sic) *un admirable article sur Mr de L. par M. Pelletan. Je viens vous prier d'avoir la complaisance d'en faire acheter deux nos et de les envoyer* sous bande *affranchis par la poste aux adresses suivantes :*

1° *A Madme Craigie, chez Mr. A.* Cuningham, *Maison* Cessole Nice, Piémont, Italie.

2° *A Lady* Bryant, Green St., Park-Lane, *London, Angleterre. J'ai oublié le n° de Lady Bryant,* Green Street, *mais vous le trouverez sur votre liste des abonnés anglais* (13).

(12) Numéro du 13 décembre 1852.

(13) Ici on lit, à la suite, d'une autre écriture, sans doute celle de Schefer : « (*Le 18 Xbre envoyé le Siècle*) ». On voit par cette lettre de Mme de Lamartine que son voyage en Angleterre pour y faire des abonnés au *Civilisateur* et dont il a été question plus haut, n'avait pas été inutile. On voit aussi qu'elle ne négligeait aucun moyen de maintenir leur intérêt.

J'ai eu une correspondance un peu confuse, à cause du croisement des lettres, au sujet de la Couverture *et du titre du* Civilizateur (sic). *Voici ce que M*[r] *de Lamartine a décidé et que j'ai expliqué à M. Lejean* (14) *avant-hier.*

Je pense qu'il se sera entendu avec vous et avec M[r] *Lainé. J'espère qu'il n'y aura pas de malentendu cette fois.*

1° *Une* Couverture *sera donné* (sic) *sur le n° de* Gutenberg *qui servira aux* 12 *n*[os] *de l'année* 1852.

2° *Un titre* (*intérieur*) *sera annoncé dans le dit n° de G*[r] (15) *pour être envoyé dans le n° de janvier.*

Ce titre sera imprimé sur les deux dernières pages du n° de janvier Héloïse *qui ne remplit pas les* 48 *pages voulues* (16), *de cette manière tous les faux frais seront évités.*

Voici, Monsieur, des réabonnements *dont M*[r] *de Lamartine a reçu le prix* [*suit une liste de noms et d'adresses*].

Je vous prie d'avoir la bonté de les inscrire et de les servir — vous les avez déjà sur vos listes — car ce sont des renouvellements.

Je vous offre mes comp[ts].

M. E. de Lamartine.

Mme de Lamartine prenait, comme on voit, une part active à la publication du *Civilisateur*. Nous le savions déjà par les *Souvenirs* d'Alexandre et par une correspondance décrite, il y a une vingtaine d'années, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (17) et adressée à ce M. Lejean dont on vient de lire le nom dans la lettre précédente. Elle était, en effet, pour son mari non seulement une secrétaire chargée de la mise en pages, du choix des gravures, de l'expédition des numéros, mais aussi parfois une collaboratrice qui trouvait dans son affection une ardeur jamais ralentie. Rien ne l'intéressait plus que les œuvres auxquelles elle était ainsi associée; elle y aurait travaillé jusqu'au lit, écrivait-elle. De fait, elle réunit la documentation nécessaire, quête les renseignements, sollicite des prêts de livres, voire des notices. Parfois, elle revoit la copie, ôte, par exemple, l'épithète de *grand* à Pompée. « J'ai peu de sympathie pour lui, explique-t-elle, et du moins je réserve cette appellation pour l'époque de sa vie où il la mérite le mieux » et elle ajoute : « j'ai aussi un peu adouci ce que M. de Lamartine dit de Cicéron et même (le croirait-on?) un peu de ce qu'il dit de Catilina. »

La vie de Gutenberg se trouve un peu courte, elle l'allonge en tâchant d'y « recoudre... quelques particularités que M. de Lamartine avait omis (*sic*), craignant d'être trop long, mais je ne peux arriver à plus de trois ou quatre pages, mais ce sera toujours une ameilloration (*sic*) ».

(14) M. Lejean, que nous retrouverons dans un instant, était, semble-t-il, une sorte de secrétaire factotum.

(15) Lire : Gutenberg.

(16) En réalité, la Vie d'Héloïse remplit très exactement les 48 pages.

(17) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, XXIX, 509. Cette correspondance est passée en vente publique à Paris le 28 mai 1943. Elle figure sous le n° 90 du *Catalogue d'autographes anciens et modernes* dressé par Pierre Cornuau, expert.

Le plus souvent, c'est une opération contraire qu'il lui faut faire. Lamartine, prolixe, dépasse les limites fixées; c'est la tâche de sa femme de ramener la copie à de justes proportions. L'énumération, nous l'avons souligné tout à l'heure, est la figure préférée du poète; « l'abus de l'énumération est assez fréquent chez M. de Lamartine », constate sa femme elle-même, mais loin d'y reconnaître un défaut ou un simple procédé elle y voit le signe d'une qualité; « l'abondance y conduit et en est l'excuse, c'est à un œil plus critique à obvier à cet inconvénient d'une trop riche nature ». Insistons sur ce que cette remarque révèle de délicatesse de cœur et d'admiration aveugle et disons-nous que l'*inconvénient* dont elle parle rendait sa tâche singulièrement facile, mais on peut se demander, non sans inquiétude, ce qu'était cette copie avant que ses ciseaux y eussent passé!

Enfin, deux numéros tout entiers seront son œuvre : ce sont ceux qui, en 1853, contiennent la vie de Rustem, laquelle forme un chapitre tout entier du dernier volume du premier *Voyage en Orient*. Lamartine s'est contenté de les faire précéder d'une préface de deux pages et demie.

Pour lui, Lamartine, tandis que s'achève cette première année, il fait une nouvelle circulaire pour préparer l'année qui bientôt commencera, car, enfin, l'abonné reste le facteur essentiel, dominant, le seul problème.

Le voici donc qui développe une fois de plus son programme, note des indications relatives à l'abonnement auxquelles il ajoute une nouveauté : on peut désormais souscrire une « promesse d'abonnement » mais il en coûte deux francs de plus : huit francs au lieu de six « pour les frais de recouvrement dont l'administration ne peut se charger » et il termine :

> Le Civilisateur, *journal d'histoire universelle par M. de Lamartine, finit et recommence son année. La vie de* Cicéron *en trois parties, celle de* Fénelon *en deux parties, ont paru ou paraissent en ce moment. Elles sont suivies de vies très complettes* (sic) *et très dramatiques d'*Héloïse, *de* Guttemberg (sic), *de* Nelson, *du* Tasse, *etc., on s'abonne n° 102, rue Richelieu.*

Il a tout brouillé! Oui, la vie de Cicéron a paru, nous l'avons vu, mais non celle de Fénelon : c'est celle de Gutenberg qui termina l'année 1852, l'année suivante s'ouvrira avec la vie d'Héloïse; Fénelon ne viendra qu'après qui sera suivi de Socrate. Alors seulement ce sera le tour de Nelson; quant au Tasse il n'aura jamais de place dans ce journal.

Cependant Schefer s'acquitte des missions dont il est chargé et donne satisfaction puisqu'il reçoit ce billet que

Lamartine, dans sa précipitation, a laissé sans formule de politesse et sans signature :

Monsieur,

1° *Bravo! Continuez ainsi!*

2° *Je vous autorise à donner les étrennes qui vous paraîtront utiles à activer le zel* (sic) *des facteurs.*

Quant au concierge, dites-lui que j'arrive et que je me réserve de les lui donner moi-même sur le rapport que vous me ferez de son obligeance.

Ci-joint un réabonnement.

Le poète du *Lac* et des *Harmonies*, le somptueux voyageur qui étonna l'Orient de son faste, l'homme politique qui renversa un trône, dompta l'émeute par sa parole enchantée, retint un moment l'attention du monde, viendra dans sa redingote strictement ajustée, ses cheveux blanchissants ramenés sur les tempes — tel que nous le montrent les portraits de l'époque — il viendra à Paris, s'entretiendra avec le concierge de la rue de Richelieu, lui dira quelques mots habilement calculés pour entretenir et développer son obligeance.

Malgré tant de soins et en dépit de toutes ses promesses, il faut bien croire que le *Civilisateur* était loin de paraître régulièrement aux dates annoncées, car un abonné proteste. C'est un prêtre, l'abbé Hervé. Il est vicaire d'une paroisse de la Loire-Inférieure située à la lisière de la Grande-Brière, Crossac.

Sur une feuille de papier à lettres, timbrée des initiales de la Vierge Marie surmontées d'étoiles dans une couronne, il s'excuse de venir distraire l'écrivain qu'il appelle « Monsieur et honorable Publiciste », de ses « sérieux travaux » mais enfin, abonné, il est mal servi.

Sur la foi d'annonces parues dans les derniers numéros il attendait les fascicules suivants dans la quinzaine; or il n'a eu le n° 11 qu'après un mois d'attente et le 12° n'est pas encore là, bien que trois semaines se soient écoulées. « Je suis contrarié de cette mystification », écrit-il, mais il ajoute, ce qui atténuera pour l'auteur ce que cette récrimination pourrait avoir de blessant :

« Comme la vie des grands hommes traitée d'une façon si admirablement belle m'intéresse à un haut degré, l'intervalle d'un livre à l'autre me paraît toujours fort long, au moins je souhaiterais qu'on ne me mît pas à une trop dure épreuve en ne tenant pas aux engagements donnés. »

Lamartine annote, à l'usage de Schefer : « Envoyer de suite les n°ˢ manquants, je lui réponds. »

Des abonnés! des abonnés! C'est le refrain, l'obsession de

Lamartine. Il faut, pour en avoir, recourir à la publicité. Il le sait bien. Aussi, une nouvelle note part pour Schefer :

A M. Scheffer.

Je vous prie de faire insérer l'annonce ci-jointe (18) *aux* (Faits Paris) *dans les journaux ci-dessous :*
Débats.
Siècle.
Presse.
Constitutionnel.
Pays.
Assemblée nationale.
Journal des villes et campagnes.
Gazette de France.
Union.
en tout neuf ou dix journaux. Cela va vous coûter environ 300 *f. que vous payerez comptant et que je vous enverrai à premier appel de fonds.*

P.-S. — Je reçois votre lettre. Je suis ravi de la promptitude de l'imprimeur et de l'envoi immédiat de 200.000 circulaires. Si cela produit le 2 ou 4 pour cent, je recommencerai en février.

J'envoie aujourd'hui à votre adresse la 2e partie de Fénelon. *Je commence demain* Nelson *en 2 parties.*

L'annonce dont il est question, on la trouvera dans les journaux indiqués à la date du 6 janvier 1853, elle souligne que « le *Civilisateur,* journal historique, rédigé par M. de Lamartine, compte déjà plus d'une année d'existence et grandit à chaque numéro mensuel en intérêt et en instruction ».

Non, il n'a pas encore un an, mais douze numéros, nous l'avons vu, ont paru déjà qui forment un volume que les abonnés peuvent se procurer au bureau du journal pour six francs et les non abonnés pour huit francs.

Souffrant de rhumatismes, mais travaillant sans relâche, « comme un nègre, sans respirer un seul jour (19) », Lamartine, pendant l'année 1853, continua d'enfanter des projets. Une histoire des Médicis abandonnée, il entreprenait celle des Constituants; la vendange était mauvaise, mais il mettait sur pied une société par actions pour l'achat et l'édition de ses œuvres et, cette fois, le *Civilisateur* pour lequel il avait fait tant de réclame servait, à son tour, à en faire pour la Société. Une petite note qui y fut insérée amena dans une seule journée 8.500 francs (20).

Mais que devenait-il lui-même le *Civilisateur?* « Il suffit au jour mais ne peut payer le moindre capital (21) » avouait son auteur à un de ses correspondants; en fait, son journal

(18) Lamartine avait d'abord écrit : *suivante.*
(19) Lettre à M. Aubel, publiée par Henri Guillemin dans : Lamartine, *Lettres des années sombres,* 1853-1867. Fribourg, édit. de la Librairie de l'Université, 1942, in-12, p. 32.
(20) Comte de Chastellier, *op. cit.,* p. 209.
(21) Henri Guillemin, *op. cit.,* p. 25.

le laissait « dans la pénurie » (22), quoiqu'il ne cessât de solliciter pour lui.

Menant toujours ainsi plusieurs tâches en même temps, achevant un volume en quarante jours, sans autre secrétaire que sa femme, bâclant ses vies, surchargé de besognes, il trichait parfois quand il donnait, par exemple, nous l'avons dit, la vie de Rustem qui ne l'intéressait pas et dont sa femme était l'auteur — moins la conclusion qu'elle avait prié leur ami Charles Alexandre d'écrire (23), ou bien quand il remplissait avec son poème de la mort de Socrate, qui datait de trente ans, plus de la moitié du numéro consacré à ce philosophe.

Son travail restait son seul crédit; or, comme l'année touchait à son terme, voilà que ce crédit risquait d'être anéanti : ne disait-on pas, en effet, que Lamartine était malade; la presse elle-même le publiait. C'était le vouer à un désastre. Il n'avait eu qu'un peu de grippe. Il protesta donc avec vivacité auprès de ses amis et dans le *Siècle* où on put lire, le 21 novembre :

Quelques personnes ayant lu dans les journaux des nouvelles alarmantes et entièrement controuvées sur la santé de M. de Lamartine en ont conclu que le Civilisateur *ne serait pas continué par l'écrivain. Nous sommes priés de démentir ces bruits sans aucune espèce de fondement. Les travaux assidus de M. de Lamartine pour personnifier l'Histoire Universelle dans les hommes les plus éclatants ou les plus utiles à l'humanité n'ont été interrompus depuis un an par aucune indisposition. Il rapporte à Paris dans quelques jours les biographies rédigées d'avance pour alimenter le* Civilisateur *pendant quinze mois. Il publie en ce moment la vie du mécanicien Jacquard, celle de Cromwell, celle de César, celle d'Alexandre le Grand, celle de saint Vincent de Paul, celle de Mahomet, celle de Marat, celle du Tasse, celle de Bossuet, celle de Guillaume Tell, etc., etc., sont écrites. Toutes les mesures sont prises pour que ce journal historique universel dépasse les promesses faites par le laborieux auteur à ses dix mille abonnés.*

De toutes ces vies, seules paraîtront celles de Cromwell, à cheval sur 1853 et 1854, de Guillaume Tell, de Bossuet, de Milton, d'Antar et enfin de Mme de Sévigné qui sera la dernière (24).

(22) Lettre du 3 janvier 1853 à Dubois, publiée dans le *Temps* du 27 décembre 1907 par Jules Claretie, qui l'a datée inexactement de 1852.

(23) Charles Alexandre, *Madame de Lamartine*, Paris, Dentu et Cie, 1887, in-8°, p. 184.

(24) La correspondance avec Schefer s'était-elle ralentie au cours de ces deux dernières années, ou bien ne nous est-elle pas entièrement parvenue? Toujours est-il que nous ne trouvons plus, dans le dossier où nous avons puisé les lettres précédentes, qu'un billet et une lettre. Le billet nous montre Schefer dans le rôle modeste d'intermédiaire entre Lamartine et un de ses amis.

M. de Lamartine a l'honneur d'envoyer la lettre ci-jointe pour M. Rocher à M. Scheffer en la lui recommandant pour l'adresse.

Il y joint la lettre de M. Rocher à M. Scheffer.

Tout à lui.

LAMARTINE.

La mort du *Civilisateur* fut résolue par Mirès et Milhaud, les deux hommes d'affaires de qui Lamartine était tributaire. Ils renvoyèrent les abonnements et décidèrent de publier désormais les vies en volumes (25). A sa femme, Lamartine, sans doute pour la rassurer, affirmait qu'il était « ravi » que cela lui ferait « faire une bonne combinaison... sous une autre forme » (26) et il lui demandait même d'aller faire visite à Mme Milhaud « sans affectation et sans parler d'affaires du tout » (27); c'est une note identique que rend une de ses lettres au début de 1855 à Savatier-Laroche (28), mais à son ami et confident Dubois, il confesse qu'il « regrette » (29) cet arrangement. Quels mobiles dictèrent leur décision à Mirès et Milhaud? Etait-ce, comme l'insinuait Lamartine à Dubois, le désir de complaire à un gouvernement qui ne souhaitait pas voir se poursuivre un recueil où certains passages pouvaient trop aisément être transformés en allusion d'actualité (30)? Avaient-ils voulu simplement arrêter une affaire d'un médiocre rendement? Quoi qu'il en soit, l'année 1854 fut la dernière du *Civilisateur*. Ainsi finit le magnifique projet qu'avait conçu le poète d'enseigner l'histoire universelle et d'élever le niveau moral du peuple pour cinquante centimes par mois. Lui-même n'y songeait plus guère à la vérité et l'énumération des biographies que contient ce recueil permet de douter qu'il ait choisi celles qui étaient le plus propres à cet objet.

10 *février* 1854.

Quant à la lettre qu'on va lire, non datée, hâtive comme toutes celles de Lamartine à Schefer, elle débute par une phrase incomplète. Elle fait allusion à une autre lettre adressée à Philoxène Boyer et dont son auteur réclamait la publication dans les journaux. C'est inutilement que nous l'y avons cherchée. Peut-être est-elle d'une autre époque?

3 *au soir.*

Pressé.

Si ma lettre dont je ne me souviens pas à M. Phyloxène (sic) *Boyer. Pourquoi ne la faites-vous pas reproduire dans quelques journaux très répandus? et par la presse des départements?*

Au nom du ciel, de la publicité! de la publicité! sous toutes formes. Voilà l'heure, elle brûle. Ce que nous ne ferons pas en novembre, décembre, etc. nous ne le retrouverons jamais. On est ému. Faites donc parler le comité à un million de voix.

LAMARTINE.

(25) Ce seront les quatre volumes de la *Vie des Grands Hommes*, Paris, 1855, 4 vol. in-8°, simple réimpression du *Civilisateur*, et celui de *César*, Paris, Dutacq, 1856, in-8°, le seul vraiment nouveau.

(26) Henri Guillemin, *op. cit.*, p. 42.

(27) *Ibid.*

(28) Emile Henriot, *Quelques lettres d'Hugo et de Lamartine.* « *Le Temps* », 4 septembre 1922.

(29) Henri Guillemin, *op. cit.*, p. 44.

(30) Par exemple, dans la vie de Cicéron, cette citation de l'orateur romain exilé où l'on croirait entendre Lamartine parlant de lui-même : « Dans la nécessité où je suis de renoncer aux affaires publiques, je n'ai pas d'autre moyen de me rendre utile que d'écrire pour éclairer et consoler les Romains; je me flatte qu'on me saura gré de ce qu'après avoir vu tomber le gouvernement de ma patrie au pouvoir d'un seul, je ne me suis ni dérobé lâchement au public, ni livré sans réserve à ceux qui possèdent l'autorité. Mes écrits ont remplacé mes harangues au Sénat et au peuple, et j'ai substitué les méditations de la philosophie aux délibérations de la politique sur les destinées de la patrie. »

ESTHÉTIQUE

par ALAIN

Je suis jeté sans cesse dans de grandes difficultés. Qu'ai-je lu ces jours-ci? J'ai lu *Le Blanc Souci* d'un J. Miquel qui m'est inconnu. Auparavant j'avais été troublé par un ouvrage de Gisèle Brelet sur la musique. Mon dernier auteur, J. Miquel, a fait à peu près la même chose sur la peinture. Ayant décidé de continuer mes lectures, je dois me rendre compte de l'effet produit sur moi par ces deux ouvrages; je ne sais si j'y réussirai. La mode est à l'obscurité; je ne dois pas m'en plaindre, car j'en suis un peu responsable.

Que se passe-t-il dans ces cervelles si bien douées? Il se passe que l'analyse de l'œuvre d'art se fait, mais par des moyens abstraits et indirects, comme si une philosophie rigoureuse avait éclairé d'en haut les difficultés les plus grandes de la critique d'art.

A première lecture, on n'y comprend rien. En s'obstinant, on aperçoit une sorte de cohérence dans les abstractions, encore plus sensible par la comparaison de deux livres si différents. J'écris ici pour aider des lecteurs possibles, et les auteurs eux-mêmes qui sont entrés hardiment dans la philosophie abstraite, et se servent de l'espace, du temps et de la conscience pour expliquer soit le travail du musicien, soit celui du peintre. Gisèle Brelet a pris les devants par un article déjà ancien de la *Revue Musicale,* sur *Silence et Musique.* En le lisant, je fus émerveillé. Je comparai aussitôt cette Gisèle inconnue aux filles les plus fortes que j'aie vu s'attaquer à la philosophie, au premier rang desquelles est Simone Weil, génie inconnu.

Je tourne autour de la difficulté. Il est clair qu'une analyse correcte de la conscience est la condition de toutes les recherches sur l'esthétique; et les difficultés n'en sont pas petites. C'est pourquoi je me plaignais, ci-dessus, des maîtres obscurs qui me font tant travailler. Par ma foi, cela me rajeunit; je

me retrouve au temps où je traitais de tout en des analyses impénétrables. La méthode n'est pas si mauvaise. Il faut élaborer le concept; et le concept n'est pas saisissable sans une expérience.

Il existe un guide pour de telles ascensions et retours, c'est Hegel; et, dans Hegel, on aperçoit quelque effet de l'analyse qui va d'avant en arrière; c'est la conscience même portée par la contradiction. Il faut donc revenir, ce qu'un geste de mains de Lagneau exprimait éloquemment, lorsqu'il traitait de l'analyse réflexive.

En principe, tout est dans le moi. Quand on revient sur soi, on est bien étonné d'être soi plus que jamais. Cette dialectique n'est guère connue; elle sort de Kant et du nom qu'il a donné à *l'unité originairement synthétique* du moi. Par exemple, quand on veut chercher ce que signifie cette formule « Je suis deux », on trouve que cela signifie que je suis un; car être deux ne laisse que cette ressource d'apercevoir qu'avant toute réflexion et contradiction je suis un. Cela étant su, on est conduit à un développement paradoxal du temps, d'avant en arrière. C'est ce que Jules Lachelier n'ignorait pas, et il appelait moments ces éléments du temps par opposition aux instants qui, disait-il, s'avançaient d'arrière en avant. Il a bien voulu me l'expliquer un jour, à propos de je ne sais plus quelle subtile discussion sur le temps des aveugles. Je conseille, sur ce sujet du temps, de lire les *Confessions* de saint Augustin, qui se plaisent à replier le temps sur lui-même, comme si le temps était une sorte de refus réflexif de l'expérience psychologique immédiate, laquelle est pleine de contradictions.

Il faut donc s'attendre, par exemple en musique, à revenir sur soi; la musique n'est pas un fait, et le silence y importe autant que le son. J'avais autrefois examiné une telle idée en me posant le problème de Beethoven sourd; car il fallait comprendre que la musique n'est pas seulement écoutée, mais aussi pensée, ou, si vous voulez, construite. D'où l'on tire, non sans peine, cette conclusion que l'audition des sons d'une fugue n'est nullement nécessaire pour la contrôler; car toute la fugue est en même temps dans la pensée du musicien. Entendre la musique, c'est l'oublier; c'est la perdre; car la musique ne cesse point, elle ne laisse point de loisir; c'est un emportement et non pas une perception. Le musicien est tout un homme qui compose la musique, c'est-à-dire qui l'arrête et la comprime dans les silences.

J'ai commencé par cette idée difficile; c'est que c'est par là que j'ai commencé à comprendre l'analyse de la peinture par J. Miquel. J'ai tant pensé à l'impénétrable peinture, je suis arrivé si près du paradoxe du portrait fait sans qu'on regarde le modèle, en réfléchissant seulement sur l'esquisse! Et c'est pourquoi j'ai pu saisir les paradoxes de J. Miquel qui ne cesse, lui, de soulever la couche de pâte colorée et d'y supposer des inventions instantanées d'après la place faite entre deux tons de couleur.

Miquel appelle technique du peintre cette retouche continuelle, qui répond à l'exigence de l'esquisse, et qui achève le procédé, qui est tout l'opposé de la technique et qui consiste à imiter tant bien que mal le ton du modèle. J'ai connu un peintre qui disait comme d'un défaut très commun : « Ce n'est pas assez peint. » Plus précisément je me souviens qu'ayant eu l'occasion d'examiner les tons de la chair dans le célèbre *Portrait d'un vieux* dû au Titien, je découvris entre les couches claires une foule de dépôts de vert, de rouge, et enfin de toutes les couleurs pures connues. Il me parut clair alors que ces couleurs pures n'étaient pas dues au modèle, mais résultaient d'un travail intérieur à la pâte colorée, et destiné à faire harmonie entre les éléments fournis par l'imitation. Je crains d'être aussi obscur que J. Miquel lui-même, en essayant de l'expliquer; mais cela m'est arrivé tant de fois, notamment pour Spinoza, que, sans chercher l'obscurité (car ce n'est nullement nécessaire), on devait souvent retoucher une indication imprudemment claire. Et c'est ce que Lagneau faisait en tous ses discours. Il nous lançait sur une évidence, et puis il nous arrêtait et nous montrait une clarté meilleure. « *Clarum per obscurius* », disait-il quelquefois. Ce qui est hors de doute, c'est que son moyen d'expression n'était qu'un art de retouche qui, en apparence, brouillait tout. Je m'excuse de brouiller tout. Mon lecteur, si vous avez du courage, jetez-vous sur le livre de J. Miquel, *Le Blanc Souci*, et peut-être comprendrez-vous par analogie qu'il dit quelque chose, par des redites abstraites, patiemment superposées. Ma conclusion ici est qu'il est impossible d'ignorer des auteurs comme Gisèle Brelet et J. Miquel. Je regrette que la philosophie de l'Art soit si difficile. J'ai envie de dire ici qu'il y a quelque chose dans les analyses bien connues de Taine (le moment, le milieu, etc.), quelque chose qui n'est pas assez peint. Souvent j'ai traité Taine sans respect. Ma raison, sans réplique,

c'est son livre ***De l'Intelligence***, qui est nul, et son *Napoléon*, qui est pire.

D'où viennent ces productions? Pourquoi ne sont-elles pas signalées? C'est une vaste question. Il faut lire à ce sujet ce que dit Comte des passions académiques, car il n'a pas épuisé le sujet; et c'est à vous de l'épuiser. Il me paraît hors de doute que quand des hommes se réunissent pour penser, ils n'arrivent à rien. Vous remarquerez la même chose en sciences, en critique littéraire, en politique surtout, où la confusion est au comble par une recherche de la facilité. Mais je ne veux pas me laisser entraîner par cet immense sujet, il s'agit seulement de donner du courage aux jeunes. Mais il le faut, ou bien perdre tout, par la confusion des concepts. Dans ces conditions, l'expérience n'instruit plus, et les ignorants débitent leurs leçons. Je pense qu'aujourd'hui j'en ai assez dit sur la peinture et sur la musique. Je renvoie à demain.



Je reprends ce titre, qui semble obscur, et qui est emprunté d'un vers de Mallarmé : « Le blanc souci de notre toile ». L'obscur poète pense, lui, à la page blanche qui est au commencement de tout. Tout le tableau est porté par la toile blanche; cela fait voir que notre critique d'art traite principalement de la retouche, qui a pour objet le blanc de la toile, toujours insuffisamment recouvert.

De ce travail, qui se fait sur le fond, on se fera une idée en remarquant que la couleur du fond n'étant d'aucun objet, la retouche du fond n'est pas non plus prise d'un objet quelconque, mais est inspirée par le fond lui-même, autant qu'il est inachevé. On a quelquefois le sentiment, surtout dans le paysage, que tout est fond, ce qui explique qu'on puisse continuer un paysage dans l'atelier. C'est alors que le peintre se copie lui-même, par des essais dont il imagine l'effet. Par exemple, dans un fond de verdure, il manque quelque chose et l'on y pourvoit par des touches de bleu de cobalt pur, qui d'ailleurs disparaissent et contribuent à l'étoffe du fond. Ces essais téméraires font ce qu'on appelle l'*air;* c'est la vie même du fond et c'est l'œuvre de l'imagination créatrice, laquelle change la couleur en un tableau.

On manque de confidences sur ce sujet; mais on sait bien que le portrait de la nature est fait souvent sans regarder le modèle; telle est la place du peintre dans l'œuvre; il cherche,

et ne cesse de changer. Là-dessus, voyez dans Balzac (*Le Chef-d'Œuvre inconnu*) Frenhöfer corrigeant la toile de Porbus, sans rien qui ressemble à un modèle. C'est ce même peintre qui a rappelé que « le peintre ne doit penser que les brosses à la main ». De telles œuvres sont bien obscures et il faut les serrer de près. Il est certain que Frenhöfer a des procédés pour représenter la chair et pour la border d'air. Aussi le jeune Poussin, qui est présent, prend une bonne leçon de peinture. Mais où est ici la nature? Elle est absente; nous sommes en présence d'un tableau, que nous retouchons. Reportez-vous aussi au Joseph Bridau, de la *Rabouilleuse,* qui se forme en copiant des œuvres anciennes, parce que, dit-il, c'est ainsi qu'on apprend les procédés des maîtres. Et dans ce cas, c'est toujours l'œuvre qui est le modèle. Il se fait un déplacement d'intérêt. L'œuvre s'impose, pendant que le modèle s'efface. Au reste, en lisant jusqu'au bout et de très près la nouvelle de Balzac (*Le Chef-d'Œuvre inconnu*), on apprend aussi ce que c'est qu'un tableau trop peint. Je vous conseille ces lectures, qui sont toutes difficiles. C'est que je vois que les critiques d'art ne disent jamais rien. Ils ne font qu'un éloge plein de sentiment, sans paraître soupçonner les problèmes que je viens d'évoquer; pour eux, c'est très simple. Un peintre rentré chez lui médite devant son tableau, ses pinceaux à la main. Tout cela, c'est la peinture. Le critique n'y comprend rien; mais s'il est fin, il prend ce parti de ne rien comprendre; et cela termine tout. Si vous désirez être critique d'art, voilà un parti à prendre : ou bien, ce qui est mieux, vous arriverez à une meilleure description de la pensée d'un peintre, ce qui est la chose du monde la plus cachée. Il est vrai aussi que les critiques littéraires donnent l'exemple de la médiocrité; on n'y trouve point la pensée du poète, ni celle d'un prosateur. Ni rien, en réalité, que l'éloge d'un caractère loyal et fidèle, qui aime bien ses amis. Evidemment notre auteur, J. Miquel, repousse ces lieux communs faciles. Et la musicienne nous montre la route; car la pensée d'un musicien est à découvrir. Au reste, les philosophes vont plus loin encore; car il leur arrive de dire que la pensée d'un philosophe n'est pas ce qui les intéresse. D'où ces études d'histoire de la philosophie, où tout est extérieur. Et ici est visible l'excès qui menace toute lecture et toute culture. Il faut que l'homme reconnaisse la pensée de l'homme. C'est le fondement de la société. Lisons-nous les uns les autres, tel est mon principe. Bien paradoxal, je l'avoue, car dans une Académie,

où est celui qui lit les autres? Il n'y est pas. Cette solitude des auteurs est ce qui m'étonne, attendu qu'elle n'exclut pas la propagande, ni le désir de gloire. Je demande un peu de cohérence dans tout cela. Et je dis, comme disait Jean Prévost, que les grands hommes devraient être enfermés au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'ils écrivent leurs *Souvenirs*. Cela fera encore des amitiés sourdes et aveugles. Comte eut des amis et peut-être n'en sut rien. Tel est le fond du romanesque, qui s'oppose à la Société, si bien faite pour distribuer l'éloge et l'amour.

ROUTE DE LA GRAND PEUR

par PAUL PALGEN.

à Alphonse Arend.

Que ferons-nous de tous ces pieds las de ces têtes
de ces bras mûrs tombant des épaules ces poings
se détachant de leurs bras ces doigts de leurs mains
qu'en ferons-nous ce soir sur la route et les champs

Qui glanera ces têtes ces membres ces ventres
que déchirent et sèment au vent de la guerre
avec leurs ongles de fer leurs bouches d'orage
les Colères qu'un ciel laisse tomber sur nous

Qui chargera nos os broyés nos chairs nos restes
sur nos voitures comment pourrons-nous conduire
sans nos mains sans nos yeux marcher sans pieds ni jambes
appeler au secours sans nos voix étranglées

Et qui rassemblera les lambeaux de nos corps
épars chacun avec un morceau de notre âme
Dans nos pays les morts sont entiers dans la terre
et leur âme est toute une au-dessus de leur tombe

Quels corps d'infirmes quelles âmes d'arlequins
composés du hasard dans les fosses communes
au jour du Jugement quelle Cour des Miracles
ignominieuse aux yeux des chrétiens conservés
à l'image de Dieu du jour de leur naissance

Quel dieu rompra les corps de raideur inhumaine
des requins aux museaux accrochant des éclairs
et laissant dans leur jeu balancé d'encensoirs
sur la terre mouvante une ombre hurlante choir

Monstres étincelants portés par la sereine
marine de mai bleu sur leurs ailerons brefs
la mort par-dessus bord sauve qui peut la mort
les écartelés vifs avec leurs moignons rouges
les explosés vivants poitrine et ventre ouverts

Marbre ciel impassible indéréglable jeu
du soleil de la lune à mesure de l'ombre
route immobile champs arbres imperturbables
indifférentes fleurs insoucieuses pierres

Desséchante qui vas jusqu'à la fraîche mer
route miséricorde et vous pierres pour celle
laissant dans le fossé comme un pavé trop lourd
rouler son enfant mort Arbre rentre tes branches
profilant dans le noir les bras d'une potence

Route de la Grand Peur qui met au creux des ventres
un poing de glace aux doigts un frémissement d'orme
elle est l'ombre attachée à nos pieds qui la traînent
dans le sang la poussière un lambeau de nous-mêmes.

NICARAGUA

par HÉLÈNE CHATELAIN-JUDGE

Managua, cinq heures du matin. — Dans les bungalos de la colonie étrangère, les servantes sont déjà debout. L'air est frais, l'heure est bonne pour commencer les besognes quotidiennes. Petites et agiles, très proprettes, quelques fleurs blanches fraîchement cueillies piquées dans le chignon noir, elles s'affairent et babillent en espagnol. Leur langage est plus imagé que pur. Il s'y rencontre des mots indiens qui font le désespoir des nouveaux arrivés, tant leurs consonances semblent bizarres aux oreilles inexpérimentées. Une perruche verte et apprivoisée babille dans les branches du poivrier, arbre au fin feuillage odorant; plus elle entend bavarder et rire les servantes, plus elle rit et plus elle bavarde elle aussi... *Tan bonita... la lorita!* crie-t-elle à tue-tête.

Par nos fenêtres sans vitre, seulement garnies de toile métallique, tout ce vacarme nous parvient et, bon gré, mal gré, il faut bien s'éveiller. D'ailleurs, tout nous invite à prendre part à cette gaîté matinale; l'odeur des oranges qu'on presse à la cuisine, la fraîche bise d'autant meilleure qu'on la sait éphémère. Faisons vite un tour au jardin. En ce mois de mars, le mandarinier du patio est tout en fleurs et il embaume tant qu'il faut s'en sauver. Il y a un arbre géant sur la pelouse voisine, le guanacaste. Ses branches, comme de longs bras, s'étendent; elles portent cependant un feuillage fin comme des fougères; chaque soir, à la tombée de la nuit, ses feuilles sensitives se plient et, à cette heure, elles s'ouvrent doucement, doucement... Les palmiers agitent mollement leurs plumets tout là-haut, et leurs troncs gris et lisses

brillent au soleil naissant. Vite, vite, de l'eau! C'est le moment idéal pour l'arrosage des grands cannas rouges qui ont tellement hâte de pousser qu'ils entremêlent leurs têtes fleuries.

Voici la vieille cuisinière qui part pour le marché, dans sa robe blanche amidonnée, dont les nombreux volants superposés font d'elle une structure savante, où se perd sa petite figure brune, ridée et allègre. Pour ses provisions, elle emporte une sorte de large plateau de bois évasé : quand il sera chargé, elle le posera en équilibre sur sa tête et s'en reviendra en balançant les bras au rythme de ses pas.

Qu'y a-t-il de plus typique dans la vie d'un peuple qu'un marché en plein air? A Managua, tout semble se dérouler comme à l'écran d'un cinéma, ou bien encore on a l'impression de tourner les feuillets jaunis d'un vieux livre d'aventures. Une victoria, attelée de deux chevaux maigres, nous emmène, cahin caha, à travers les rues mal pavées de la ville. Les maisons nous étonnent, tellement elles nous paraissent basses. Seulement dans le centre modernisé, trouvons-nous une rue où toutes les maisons montrent fièrement un premier étage, quelquefois un second. Il y a quelques années, les halles ont été reconstruites en métal, car en 1931 les anciennes, faites de bois et de pierre, se sont effondrées lors d'une épouvantable secousse sismique, ensevelissant plus d'un millier de personnes. Aussi rencontre-t-on sous ces halles seulement les marchandises très périssables qui ont besoin d'être protégées du soleil. Les Indiennes des montagnes, venues dès le soleil levant, chargées de leurs fruits et de leurs légumes, préfèrent s'installer en plein air. Vivement, elles se font un abri à l'aide de pieux, de cordes et de larges feuilles de bananiers. Quelquefois, elles emploient aussi pour s'abriter des rayons ardents du soleil des peaux de bœufs desséchées.

On voudrait remplir la vieille voiture de tous les fruits exotiques que les marchandes accroupies nous offrent. Les magnifiques ananas frais, portant encore en leur extrémité un bouquet de feuilles, valent huit ou dix sous;

les mangues vertes ou jaunes d'or, les sapotes à l'écorce rugueuse, à la chair rouge et succulente, les pitayas, fruits d'un cactus, les oranges, les pamplemousses... on voudrait tout emporter! Une autre chose nous tente, ce sont les larges « sombreros » des Indiennes et même ceux des enfants. Tressés de paille souple, aux jolis coloris, quelques-uns atteignant 75 centimètres de diamètre, il nous semble que ces chapeaux sont la coiffure idéale pour ce climat.

« Sombreros à vendre! » crient les marchands. De toutes tailles, de toutes couleurs, ils s'empilent, neufs et brillants. Nous voudrions en acheter un tout de suite et le porter, car le soleil devient brûlant. Qu'on ne s'en avise pas cependant! Une « Señora » étrangère et blanche avec un chapeau d'Indienne! Il y aurait de quoi scandaliser tout Managua! Il faut se résigner, car les coutumes du pays font loi. Il est déjà assez déplacé de se promener à travers la place du marché!

Dans un joli panier rond, en vannerie artistique, nous emportons nos trouvailles; les chevaux endormis sont encouragés de coups de fouet. Nous n'osons rien dire, car le cocher frapperait peut-être plus fort si nous le réprimandions. Cette race indo-espagnole n'est pas facile à convaincre d'idées nouvelles. Le bas peuple est ignorant et brutal. La vie et les souffrances des hommes sont comptées pour peu de chose; il ne faut pas s'étonner du mauvais traitement des animaux. C'est sur les bancs des écoles qu'il faudrait que les enfants apprennent la bonté et, dans ce pays, les écoles ne sont pas à la portée de tous. Dans certaines écoles publiques il est affiché que les enfants ne doivent pas venir les pieds nus; comme les pieds nus sont plus nombreux que les pieds chaussés, cela explique bien des choses.

La pauvreté de la basse classe est certainement évidente. On doit admettre cependant qu'il est plus facile de rencontrer des figures souriantes et reposées parmi ces gens que dans bien des pays plus civilisés. Ici, la nature généreuse et abondante pourvoit aux besoins de l'indigent. C'est aussi la Providence qui lui inspire la

confiance dans la vie et le dédain des soucis matériels. Des familles entières couchent souvent à la belle étoile, mais néanmoins ces gens ne souffrent pas du froid. S'ils ont faim, le matin, ils ramassent des bananes ou des mangues. Ils ne désespèrent pas de leur condition. Il est un bonheur qu'ils apprécient surtout, c'est de ne pas être forcés au travail. Ces peuples de l'Amérique centrale ne seront jamais esclaves de leurs occupations. De nature indolente et rêveuse, cette race indienne, mêlée de sang espagnol, résistera longtemps à la folie de vitesse de nos âges. Qu'il est édifiant de connaître les vieilles paysannes nicaraguayennes, approchant la centaine, ayant mis au monde une douzaine d'enfants; leur nourriture a été simple et peu variée, du riz, des haricots rouges, du fromage et des fruits. Ames religieuses et confiantes, elles ont su s'épargner les vains soucis. Qui dira qu'il est nécessaire de leur enseigner à mieux vivre?

Après une courte sieste, alors que tout Managua sommeille encore sous le soleil accablant, nous partons à cheval dans la direction des Sierras. Il est un peu difficile de s'y décider, car la langueur de ces climats invite à l'inaction. Nous nous féliciterons cependant aussitôt les dernières maisons dépassées. En effet, à mesure que nous montons, l'air est plus frais, on respire mieux. Les chevaux sont ici de petite race, mais très résistants; munis de ces montures, nous ne prendrons pas l'unique bonne route que possède Managua. Les chemins creux sont plus agréables.

Le plus souvent, les arbres se rejoignent au-dessus de nos têtes; nous bénissons l'ombre qu'ils nous donnent. On se sert beaucoup du Yucca pour faire des haies au Nicaragua. Leurs énormes grappes de fleurs blanches sont cueillies par les Mozos (paysans indiens), car ils les font cuire et les mangent comme légumes. Nous rencontrons du bétail, conduit par un petit bonhomme de six ou sept ans, perché sur un cheval; puis, assise sur une mule, une femme portant une corbeille d'ananas. Sa tête est enveloppée d'une large écharpe noire, deux épaisses torsades de cheveux lisses sont liées ensemble à leur

extrémité et tombent jusqu'à la selle de sa mule. Ses pieds sont nus. Elle cache en partie sa figure en passant à côté de nous; cependant elle nous souhaite le bonjour.

Des cactus énormes retiennent notre attention. Ils atteignent souvent 2 et 3 mètres de hauteur. Quelques-uns sont en forme de candélabres à quatre ou six branches. Ils produisent des fleurs blanches ou rouges, délicates fleurs inattendues sur ces troncs bizarres, ressemblant à peine à des plantes. Les formes des cactus sont fascinantes pour l'étranger. Nous descendons de cheval avec l'intention d'en cueillir une jeune pousse; mais, hélas! il faudrait des gants de cuir épais! Les cactus se moquent bien de nous; toute leur surface est hérissée de pointes acérées.

Mais voici les limites de l'Hacienda d'un planteur de café que nous connaissons. Les caféiers portent leurs mille petites baies rouges, renfermant chacune deux grains de café. Les branches alourdies par les fruits penchent vers le sol. Les arbres sont taillés à hauteur d'homme, pour faciliter la cueillette du café. Ils poussent à l'ombre des larges feuilles des bananiers. Plusieurs arbres sont conservés pour leur ombre dans la plantation, car les caféiers en demandent beaucoup. Quelques-uns ont l'air de vouloir atteindre le ciel tellement ils sont grands et puissants. Il en est d'autres qui ne portent aucune feuille à cette époque de l'année, mais qui sont cependant couverts de larges fleurs jaunes. Dans ces branches géantes, se balancent des guenons et jasent des perruches. Le sol est tapissé de fougères fines et de plantes rampantes; c'est le domaine des papillons brillants et de mille insectes sans noms. Richesse des couleurs, abondance des fruits, paradis des animaux, cette jungle exprime toute la beauté de ces climats.

Il fait bon s'enfoncer dans la végétation épaisse de la plantation! Il existe dans toute cette ombre une fraîcheur rare et des senteurs d'orchidée. Des lianes s'enchevêtrent au-dessus de nos têtes. Le terrain descend à pic et il est difficile de trouver un bon endroit pour poser le pied. Nous n'essaierons pas d'atteindre le fond bleuissant de

la vallée, car une bonne et saine fatigue s'empare de nous et nous nous laissons choir sur une roche tapissée de fine verdure. Qu'ils sont bizarres et intrigants, les bruits de cette forêt! La vie animale intense que l'on sent respirer autour de soi est comme le complément harmonieux de la végétation magnifique. En présence de toute cette vie montant comme un chant d'allégresse vers son créateur, l'âme devient religieuse et repose en une douce paix. Puissent toutes les choses senties en ces instants demeurer longtemps en nos mémoires comme une source d'eau vive, car il est des jours où les fronts soucieux des hommes ont besoin d'aller se rafraîchir dans des souvenirs semblables à ceux-ci.

Sous les bananiers de l'Hacienda, assis dans la mousse épaisse, nous avons oublié la poussière de la ville, la chaleur de la route, et même l'heure qui s'avançait. Nos chevaux ont brouté de l'herbe fraîche et se sont reposés. Maintenant, ils trottent, allègres. Nous n'avons pas besoin de les encourager, ni de les guider. Ils connaissent leur chemin, et leur pied délicat sait éviter les fondrières et choisir le sable fin. Bientôt nous arrivons sur les bords du lac Managua. Le soleil couchant rougit tout le ciel, l'eau elle-même semble être couleur de feu. C'est l'heure fugitive et belle des tropiques. Les voiliers qui traversent le lac pendant la nuit sont en plein travail d'appareillage et de chargement; de jeunes garçons, aux torses bruns et nus, grimpent dans les mâts, fixent des cordages, en s'interpellant gaîment.

C'est aussi le moment où les laveuses montent du lac, portant en équilibre sur leur tête d'énormes paquets de linge blanc. Elles marchent dans le chemin étroit « à la file indienne », s'espaçant de quelques mètres, puis elles se parlent... sans jamais se retourner.

Un chant de clairon très lent s'élève dans le silence, on baisse pavillon sur la colline du palais présidentiel; les dernières notes meurent avec les derniers rayons de lumière rouge; c'est la fin du jour.

L'HOMME QUI MARCHAIT DEVANT MOI

(*suite*) (1)

par ANDRÉ CHAMSON

Comme tout cela a l'air triste! Je ne sais pas pourquoi tout ce que je vous raconte dégage une telle mélancolie. Est-ce le recul des temps? Ou le fait que tous les gens dont je parle sont morts aujourd'hui? Ou ma propre fatigue de ce soir? Cette petite société n'était pourtant pas morose. Elle avait ses distractions que personne ne songeait à trouver ennuyeuses. Elle avait ses plaisirs et ses joies. Chacun mangeait à sa faim et pouvait se vêtir selon ses besoins. On se chauffait l'hiver, on fuyait les chaleurs à la campagne. Celui qui le voulait pouvait avoir une marotte ou une passion. Le docteur aimait les vieux meubles et les poteries. Mon père lisait beaucoup et pouvait s'acheter des livres. Le marchand de chapeaux avait la plus belle serre de la région et créait de nouvelles espèces de fleurs. Aux beaux jours, on organisait des parties à la campagne et l'on allait même jusqu'à jouer la comédie pendant l'hiver.

C'est M. Monnier qui organisait les soirées théâtrales. Il essayait de monter les dernières pièces de Brieux ou d'Edmond Rostand. Ma mère et Mme Osmine acceptaient de tenir un rôle. On répétait pendant plusieurs mois et l'on faisait des merveilles pour réaliser les décors et les costumes. Mon oncle, qu'on voyait si rarement à la maison, venait faire le souffleur et le machiniste. Le cercle des familiers de mes parents s'élargissait alors et l'on voyait apparaître des figures nouvelles qui disparaissaient à nouveau quand tombait le rideau de la comédie. C'était ordinairement chez le docteur, dont l'appartement était le plus vaste, qu'avaient lieu les

(1) Voir *Mercure de France*, 1er décembre 1947 et 1er janvier 1948.

représentations solennelles. Le Principal du collège et le Sous-Préfet ne dédaignaient pas d'y venir.

On peut sourire de ces divertissements de province. Ils étaient quelquefois charmants. L'année de mes quatorze ans, M. Grimpert se mêla de régler lui-même un spectacle. On joua donc un *Caprice*, de Musset, dans un décor dont le docteur s'était amusé à régler l'ordonnance. Chaque meuble avait été choisi après une longue discussion. Chaque détail avait été soigneusement étudié. « Tout était d'époque », comme je l'entendais dire alors chez mes parents. On avait même trouvé un numéro de la revue des *Deux Mondes* qui portait la date de l'année où la pièce fut écrite. Ce petit détail serait certainement passé inaperçu si le docteur Jourdan et M. Grimpert n'avaient pas pris le soin de le signaler à tout le monde. Une fois signalé, il fut, au contraire, l'objet de l'admiration générale.

Mme Monnier éblouit toute la ville dans le rôle de Mme de Léry. Il n'y eut que Mme Jourdan qui se permit de faire quelques réserves. Tout le monde lui donna tort, mais elle alla demander à M. Grimpert si cette Mme de Léry avait été vraiment une femme du monde.

— Certes, répondit le professeur, le texte est là... Du reste, avec Musset, quand la femme n'est pas une grisette, on peut être sûr qu'elle est baronne.

— Alors! répondit Mme Jourdan en faisant un geste désolé, et M. Grimpert lui répondit : « le metteur en scène n'y pouvait rien! » en faisant le même geste. Mais tous les autres spectateurs furent d'accord pour trouver que Mme Monnier était vraiment « la Parisienne », ce qui n'était pas un petit éloge dans notre ville. Son mari faisait un M. de Chavigny très convenable et ma mère une Mathilde touchante.

— Très bien, très bien, lui dit M. Grimpert le soir de la représentation, vous avez été parfaitement dans votre rôle, mais vous interpréteriez mieux des personnages plus tourmentés.

Mais M. Monnier, qui n'avait accepté qu'à regret la pièce choisie par son collègue, ne voulut même plus s'en tenir à ses auteurs favoris. Il écrivit lui-même un drame en trois actes, dont une partie était en vers et l'autre en prose rythmée. Ma mère y jouait le principal rôle, dans lequel elle sauvait un génie méconnu en lui sacrifiant son honneur. Le rôle de ce génie méconnu était tenu par M. Monnier lui-même. C'était parfaitement ridicule et même odieux!

C'est du moins l'impression que me fit ce drame, le soir de sa représentation. On avait installé une vraie scène, chez le docteur, avec un vrai rideau que mon oncle Abel manœuvrait avec un système de cordelettes. Ce système était si compliqué, et mon oncle Abel si maladroit, que les cordes s'embrouillèrent plusieurs fois et laissèrent les acteurs, pendant plus d'une minute, sous les yeux des spectateurs, à la fin du troisième acte. Ils furent obligés de garder leur pose jusqu'à ce que le rideau soit fermé. M. Monnier était effondré dans un fauteuil et ma mère, à genoux devant lui, étendait ses deux bras vers ses épaules, dans un geste de suppliante. C'était acceptable dix secondes, mais intolérable une minute.

En regardant ce tableau vivant, j'étouffais de honte et de fureur, dans le coin du salon où l'on m'avait fait asseoir sur une chaise, à côté de Mme Osmine qui ne se consolait pas de ne pas avoir eu d'emploi dans cette pièce. Je regardais mon père à la dérobée. Il ne semblait pas éprouver les mêmes sentiments que moi devant ce spectacle. Il me semblait même qu'il rayonnait en regardant ma mère qui était alors dans tout le charme de sa dernière jeunesse.

Elle était de taille moyenne et peut-être même petite, mais si justement proportionnée qu'elle semblait élancée et presque gracile. Sa démarche avait quelque chose d'un pas de danse, mais restait toujours naturelle. Elle avait une façon d'être modeste, avec des dons éclatants. Je crois vous avoir déjà dit qu'elle avait des mains très belles. Elle avait aussi de très petits pieds, fortement cambrés, qu'on voyait glisser sous les volants de sa jupe. Sa chevelure était assez abondante pour former deux coques bouffantes, des deux côtés de son front, et pour se rejoindre sur sa nuque, en une lourde torsade.

L'année où elle joua la pièce de M. Monnier, elle avait déjà dépassé la quarantaine, mais elle restait très jeune d'allure, avec quelques traces de lassitude sur le visage. Il y a des femmes chez lesquelles le premier signe de vieillissement est un air d'insatisfaction, une crispation d'attente et de regret. Il en fut ainsi de ma mère.

Cette pièce de M. Monnier était ridicule, mais le soir de sa représentation fut un des plus brillants de notre petite ville. Je venais d'avoir seize ans. Nous étions à la fin de l'hiver 1914. A part le docteur et sa femme qui commençaient à vieillir, tous les amis de mes parents étaient dans la force de l'âge. Mon père avait fini de gravir les derniers échelons de sa

carrière. On était moins gêné à la maison. La vie était facile et semblait être faite pour le bonheur.

Quand ma mère eut quitté sa robe de théâtre, elle fit son entrée dans le salon du docteur Jourdan que tout le monde félicitait avec un mélange d'ironie et de considération. Ma mère portait une robe neuve qu'elle avait fait venir de Paris. Je sais encore comment cette robe était faite parce que j'ai gardé une photographie de cette époque-là. Elle était de faille brillante, avec des broderies de jais. Ses manches très serrées s'évasaient vers le haut et faisaient de grands plis bouffants sur les épaules... Sa couleur m'échappe, parce que la photographie n'est qu'en noir et blanc... Mais je crois qu'elle était dans des teintes mauves, avec des parements noirs. Elle grandissait ma mère et lui donnait une sorte d'autorité.

Le sentiment de honte que j'avais éprouvé en lui voyant jouer le rôle que lui avait réservé M. Monnier s'effaça complètement quand je la vis paraître. Je me souviens que mon père lui baisa la main, ce qu'il n'avait jamais fait. Il y avait tout un remous, autour de leur groupe. Mon père était radieux. Je me sentais devenir un personnage très important.

Je devais porter des pantalons longs pour la première fois et je m'étais fait la raie au milieu, comme c'était la mode à cette époque. Il y avait un splendide buffet froid. J'avais bu trois coupes de champagne que le jardinier du docteur m'avait servies sur un petit plateau, comme à une grande personne.

Après la représentation théâtrale, on dansa. Ma mère et M. Monnier ouvrirent le bal. Quand je pense à cette soirée, je vois aussitôt un tourbillonnement de valses et de mazurkas et le déroulement d'un quadrille des lanciers opposant des hommes en habits noirs à des femmes en robes de faille ou de satin... N'est-ce pas toujours une image du bonheur que ces fêtes d'un soir? Mais de quel bonheur fugitif! Savez-vous seulement ce qu'on appelait « les visites » ou « la grande chaîne » ? Tout cela est oublié. Il suffit de quelques années pour qu'on ne sache plus ce que de tels mots voulaient dire. Ils ont été pourtant la fragile arabesque d'un enchantement passager...

Le plaisir rend les hommes bienveillants. C'est du moins le souvenir que je garde de cette soirée. Comme tout ce petit monde était agréable et charmant! M. Grimpert, dont je n'étais pas encore l'élève, m'avait parlé sans prendre son ton professoral. M. Monnier lui-même s'était arrêté entre deux portes pour me dire :

— On te donnera un rôle d'ici deux ou trois ans.

Les gens étaient ce qu'ils pouvaient être. Je ne crois pas vous les avoir montrés plus beaux qu'ils n'étaient, ni leur avoir donné des qualités qu'ils n'avaient pas... Mais leurs vies avaient quelque chose de cohérent. Elles ne se défaisaient pas, elles ne s'en allaient pas en lambeaux... Il y avait en elles comme une force qui les empêchait de se détruire et de se dérégler.

Au début du mois de juillet, on organisa une grande partie de campagne. C'était un des plaisirs traditionnels de la société de notre petite ville. On allait au Pont de Mousse, à la source d'Isis ou à la Roche Percée. Pour ces excursions, on louait des voitures à chevaux, de longs chars à bancs recouverts d'une tente blanche entourée de petits pompons. Il en fallut quatre ou cinq pour emmener tout le monde à ce déjeuner sur l'herbe que mon père et le docteur avaient organisé en commun.

Le docteur avait acheté une nouvelle voiture automobile et partit le dernier, avec les plus intrépides. J'étais du voyage, avec ma mère et M. Monnier. Il y avait aussi une jeune veuve qui était la cousine de Mme Jourdan. On avait beaucoup discuté pour savoir si son veuvage ne devait pas lui interdire de prendre part à notre expédition. Mais on avait jugé qu'il ne fallait pas la priver de cette journée de grand air, comme si le côté champêtre de cette partie de plaisir avait reculé la limite des convenances... On n'avait pas l'habitude des jeunes veuves, dans ce temps-là...

Le docteur avait toujours son gibus et ses cheveux longs qui tournaient de plus en plus vers les teintes grises. Mais une énorme paire de lunettes que fixait un gros élastique entourait ce jour-là cette crinière flottante et la plaquait sur sa nuque. Au-dessus de sa redingote, il avait un cache-poussière blanc. Ma mère avait entouré son chapeau d'été d'un voile léger qui faisait comme un entonnoir, des deux côtés de sa tête. M. Monnier avait une casquette dont les deux pans pouvaient se rabattre et se boutonner sous le menton. C'était une innovation de l'année, un article de sport tout à fait extraordinaire. La publicité des *Lectures pour tous* assurait simplement que cette casquette avait le chic anglais et qu'elle était réservée aux gentlemen pratiquant l'automobile. Comment M. Monnier ne l'aurait-il pas achetée? Quant à moi, j'avais dû remettre mon béret marin, au lieu du canotier que

je portais depuis quelque temps. On m'avait assuré que le vent aurait vite fait de me faire perdre cette coiffure. Que n'aurais-je pas donné pour avoir une casquette de chauffeur!

La cousine de Mme Jourdan était assise à côté de moi. Mon genou maigre d'adolescent entrait dans ses cuisses par en-dessous, parce que j'étais installé sur un siège plus bas que le sien. J'essayais de me faire aussi petit que possible et de ne pas la toucher.

— Vous ne me gênez pas, me disait-elle à demi-voix, en laissant s'alourdir ses cuisses sur mes jambes.

Je gardais les yeux baissés sans même oser regarder le paysage. Nous filions du côté de la propriété de mon grand-père. Au moulin du Pont, je lançai pourtant un coup d'œil sur la rivière et sur le grand bâtiment à la porte duquel se trouvait justement le père Siren. Il dut me reconnaître et appeler son fils, car il entra brusquement dans le couloir en faisant de grands gestes. J'aurais payé cher pour que mon ami pût me voir dans cet équipage, mais nous abordions déjà la côte, en laissant la propriété de ma famille sur la gauche et le petit Siren ne put voir que le gibus du docteur qui dominait la carrosserie de la voiture, comme une cheminée de locomotive.

Au milieu de la montée, nous rejoignîmes les voitures à chevaux qui transportaient le gros de la troupe. Mon père était juché sur un siège très haut, à côté d'un des cochers. Il devait découvrir tout le paysage, notre propriété, les routes et les chemins, les méandres de la rivière où grand-père s'était noyé deux ans auparavant. Il nous salua en agitant son chapeau quand nous le dépassâmes, tandis que les chevaux prenaient le galop sur place, encapuchonnés dans les brides tendues à bout de bras par les cochers qui s'étaient mis debout, pour être plus sûrs de se rendre maîtres de la frayeur de leurs bêtes.

Les trépidations du moteur enfonçaient de plus en plus mon genou dans le creux des cuisses de ma voisine. Nous avions dépassé les voitures au milieu des ovations. Nous approchions du but de notre promenade. C'était une sorte de jardin de verdure qui entourait une source renommée pour sa fraîcheur, dans la solitude des plateaux qui dominaient la rivière.

— Tu mettras l'absinthe dans l'eau, me criait le docteur en se retournant sur son siège. C'est très mauvais pour la

santé, mais une fois n'est pas coutume... et les habitués ne risquent plus rien... car si l'alcool est un poison, l'alcool est aussi un tonique!

Il commençait à faire très chaud. La jeune veuve avait fermé les yeux en renversant la tête en arrière. Mon genou gauche était écrasé sous le poids de ses jambes allongées. Je n'osais plus faire le moindre mouvement et je regardais fixement dans le fond de la voiture, comme si j'avais eu quelque faute à me reprocher. Nous avions rejeté les couvertures que le docteur avait étendues sur nos genoux pour nous protéger des courants d'air. A chaque tournant, nous étions précipités les uns sur les autres et le gibus de notre chauffeur oscillait au-dessus de nous.

La route montait en lacets sur le rebord du plateau. L'horizon s'élargissait à chaque épingle à cheveux et nous entendions parfois les gens qui étaient en voiture, en-dessous de nous, qui chantaient en chœur.

C'est alors que je m'aperçus que M. Monnier tenait dans ses mains une des mains de ma mère... La terre et le ciel s'écroulent sur un enfant, à ces moments-là!

Mais nous étions arrivés. Le docteur me tendait déjà une bouteille d'absinthe.

— Au frais! Au frais! criait-il.

Je n'avais pas plongé la bouteille dans la source que les chœurs des chars à bancs se faisaient de plus en plus distincts. La première voiture se rangeait à côté de l'automobile dont le radiateur fumait comme une marmite. Mon père arrivait en chantant un air d'opéra, les bras en demi-cercle et les mains ouvertes. Le docteur se mit à chanter aussi en enlevant ses lunettes et sa crinière grise se remit à flotter au vent.

Je revois le docteur dans sa redingote. Il avait posé son gibus sur un rocher et tenait mon père par le bras. Ils chantaient à pleine gorge, en faisant des gestes de théâtre. Dès qu'il fut descendu de voiture, M. Grimpert vint se joindre à eux. Sa petite taille se redressait entre la longue silhouette maigre du docteur et la large carrure de mon père. Il faisait de son mieux pour chanter aussi en mesure, mais sa voix fausse émergeait au-dessus des deux autres voix.

C'était un trio si cocasse que tous les nouveaux arrivants venaient se grouper autour de lui. Malgré mon désarroi, je vins me glisser jusqu'au premier rang de ce demi-cercle, au

centre duquel les trois chanteurs gesticulaient devant un décor de rochers et de feuillages. On se mit à les applaudir ironiquement. Mais il y avait du respect dans les quolibets et dans les rires qui fusaient tout autour d'eux. Je me mis à rire comme les autres parce que je sentaits que personne ne songeait à se moquer de mon père et de ses deux amis. Ces trois hommes n'avaient-ils pas fait toutes les routes et tous les ponts du pays, soigné les malades jusque dans les fermes les plus isolées et enseigné les Belles-Lettres à des générations d'adolescents? Ils pouvaient accepter de jouer un moment un rôle ridicule. Comment auraient-ils pu en être diminués? Ce qu'ils étaient devenus, pendant toute leur existence, ne pouvait pas être modifié par un incident, un instant d'abandon ou une mauvaise chance du sort.

La journée s'écoula pour moi dans le désespoir et l'insouciance alternés. Par moment, je croyais revoir la main de ma mère dans les mains de M. Monnier. Je restais alors silencieux et comme hébété. Il me semblait que tout s'écroulait autour de moi. La vie n'avait plus de sens. C'était une aventure stupide, d'une effroyable laideur... Mais, à d'autres moments, je me laissais gagner par la gaîté générale et je me mettais à boire et à manger en bavardant avec mes voisins.

Ces repas champêtres n'en finissaient pas et M. Grimpert surveillait mon verre qu'il remplissait à ras bord dès que j'avais bu. Le vin de chez nous pousse à la gaîté. Ce n'est pas un vin de terres lourdes. Il prend son bouquet dans un sol pierreux que nos vignerons ont aménagé en terrasses. Chaque petit terroir donne un cru... Mais que vous importe notre vin? Il vous suffit de savoir qu'il ne me rendait pas morose. Il avait le même effet sur tous les convives. Tous riaient en goûtant à chaque plat par gourmandise, et Dieu sait si les plats étaient nombreux dans ces sortes de banquets! Qui n'aurait oublié alors tous ses soucis?

La jeune veuve ne faisait absolument plus attention à moi. J'en étais soulagé et me sentais plus libre. J'osais même la regarder à la dérobée, de l'autre côté du cercle que nous faisions autour de la nappe posée sur l'herbe. Elle mangeait avec un formidable appétit et buvait si bien qu'elle avait retroussé ses jupes jusqu'à mi-hauteur de ses mollets, un peu au-dessus du dernier lacet de ses bottines. Je regrettais presque de ne pas avoir eu l'audace de lui parler, quand j'étais à côté d'elle. Le fabriquant de chapeaux était son plus

proche voisin. Il la faisait rire et riait aussi, bien qu'il eût, depuis le matin, l'air préoccupé. Mais les plus soucieux se seraient laissé gagner par la joie de vivre, ce jour-là...

Quand je n'osais plus regarder la jeune veuve, je lançais un coup d'œil du côté de ma mère. Elle était assise auprès de M. Monnier et riait plus fort que les autres femmes. Je sentais mon cœur se serrer. J'allais retomber dans mon désespoir, mais l'insouciance était la plus forte et je vidais le verre que M. Grimpert venait de remplir.

Sans pouvoir comprendre ce qu'elle disait, j'entendais ma mère parler à travers son rire. Je ne pensais plus à rien. Nous étions plongés dans une fraîcheur délicieuse, au milieu de la fournaise de l'été.

Après le café et le petit verre de liqueur, j'étais pleinement réconcilié avec l'existence. Je m'étendis sur l'herbe de tout mon long et je fis un somme, à l'abri de mon béret de marin que j'avais posé sur mes yeux.

Je n'ai jamais su exactement ce qui s'était passé, ce jour-là, pendant que je somnolais. Sans doute presque rien, car le repas du soir fut encore très gai. M. Grimpert avait fait une grillade, sur la braise, entre deux pierres levées. Mon père racontait les histoires d'un de ses cantonniers dont tout le pays connaissait les extravagances. Le docteur Jourdan avait remis son gibus, à cause de la fraîcheur du crépuscule. La voix de mon père était un peu nerveuse et saccadée. Ma mère riait à travers l'ombre...

Mais, pour retourner en ville, à la nuit tombée, elle ne monta pas dans l'automobile du docteur. Elle avait échangé quelques mots à voix basse, avec mon père, quelques instants avant le départ. Mon père m'avait pris par la main, bien que je ne fusse plus un enfant, et m'avait fait monter avec lui, sur un des chars à bancs. Il m'avait semblé que sa main tremblait légèrement. Ma mère était venue le rejoindre sans rien dire. J'avais vu M. Monnier s'en aller dans l'automobile du docteur. Tout cela s'était passé comme en rêve... Nous redescendions la côte qui conduit au Moulin du Pont, au milieu des chants et des rires, dans une admirable nuit...

Moins d'un mois après, c'était la guerre... Je n'ai pas besoin de vous raconter ce qui s'est passé à ce moment-là. Vous devez vous en souvenir aussi bien que moi-même... Il y avait un bataillon d'infanterie en garnison dans notre ville. Nous allâmes le voir partir. La parade de la place de la gare ne

m'a pas laissé de souvenir. Mais je n'ai jamais oublié le défilé du train, roulant vers le Nord, à travers les barrières du passage à niveau. Nous l'avions attendu pendant plusieurs heures. Aux portières des fourgons noirs on voyait se balancer des pantalons rouges, tandis qu'un dernier chant dominait le bruit du convoi...

Les guerres commencent ainsi pour ceux qui ne les font pas. Mon père était déjà trop vieux pour être mobilisé... Je crois plutôt que, sorti de l'Ecole Normale, il n'avait jamais fait de service militaire... J'étais trop jeune pour qu'on prît au sérieux mon désir de m'engager... La guerre semblait devoir épargner notre famille. Mon oncle Abel avait pourtant rejoint. Mais il était dans un régiment de vieux qui n'avaient même pas un uniforme complet et faisaient l'exercice avec des fusils de la guerre de 70. Le docteur et sa femme organisaient un hôpital, mais toute la ville se moquait d'eux en disant que les blessés resteraient dans l'Est. M. Monnier était bien parti le second jour de la mobilisation, mais il revint au bout de quelques semaines.

— On me rappellera si l'on a besoin de cadres, disait-il.

M. Grimpert était le seul des amis de mes parents à être vraiment parti. Il était lieutenant de réserve et n'avait pourtant jamais parlé de son sabre et de sa cantine qu'il fit charger sur un charreton pour les faire conduire à la gare. Ce petit convoi traversa la ville, au grand ébahissement des habitants. M. Grimpert avait négligé de suivre ses armes et ses bagages et tout le monde se demandait à qui pouvait bien appartenir cet équipement guerrier. Il fallut attendre le départ du train pour en découvrir le propriétaire. Personne n'avait pensé que M. Grimpert pourrait être appelé à partir. Quelques jours auparavant, il avait pourtant dit au docteur qui n'avait pas l'air rassuré sur son état de santé :

— J'ai toujours fait la classe des grands. Ce n'est pas le moment de les lâcher...

Il faut dire que M. Grimpert avait l'air si pacifique qu'il semblait absurde de se mettre en souci pour lui.

Le vrai drame de ces premiers mois, ce n'était donc pas tant la guerre que ce qui se passait à la maison. Mon père avait changé d'humeur. Il était sombre et renfermé et n'adressait presque plus jamais la parole à ma mère. Il ne lui parlait plus ni de choses futiles, ni de choses importantes. Il se

levait de table avant le dernier morceau et s'enfermait à clef dans son cabinet de travail.

Nos premiers revers auraient pu suffire à expliquer cette transformation et, sans doute, y ajoutaient-ils quelque chose. Mais la Marne n'y changea rien et si mon père accueillit la nouvelle de notre victoire avec un orgueil enfantin, il resta plus sombre que jamais.

Ma mère aussi n'était plus la même. Elle donnait l'impression de ne pas savoir où aller. Elle tournait dans l'appartement sans rien faire et restait parfois plusieurs heures effondrée au fond d'un fauteuil. Notre vie de famille était détruite.

Comme M. Grimpert n'avait pas pu être remplacé et, sans doute aussi, pour m'éloigner un peu de la maison, on m'envoya continuer mes études dans une grande ville voisine. Je fus interne pendant un an et demi et ne sortis de mon internat que pour aller me battre. C'est à ce moment-là que j'ai connu Andurant...

Je n'ai donc vécu que de loin le grand drame de ma famille. Mais je revenais à la maison pour les vacances et je voyais bien ce qui se passait. Mon père et ma mère ont alors failli se séparer. Ils se sont blessés autant que deux êtres peuvent le faire. Je n'ai jamais su exactement le fond des choses... Qu'importe, du reste? L'amour filial me pousse à penser qu'il n'y eut jamais que des inconséquences de femme désireuse d'éprouver ses derniers pouvoirs... Peut-être, cependant... Encore aujourd'hui, je suis incapable de juger... Mais ce qui compte, c'est la blessure. Elle fut affreuse et resta ouverte pendant plus d'une année.

Chaque fois que je retournais à la maison, j'avais l'impression que mes parents étaient sur le point de perdre le goût de l'existence. Rien ne semblait plus les rattacher à la vie. Chacun s'enfonçait dans sa solitude. Mon père travaillait comme un automate et n'avait plus l'air d'être intéressé par son métier. Plus insatisfaite chaque jour, ma mère subissait les premières atteintes de l'âge et perdait sa vivacité. Aux vacances de Pâques, je restai quelques secondes sans la reconnaître, sur le quai de la gare où elle m'attendait. Quand elle ne croyait pas qu'on la regardait, elle avait déjà l'air d'une vieille femme. Il lui suffisait encore d'un petit effort pour reprendre aussitôt un air de jeunesse. Mais ses yeux ne cessaient jamais d'être tristes.

A cette époque-là, l'accordeur de piano se mit à venir de

plus en plus souvent à la maison. Il avait dépassé les soixante-quinze ans et sa cécité augmentait encore son allure de patriarche. Ma mère avait pourtant renoncé à faire de la musique depuis le premier jour de la mobilisation. Il en est ainsi au début de chaque guerre... Mais si ma mère ne jouait plus, elle prétendait ne pas laisser son piano se désaccorder. Ce prétexte permettait à l'aveugle de venir très souvent chez nous. Il en profitait pour avoir avec ma mère de longues conversations sur la vie future et sur la conduite de notre existence terrestre.

Je ne sais pas très bien de quelle doctrine il se réclamait. Je me souviens seulement qu'il parlait de la rémission des péchés et de la résurrection des morts. Quand il expliquait ces mystères, on aurait dit qu'il les voyait s'accomplir. Son regard intérieur semblait plonger dans un univers plus profond que celui qui se découvre à nos yeux. La tête penchée, il parlait en gardant ses doigts sur les touches et coupait de temps en temps sa conversation par des phrases musicales. Ma mère l'écoutait sans parler, en regardant dans le vide, comme si elle eût été aveugle, elle aussi.

Je les surpris un jour au milieu d'un de ces entretiens. Ma mère ne m'avait pas entendu venir. Je me tenais derrière elle sans qu'elle me vît. Mais l'aveugle finit par sentir ma présence. J'avais eu toutefois le temps d'écouter ce qu'il disait. J'en ai gardé la certitude qu'il n'avait jamais librement parlé avec ma mère de ce qui bouleversait alors son existence, mais qu'il s'était ingénié à l'aider à sortir de ses malheurs.

— Qu'enseignerions-nous, si ce n'est la joie dont la musique est une des formes? aimait-il à répéter.

Il avait un rire enfantin qu'il laissait perler sans faire bouger un seul muscle de son visage. On eût dit un rire intérieur, un motif musical par lequel s'exprimait la joie d'un homme qui n'avait jamais vu rire ses semblables mais les avait seulement entendus. Ses petites mains potelées suivaient le contour des choses et ne se posaient qu'à l'endroit précis qu'elles recherchaient. Il n'avait pas une ride et presque pas de cheveux blancs. Il ne parlait presque jamais de lui et semblait être étranger aux faiblesses les plus communes à la plupart des autres hommes. Quand je pense à lui, je me dis que la vanité doit être une chose entièrement visuelle, car il en était entièrement dépourvu et je crois que c'est l'humilité qu'on sentait en lui qui a aidé ma mère à franchir le plus dur passage de sa vie.

Mais, tandis qu'elle discutait de l'immortalité de l'âme avec son accordeur de piano, la guerre continuait. Les blessés affluaient dans notre ville. Tous les lits de l'hôpital du docteur Jourdan étaient occupés. On installait de nouvelles salles dans le lycée de garçons. Une odeur de coton brûlé traînait dans les rues. Le docteur Jourdan était débordé. Il avait repris sa blouse d'interne et ne dormait presque plus. Il ne laissait pourtant pas passer un seul jour sans faire une visite à mon père. Il montait à la maison en coup de vent, racontait les dernières nouvelles, parlait des blessés qu'il venait de recevoir et partait aussi vite qu'il était venu. Il était de plus en plus familier avec mon père. Il le prenait par le bras et lui donnait de petites tapes sur l'épaule, quand il le quittait. Il affectait en revanche de traiter ma mère avec un très grand respect.

Quand il ne pouvait pas passer à la maison, il téléphonait pour demander à mon père de venir le voir à l'hôpital, entre deux opérations. Je n'ai jamais su ce qu'ils se disaient au cours de ces entretiens, mais, un jour de vacance où mon père m'avait emmené avec lui, je remarquai que le docteur ressortit de son bureau après nous avoir quittés et cria dans le couloir, de façon à être entendu de tout le monde :

— Mes respects à votre femme... Je me permettrai de passer chez vous pour la saluer, un de ces jours...

Ses longs cheveux retombaient en demi-cercle sur le col de sa blouse d'hôpital. Ils étaient devenus entièrement blancs, mais restaient toujours aussi drus. Pour sortir en ville, le docteur avait sacrifié le tube et la redingote. Il portait le veston et le chapeau melon comme un uniforme. Il était si pressé qu'il lui arrivait même de sortir sans chapeau. On le voyait alors courir comme un fou à travers les rues de la ville, de la gare à l'hôpital ou de l'hôpital jusque chez lui. Mais il trouvait toujours un moment pour faire sa visite quotidienne à mon père.

La guerre n'était plus l'événement lointain qu'elle avait été pendant les premières semaines. Elle pénétrait peu à peu dans toutes les existences. Dès la fin du mois de septembre, le frère de mon père était parti en renfort. On l'avait habillé d'un uniforme usagé qui portait de gros numéros blancs. Il était resté quelques semaines à faire l'exercice dans un dépôt, puis il était parti pour une destination inconnue.

On avait dit que ces vieux pépères ne monteraient jamais

en première ligne et qu'ils feraient des routes aux arrières du front. Il ne semblait pas convenable de se mettre en souci pour eux. Nous avions reçu quelques cartes, puis une lettre avec une photographie. L'oncle Abel y portait toute la barbe et semblait vêtu comme un chemineau. Il n'avait du reste pas de fusil ni de cartouchière... Quinze jours après, arrivait la nouvelle de sa mort.

M. Grimpert nous avait aussi donné de ses nouvelles. Il m'avait même écrit une carte dont la moitié était composée de vers latins, mais la censure avait passé les hexamètres du professeur à l'encre noire et le texte français en était devenu inintelligible.

Beaucoup de gens disaient que M. Grimpert ne se battait pas et qu'il était à Paris, dans quelque bureau. « On a besoin d'hommes comme lui dans les ministères », avait dit Mme Osmine. Mais on apprit un jour qu'il avait été blessé et si gravement qu'il était resté dans une ambulance de l'Est, ligoté sur un lit de camp, avec un drain au creux de l'aîne, suintant de pus.

— Pourvu qu'ils ne le tuent pas! disait le docteur Jourdan, nous le ferons venir ici pour sa convalescence...

Nous restâmes plusieurs semaines sans nouvelles de lui. Certains prétendaient déjà qu'il était mort, quand un permissionnaire annonça qu'il était toujours vivant et qu'il commençait à se promener dans la cour de son ambulance. Ce qui parut parfaitement naturel à ceux qui l'avaient déjà enterré... Il y avait alors tant de gens qui pouvaient mourir que leur survie n'étonnait personne...

M. Monnier avait fini par rejoindre aussi les Armées. Depuis la partie de campagne du mois de juillet, je crois qu'il n'était jamais revenu à la maison. Le jour de son départ, il vint pourtant faire une dernière visite et mes parents le firent entrer dans le salon dont tous les meubles étaient recouverts d'une housse blanche. J'étais alors dans mon internat. mais M. Monnier pria mon père de me transmettre ses vœux de réussite et ses souvenirs. Ce que mon père fit dans une longue lettre. Mme Monnier ne tarda pas à quitter aussi notre ville. Elle écrivit quelquefois au docteur et à Mme Osmine. Son mari envoya aussi quelques cartes, puis on n'entendit plus parler d'eux... Je crois cependant que M. Monnier était encore de ce monde en 1939. Je ne jurerai pas qu'il y soit encore... On finit toujours par mourir pendant une guerre...

Je revins passer les vacances de l'été 1915 avec mes parents. Ma mère s'était installée à la campagne et mon père y vint la rejoindre presque tous les soirs, pendant mon séjour. Il avait acheté une motocyclette et semblait reprendre un peu de goût à la vie, bien qu'il eût été très affecté par la mort de son frère cadet. Ma mère et lui avaient été très fiers de me voir revenir bachelier, sans se l'avouer l'un à l'autre. Leur ménage allait toujours aussi mal, mais ils sauvaient ce que l'on appelle « les apparences ». Notre vie de famille paraissait moins désorganisée, mais la vieille propriété de mon grand-père me semblait triste.

Mon ami Siren qui n'était mon aîné que de quelques mois, venait d'être mobilisé. Il revint passer quelques jours dans son uniforme de fantassin. Le col de sa vareuse était trop large pour son cou d'adolescent et son calot descendait jusqu'à ses oreilles. Son père fit son portrait en grandeur nature, mais il ne put pas s'empêcher de l'entourer de feuillages et de mettre derrière lui la berge d'un petit étang. Je n'ai jamais vu de tableau plus triste. Mon ami semblait dévoré par ce monde végétal qui avait la même couleur que son uniforme.

Le jour de son départ, Siren vint me dire adieu. Nous fîmes le tour de la propriété où nous avions tant joué ensemble quand nous étions de petits enfants. Siren était sombre et silencieux. Il marchait en appuyant les semelles de ses gros souliers sur le sable des allées, mais ses pas s'effaçaient derrière nous et ne laissaient plus qu'une trace à peine distincte. En passant devant le mur des figuiers, mon ami me dit d'une voix bizarre :

— Maintenant, on va jouer à une drôle d'araignée...

Cette phrase est toujours restée dans ma mémoire, avec l'inflexion particulière que Siren lui avait donnée. Nous connaissons tous des phrases semblables dont la signification particulière échappe à ceux que nous n'avons pas initiés. Mais, quand je fus soldat à mon tour, je n'eus pas de grandes explications à donner à mes camarades pour leur faire comprendre ce que je voulais dire quand je répétais, d'un ton de voix qui n'était pas le mien, la veille des jours où nous devions monter en première ligne :

— On va jouer à une drôle d'araignée...

Siren parti, il ne me resta plus que Maria. C'était maintenant une grande fille, ni laide, ni jolie. Elle ne voulait plus venir avec moi dans le creux des buis. Mais elle acceptait de

me retrouver le soir, sur les bords de la rivière... Je n'ai pas besoin de vous raconter nos rendez-vous. Je n'ai pas de regret, ni de remords en y pensant. Ce ne furent jamais pour nous que des passe-temps de jeunesse. Nous n'avons jamais été que des amis un peu libres de leurs gestes...

Mon vrai plaisir était de retourner me coucher tout seul dans mes logettes des buis, au milieu des feuillages toujours verts. Je m'y laissais gagner par un engourdissement qui n'était ni la veille, ni le sommeil. J'y redevenais le petit garçon que j'avais pourtant cessé d'être et j'y passais des heures à laisser se dérouler en moi de puériles rêveries.

C'est surtout à mes parents que je rêvassais alors. Je faisais des vœux pour leur bonheur, en prenant des engagements solennels, comme les petits enfants savent le faire. Je ne demandais pas tant de les voir revenir l'un vers l'autre, comme si rien ne s'était passé, que de les voir reprendre le goût de la vie, chacun de son côté, comme ils auraient pu le faire si l'un d'eux était resté veuf, après de longues années de vie commune.

— Que maman..., me disais-je.

Mais que me disais-je exactement? A l'âge que j'ai maintenant, on est incapable de retrouver ce genre de rêverie. Rien ne nous pèse peut-être plus que le souvenir des puérilités de notre adolescence. C'est un fardeau dont nous voulons à tout prix soulager notre mémoire. Nous ne voulons pas accepter de confondre l'enfant et l'adolescent que nous avons été et, pourtant, rien n'est plus puéril que certaines pensées des jeunes hommes... Je me souviens cependant que je répétais dans ces creux des buis, au milieu de ma somnolence :

— Je voudrais que maman... Je voudrais que mon père... Si... Je...

Remplissez ces phrases à votre guise. Si vous n'avez jamais eu de pareilles pensées, que pouvez-vous comprendre à ce que je viens de vous dire? Mais nous avons dû tous faire les mêmes vœux, à certains moments de notre vie, pour les êtres que nous aimons. Ce qui importait par-dessus tout, c'est que la vie de mes parents ne fût pas détruite. N'est-ce pas le grand vœu de tous les enfants? Pourquoi n'est-ce pas aussi le plus grand souci de tous les hommes? Préserver ceux que nous aimons de cette déchéance qui ne touche pas à la vie... Mais pourquoi revenir à ces vœux enfantins?

Au milieu de l'été, M. Grimpert vint achever sa convales-

cence parmi nous. Mes parents lui offrirent de s'installer à la campagne. Il accepta d'y venir passer quelques jours. On lui donna la chambre de tante Eva.

Rien n'avait été changé dans cette chambre. Il y avait toujours les traces noires, le long des murs, et le lit n'avait pas été refait depuis des années.

M. Grimpert n'avait pas l'aspect d'un héros. Il portait un uniforme délavé et des bandes molletières toutes frangées, comme un simple soldat. Il devait s'appuyer sur une canne pour marcher et ressemblait à un vieux monsieur timoré, tourmenté par des rhumatismes.

Il avait pourtant reçu deux éclats d'obus dans le ventre et une balle dans le mollet. Il était resté sur le terrain pendant des heures. On l'avait sauvé par miracle. Il avait déliré pendant quinze jours. Il paraît que, dans son délire, il faisait une classe de latin, en l'agrémentant de considérations gastronomiques.

— Heureusement, disait-il, que l'usage du latin est peu répandu dans les armées... Sans ça, je passais en conseil de guerre... Un abbé, qui était dans la même chambre que moi, m'a raconté que je récitais sans arrêt la dix-neuvième ode d'Horace, du Livre Premier... La connais-tu? me demandait-il en changeant de voix.

Je ne connaissais pas la dix-neuvième ode d'Horace, mais je n'ai jamais plus oublié, depuis ce temps-là, ses deux premiers vers, tels que M. Grimpert les scandait... Les connaissez-vous, vous-même? Il n'y a plus personne qui sache ces choses-là...

Integer vitae, scelerisque purus,
Non eget Mauri jaculis, neque arcu...

M. Grimpert essayait de me faire traduire ces deux vers. « Le mot à mot d'abord », me criait-il. Mais il finissait par les traduire lui-même pour mes parents, en leur donnant une forme fleurie :

— L'homme qui mène une vie pure et exempte de crimes, n'a besoin ni de javelot, ni d'arc...

Il riait comme un élève. Mais ma mère se déridait à peine, et mon père semblait devenir plus grave en l'écoutant. Notre maison restait triste comme si la vie avait hésité à y revenir.

M. Grimpert ne se décourageait pourtant pas. Il était devenu bavard, dans son ambulance, et n'avait rien perdu de sa bonne humeur des temps heureux. Il avait toujours quelque

histoire drôle à raconter et n'avait pas oublié ses plaisanteries sur la cuisine.

— Aubergines? Gratin de poisson? demandait-il, en imitant la façon dont il disait lui-même ces phrases, quand il arrivait chez nous, peu de temps avant la guerre.

On aurait dit qu'il s'était donné pour tâche de ramener la gaîté sous notre toit avant de rejoindre son dépôt. Car il devait repartir avant la fin de l'été. Il était du reste avare de détails sur sa situation militaire et sur ce qu'il avait fait avant sa blessure. Il ne parlait presque jamais de la guerre et, s'il lui arrivait de le faire, il était inutile de lui demander dans quelles circonstances il avait été touché.

— Comme ça... Comme ça, disait-il. On ne sait jamais comment ça arrive...

On finit pourtant par savoir qu'il était mitrailleur. C'était même sa spécialité.

— C'est plus tranquille..., expliquait-il.

Laissez-moi, en passant, vous achever son histoire... Il partit à la mi-septembre. En janvier, il était de retour au front... Il fut tué le 19 juin 1916... Deux ans plus tard, j'ai pu faire un pèlerinage sur sa tombe... et vous devez savoir qu'un soldat de vingt ans qui se bat depuis des mois ne va pas facilement sur la tombe de n'importe qui...

Pendant tout le temps de son séjour, M. Grimpert s'ingénia donc à faire oublier leur tristesse à mes parents... Je vous ai déjà dit que, depuis le début de la guerre, ma mère avait renoncé à son piano. M. Grimpert lui expliqua que les combattants ne demandaient pas de pareils sacrifices. Ma mère hésitait à le croire, car elle n'était pas très sûre que ce pacifique professeur pût être un véritable combattant. Elle finit pourtant par suivre son conseil en se disant qu'il avait tout de même été blessé et qu'il avait peut-être un peu le droit de parler pour les autres.

Il y avait un vieux piano à la campagne. Mais il était tout désaccordé et les souris avaient dévoré une partie de ses feutres. Il fallut donc faire venir l'accordeur qui ne travaillait presque plus, car il avait été malade, pendant l'hiver. Ce fut toute une histoire et le vieil homme tint à faire remarquer que, s'il consentait à venir, c'était uniquement pour ma mère et pour des motifs encore plus importants que ne pouvait l'être la musique.

Le père Siren finit par le ramener, un jour, dans sa car-

riole. On rouvrit le salon où se trouvait le piano. Du même coup, tout sembla changé dans la maison. On se serait cru revenu au temps du grand-père... L'aveugle travailla toute la journée sans arriver à le remettre en état. M. Grimpert et ma mère lui avaient tenu compagnie et lui avaient fait perdre la moitié de son temps. On le garda donc à la maison. Le lendemain matin, il se remit à l'ouvrage. Vers la fin de l'après-midi, le piano était accordé.

— Il est jouable... Il est jouable, disait l'aveugle en se frottant les mains.

Pour prouver ses dires, il filait quelques mesures, du bout des doigts, et riait de son rire immobile.

Ce soir-là, mon père revint de bonne heure, de son bureau. Après le dîner, l'aveugle joua quelques morceaux. On avait ouvert la porte du salon qui donnait sur la terrasse. Des papillons de nuit tournaient dans la clarté de la lampe. M. Grimpert s'était enfoncé dans un fauteuil et ne disait rien. Il l'écoutait, en fermant les yeux. Quand l'aveugle s'arrêta, on entendit le bruit d'eau de la rivière...

Alors, mon père demanda à ma mère de lui jouer un des morceaux qu'elle aimait le plus... Je ne suis jamais arrivé à en retrouver l'air. Mais ma mère se leva comme si le monde s'était transformé autour d'elle. Elle remplaça l'aveugle au piano et se mit à jouer. Deux larmes coulaient sur ses joues. Ni l'aveugle, ni M. Grimpert ne pouvaient les voir. Il y avait une sorte d'atmosphère religieuse dans le petit salon. Mon père était pâle et comme transfiguré. On aurait dit que tout était en train de changer dans notre maison. C'était quelque chose de semblable au lent travail que l'accordeur avait fait sur le piano. Une sorte d'harmonie s'établissait entre les êtres, et mon père et ma mère n'en étaient plus exclus comme ils l'avaient été pendant tant de mois.

Nous nous sommes couchés très tard, cette nuit-là. Personne ne semblait oser y mettre un terme... Après avoir joué plusieurs morceaux, ma mère alla chercher des rafraîchissements. M. Grimpert s'était arraché à sa rêverie. Il fabriqua des romaines, avec du rhum et du sirop d'orgeat. Tout en buvant, on se mit à parler des amis dispersés par la guerre. Chaque fois que nous nous taisions, le bruit de l'eau nous faisait penser à la fuite du temps, dans une sérénité plus profonde que n'importe quel silence.

Quelle débâcle, pourtant, et quels temps affreux! Mme Os-

mine était allée habiter Bordeaux où elle avait de la famille. Elle était malade et désespérée. M. Clerjean avait fait de mauvaises affaires. Il avait dû vendre sa fabrique et, après avoir soldé son passif, s'était retiré dans une petite propriété qu'il avait à la campagne, de l'autre côté de la ville. Sa femme était morte depuis deux mois. Son successeur avait eu un marché de l'armée et gagnait beaucoup d'argent avec la fabrique. « Pauvre Clerjean! Pauvre Clerjean! » Il continuait pourtant à s'intéresser à ses fleurs... On parla des morts et des vivants, du docteur Jourdan et de sa femme, de leur cousine qui venait de se remarier. On parla même de l'oncle Abel, avec une discrétion qui semblait répondre à l'effacement dans lequel il s'était tenu pendant toute son existence.

— C'était un cœur pur, dit M Grimpert. Il aimait la jeunesse et la solitude...

— C'était une âme triomphante de modestie, ajouta l'aveugle en ouvrant les mains.

Au courant de la conversation, M. Grimpert annonça qu'il venait d'apprendre que M. Monnier était sur le front depuis quelque temps. Il y eut un silence. Le bruit de la rivière. La fuite du temps. On se mit alors à parler de la guerre et l'on s'occupa un moment de moi, parce que ma classe était la première à partir.

— Tout de même! disait ma mère, ce n'est pas possible... Ils ne vont pourtant pas appeler aussi les enfants.

Je sentais que la vie venait de la reprendre. Elle avait déjà besoin de nourrir d'autres soucis que ceux qui venaient de sa tristesse intérieure. C'est ce qui arrive à tous ceux qui s'évadent d'une hantise qui les a longtemps dominés... Elle eut peur, tout d'un coup, que mon père ne prenne froid et alla lui chercher une pèlerine.

Mon père était naturel. Je veux dire qu'il avait retrouvé son air d'autrefois, un peu distrait, un peu content, un peu grave. Il s'adressait à ma mère et lui disait des choses futiles ou lui demandait son avis sur quelque question importante. Il n'avait plus la raideur qu'il avait toujours eue, depuis plus d'un an. Il donnait l'impression d'avoir retrouvé le goût de la vie.

Vers les minuit, on se mit à discuter de l'immortalité de l'âme. Il faisait une grande nuit claire. Le bruit des écluses du moulin venait jusqu'à nous, malgré la distance. Toutes les étoiles du ciel brillaient dans l'encadrement de la porte.

L'aveugle avait levé la tête vers elles et semblait les regarder. Il parlait avec passion et son rire, qui montait de temps en temps, dans un silence, avait l'air d'être une preuve de ce qu'il disait.

Ma mère lui posait parfois une question. Mon père souriait alors en la regardant. Tassé dans son fauteuil, M. Grimpert fixait les yeux de l'aveugle comme s'il avait voulu découvrir ce qu'ils pouvaient voir, dans leur nuit plus épaisse que celle qui nous entourait.

Cet entretien sur la mort n'était pas triste. Il baignait dans la sérénité de l'univers. Il était dominé par le rire de l'aveugle qui répétait de temps en temps, comme pour résumer en une phrase tout ce qu'il venait de dire:

— Oh! Mort, où est ton aiguillon? Oh! Mort, où est ta victoire?

Quand nous allâmes nous coucher enfin, vers les quatre heures du matin, alors que le jour renversait déjà les rapports de l'ombre et de la lumière, sur la terre et dans le ciel, je crois bien que chacun de nous se sentait une âme immortelle. Mon père lui-même, qui fut toujours incrédule, avait renoncé à contredire l'aveugle. Nous avions tous l'air d'avoir accepté ce qu'il nous disait et, pour ma part, j'ai toujours pensé que, ce soir-là, quelque chose d'immortel était passé sur notre maison...

Mais pourquoi rêver ainsi d'une âme immortelle? N'est-ce pas assez qu'elle échappe à la mort pendant notre existence terrestre? N'est-ce pas déjà assez beau? Je n'ose plus croire, aujourd'hui, à tout ce que l'accordeur aveugle nous a dit pendant cette nuit... Qu'importe, du reste? Mes parents sont morts... Je ne suis pas si loin du terme de ma vie... Peut-on demander tant de choses à l'existence et tout demander aussi à l'éternité? Je ne sais plus...

Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'à partir de cette nuit-là mon père et ma mère ont recommencé à vivre..., qu'ils ne sont pas devenus des morts-vivants, comme ils auraient pu le devenir. Ni l'un, ni l'autre ne fut détruit par le drame qui les a séparés pendant plus d'un an. Ils se sont retrouvés intacts sur le seuil de la vieillesse. La douleur ou la joie a pu les atteindre de nouveau. Ils n'avaient pas été diminués par leur épreuve. Ils avaient pu se reprendre à temps, avant d'avoir perdu le contact avec les êtres et les choses... La vie avait été la plus forte.

Ces derniers mois de mon adolescence ont peut-être été les plus heureux de ma vie. J'étais retourné dans mon internat. J'avais retrouvé mes camarades. Nous faisions notre philosophie dans un grand détachement de toutes les choses de ce monde, car la plupart d'entre nous n'allaient pas tarder à partir. Andurant nous éblouissait et nous faisait croire au génie... Mais ce qui me donnait le plus de joie, c'était de retourner à la maison, presque tous les samedis soirs, et de passer les dimanches dans ma famille.

Même lorsque j'étais tout petit enfant et que je me glissais dans son bureau, entre la table à dessiner et les plans accrochés au mur, je n'ai jamais aimé mon père comme je l'ai fait pendant cette période-là. Je l'aimais et je l'admirais. Je commençais pourtant à savoir des tas de choses qu'il ne connaissait pas. Mais il m'en imposait par d'autres moyens que les connaissances... Si je faisais ma philosophie, il était en train de devenir un sage. On sentait en lui une sorte de bonté qui ne demandait sans doute qu'à devenir agissante, mais qui n'avait pourtant pas besoin de se manifester pour rayonner tout autour de lui.

Est-ce là ce que les chrétiens appellent l'Amour? Est-ce la vertu dont les Ecritures font l'essence même de Dieu? Si je vous ai dit que c'était une sorte de bonté, c'est parce que je ne trouve pas de meilleur terme... Vous pensez bien que je l'ai déjà cherché bien souvent... On ne trouve rien... Non, on ne peut pas trouver un seul mot capable de définir complètement cette façon d'être de l'âme... La bonté? L'Amour? Pourquoi pas la Bienveillance? et « Bienveillance envers les hommes »... On pourrait aussi chercher à créer une formule en utilisant, par exemple, le mot : « accord ». Pourquoi pas l'accord de l'homme et de...? Mais vous devez comprendre ce que je veux dire... Il suffit d'avoir rencontré une seule fois un être porteur de cette vertu pour la reconnaître aussitôt, même si l'on ne sait pas de quel nom on peut l'appeler.

Mais ce qui me touchait le plus, alors, chez mon père, c'était peut-être de retrouver en lui ce que son propre père avait été. Il commençait même à lui ressembler physiquement, bien qu'il fût moins robuste et, déjà peut-être, touché par la maladie qui devait l'emporter. Cette continuité me donnait le sentiment que ce n'était pas le hasard qui menait le destin des hommes, ni pour le bien, ni pour le mal.

Pour refaire ses forces, mon père allait très souvent à la

campagne. Le docteur Jourdan lui avait ordonné de boire beaucoup de lait. Le dimanche matin, Maria nous en apportait une jarre. Nous descendions déjeuner dans la grande salle. Mon père soufflait un peu, d'un petit souffle court qui semblait ne pas pouvoir descendre jusqu'au fond de sa poitrine. Ma mère nous servait sans faire de bruit. Elle ne me parlait presque jamais de l'appel prochain de ma classe, mais je voyais bien qu'elle y pensait tout le temps. Quand elle avait fini de verser le lait dans les grandes tasses de faïence, elle s'asseyait en soupirant. Mon père se mettait à boire à toutes petites gorgées et nous bavardions parfois pendant plus d'une heure.

— Nous n'allons rien avoir à manger, disait brusquement ma mère.

Ces conversations finissaient toujours sur cette phrase. Ma mère se levait, avec cette jeunesse de mouvement qu'elle n'a jamais tout à fait perdue, et se précipitait vers la cuisine. Pendant qu'elle préparait le repas, nous allions faire une promenade jusque sur les bords de la rivière. Il me semblait alors que j'étais encore un tout petit enfant et que rien n'était changé depuis le temps où je vivais dans cette maison, à côté de mon grand-père.

Certains êtres donnent un sentiment de plénitude et de sécurité. Ils n'ont même pas besoin de parler pour faire sentir leur présence. On les dirait entourés d'un rayonnement ou d'une clarté... Mes parents furent ainsi pendant toute cette dernière période de mon enfance... Je vous ai déjà dit que nous n'avions jamais été plus heureux. Notre bonheur ne tenait pas à l'absence de maux ou de sujets de crainte, mais au sentiment que nous avions la force qu'il fallait pour les supporter.

Quelle terrible année, pourtant! La mort frappait à toutes les portes... et ce n'est pas une image... Vous avez dû connaître ces temps-là. Aucun des malheurs que nous avons vécus depuis n'en a ressuscité l'affreuse torpeur.

Chaque matin, l'appariteur de la Mairie s'en allait par les rues pour apporter les annonces mortuaires. C'était un petit vieux très sourd, avec de grandes oreilles pleines de poils gris. Il portait un veston d'alpaga noir qui descendait très bas sur ses cuisses et un chapeau melon dont la coiffe était entièrement recouverte d'un crêpe gaufré. Il marchait à petits pas pressés, comme un volatile, en donnant des coups de tête

en avant. C'était un de ces êtres ridicules qui ne donnent pourtant pas envie de rire.

Comme il était méthodique et avare de ses forces, il commençait toujours sa tournée par le quartier le plus atteint. En le voyant partir, on savait donc de quel côté la mort allait frapper ce jour-là. Les gens le regardaient passer par les fentes de leurs contrevents encore fermés. Il déambulait dans les rues vides. Toutes les portes restaient closes devant lui, jusqu'au moment où il montait les trois ou quatre marches de quelque perron, tirait la sonnette, enlevait son chapeau melon avant de pénétrer cérémonieusement dans le couloir. Il avait l'air du facteur de la mort et faisait sa tournée même le dimanche.

Cela ressemblait plus à la peste qu'à la guerre. On sentait rôder une contagion et pas une famille n'échappait à son atteinte... C'est au plus fort moment de ce fléau que ma classe fut appelée.

A cette époque-là, quelques mois suffisaient pour faire un soldat, quelques semaines pour le transformer en un vieux guerrier et parfois quelques secondes pour en faire un mort... Je ne vais pas vous raconter mes campagnes, pas plus que je ne vous ai raconté l'histoire de mes études... Une phrase suffit pour rendre compte d'une expérience comme celles-là... J'ai fait la guerre pendant deux ans et j'avais à peine vingt ans quand elle s'est terminée. Je suis parti comme simple soldat dans l'infanterie... J'ai été blessé trois fois... Vous en savez maintenant autant que moi-même. Si vous avez besoin d'en savoir plus, c'est que vous ne pouvez pas comprendre... Aucun nom de bataille ne peut rien ajouter à ce que je viens de vous dire... Avez-vous fait cette guerre-là? La première? La guerre de nos vingt ans? Non, sans doute. Il vous suffit d'être mon cadet de deux ou trois ans pour avoir été épargné par elle. Peut-être avez-vous fait l'autre? J'en étais aussi... Ne comparez pas... Elle a sûrement déchaîné plus de souffrances, elle a ravagé l'univers entier, mais jamais le soldat n'y fut aussi misérable que nous l'avons été à vingt ans...

C'est ainsi que j'ai commencé ma vie d'homme, mais je suis parti pour cet enfer avec l'âme la plus confiante et le cœur le plus candide que l'on puisse imaginer. Je ne pouvais pas concevoir un autre univers que celui de mon enfance. Il avait survécu au drame que venait de traverser ma famille. Il avait même été comme confirmé par lui. Je n'imaginais pas qu'il pût en exister un autre...

Quel était donc cet univers? Vous aurais-je parlé pendant si longtemps sans toucher à l'essentiel? Tout ce que je vous ai dit ne tendait qu'à vous le faire comprendre. Mais j'ai peur, maintenant, de ne pas avoir été assez clair... C'est si difficile d'exprimer des choses comme celles-là! Comment les résumer en quelques mots si l'on n'a pu les faire revivre en racontant l'histoire de toute une vie?

Vous ai-je fait comprendre ce qu'était cet univers? Il ne valait sans doute pas mieux que celui dans lequel nous vivons aujourd'hui, mais la nature de l'homme y semblait quelque chose d'indestructible. Nous n'y étions pas condamnés à nous dégrader lentement pendant le cours de notre existence. Un être humain n'était pas quelque chose qui pouvait être détruit...

Sans doute, on ne pouvait pas arriver à l'âge d'homme, dans ces petites villes où tout le monde se connaît, sans assister à la déchéance de quelque ivrogne ou de quelque paralytique. Mais ce n'étaient que les monstrueuses exceptions de la maladie ou du vice... Je ne vous ai pas parlé, par exemple, de l'officier en retraite qui habitait à côté de chez nous et qui, pendant quatre ans et demi, m'a donné le spectacle de la mort vivante. Tous mes cauchemars d'enfant ont été traversés par son visage tragique et sa marche désaccordée... Mais c'était l'alcool et la maladie qui l'avaient fait sombrer dans cette hébétude qui m'emplissait de terreur. Il était en dehors du destin des autres hommes. Il vivait dans un autre monde que le nôtre... Tandis que maintenant...

Ce que le monde de mon enfance m'avait enseigné, c'est que le destin de l'homme était de rester intact pendant tout le cours de sa vie. Un être humain n'était pas quelque chose qui pouvait être détruit... Il ne devait pas devenir un mort vivant... Le fait de vivre ne devait pas l'amener à rompre tous les rapports qui l'unissaient au reste du monde...

Mais je n'ai pas le droit de vous résumer ainsi ce que je pensais... parce que je ne le pensais pas de cette manière... Rien n'était aussi clair, dans mon esprit...

Ne croyez surtout pas que je pensais que l'homme était quelque chose d'indestructible parce que j'avais foi dans l'immortalité de l'âme, comme notre accordeur de piano... Je vous ai déjà dit que ce n'était pas une question que je me posais... Même dans les charniers au milieu desquels j'ai vécu, je ne me suis jamais demandé véritablement si je survivrais

à la destruction de mon corps... Mais ce dont j'étais sûr, c'est que l'homme vivant était indestructible...

Je me suis donc battu pendant deux ans... M. Grimpert a été tué. Mon ami Siren a été tué. Neuf de mes camarades de classe ont été tués. A plusieurs reprises, mon bataillon n'a quitté les lignes qu'après avoir perdu plus de soixante pour cent de son effectif. J'ai été blessé trois fois... Quand j'ai été touché au coude, j'ai hurlé de douleur pendant plusieurs jours... J'ai vécu dans la boue, dans l'urine et dans le sang. Une grande révolte s'est emparée de moi. Je suis devenu une bête traquée... Quand je venais en permission, je ne voulais voir personne, à part mon père et ma mère. Je m'enfermais à la campagne et je comptais les jours qui me restaient avant mon départ... Mais jamais, cependant, l'univers de mon enfance n'a cessé de rester vivant, au fond de moi. C'était un univers où l'excès même de leurs malheurs n'arrivait pas à détruire les hommes... Je n'imaginais pas... C'est grâce à lui que j'ai pu surmonter tant de misères. C'est pour le retrouver que je suis resté vivant.

Comment n'avons-nous pas alors perdu toute confiance dans la vie? Comment n'avons-nous pas désespéré des hommes? Je ne le comprendrai jamais! Tout aurait dû s'écrouler en nous, à ce moment-là.

Il s'en est peut-être fallu de peu, mais c'est l'espoir qui a triomphé... Nous n'avons même pas perdu confiance dans les hommes contre lesquels nous nous battions. Ils nous sont restés presque fraternels, à travers toutes nos misères communes... Quelles réserves de forces avions-nous donc dans notre cœur, à ce moment-là?

J'avais été blessé en septembre 18, pour la troisième fois. J'étais en convalescence à la maison, le 11 novembre. Mon père venait de prendre sa retraite. Il s'était beaucoup affaibli, depuis quelque temps. Nous étions installés à la campagne. C'est le père Siren qui nous en apporta la nouvelle.

— La paix! disait-il sans pouvoir retrouver son souffle, comme si cette paix avait pu lui apporter quelque chose, à lui qui avait déjà tout perdu.

Mon père me prit par la main. La sienne tremblait légèrement, comme le soir de la partie de campagne. Ma mère pleurait. Je restais planté au milieu de l'allée de buis. Rastel est arrivé avec sa femme et Maria... J'avais retrouvé l'univers de mon enfance.

(*A suivre.*)

MERCVRIALE

LES LETTRES

L'Heure du Choix, par *Claude Aveline, Jean Cassou, André Chamson, Georges Friedmann, Louis Martin-Chauffier* et *Vercors;* in-12 (12,5×20,5), 178 p., 135 fr. (Editions de Minuit).

Six écrivains, que rapprochent entre eux l'amitié, la confiance, la probité de l'esprit et une conscience exigeante, ont décidé, durant l'été de 1946, d'étudier chacun pour soi, mais dans un commun souci d'indépendance, de rigueur et d'honnêteté, le problème moral qui se pose aujourd'hui pour tout homme en France, c'est-à-dire le problème politique (au sens le plus large du mot). Ils réunissent dans ce livre leurs six réponses, écrites entre septembre et décembre 1946, — leurs six examens de conscience. Ils ont « fait oraison ». On se doute que cette méditation ne les conduit pas au P. R. L. Ce qui compte dans le livre, dût-on résister à ses conclusions, et lui donne une surprenante unité, c'est le dépouillement et la noblesse jansénistes d'une analyse qui surmonte la confusion présente des actes et des paroles pour remettre le Français d'aujourd'hui sur la voie impériale d'une pensée digne de lui. — s.

Souvenirs sur Louis Mandin, par *Auriant.*

Plaquette tirée à cinquante exemplaires non mis dans le commerce. C'est un hommage que rendent la piété et l'amitié au poète probe de l'*Aurore du Soir*, au collaborateur et artisan du *Mercure* d'avant la guerre, volontairement effacé mais d'un dévouement tel qu'il lui donna vingt ans de sa vie, enfin à l'homme de cœur et d'honneur qui paya de la déportation et de la mort son action de Résistant. — s.

Feuilles tombées, par *René Boylesve;* préface de Gérard-Gailly; in-16, 352 p., 200 fr. (Dumas).

Ces notes intimes commencent en 1884; Boylesve avait 17 ans; elles se poursuivent à peu près jusqu'à sa mort (1926), avec de larges coupures, dues partie à l'auteur et partie à l'éditeur : tout n'est pas encore publiable.

On connaissait Boylesve comme un écrivain résolument mineur, d'ailleurs sensible et pur. Un mince bouquet de ces *Feuilles tombées*, publié à petit tirage il y a vingt ans, avait été remarqué; les nouvelles pages qu'en a données le *Mercure* en septembre ont fait quelque sensation : le dense volume qu'apporte M. Gérard-Gailly était très attendu. Il ne déçoit pas. On y découvre un Boylesve incisif, mordant, plein de vigueur, et d'une sensibilité accusée. Le mémorialiste désormais l'emporte en lui de loin sur le romancier. C'est une révélation. — s.

Les Voyageurs de l'Impériale, par *Aragon;* édition définitive; in-8 soleil (14,5×21), 632 p., 375 fr. (Gallimard).

Ce n'est pas une simple réédition, mais la première édition complète de ce roman, considérable dans tous les sens du mot. L'ouvrage, terminé en août 39, ne parut qu'en 43, sous l'occupation, et, par suite, avec d'importantes coupures, lesquelles d'ailleurs ne désarmèrent pas les Allemands : ils l'interdirent quinze jours après la publication. C'est donc la première fois qu'on peut lire en son entier cette grande fresque d'une socité bourgeoise déclinante où le style dru et nourri d'Aragon (quoi qu'on pense de ses idées) se développe avec tout son souffle et dans toute son ampleur. — s.

L'Air de Londres, par *Jean Quéval;* quatre lithographies de Barbara Crocker; 3.000 ex., in-16 (14×19,5), 136 p., 300 fr. (Julliard).

Un essai, mais vivifié par la vision directe et l'évocation; un reportage, mais approfondi par la synthèse d'expériences multiples, prolongées et répétées; une description, mais *densifiée* par une étude

de mœurs; portrait, guide moral, analyse sociologique — fondus dans un style bref et rapide, vivant, tout nourri de faits et de choses; un ensemble à la fois plaisant et solide; un livre petit, mais excellent; et un bon exemple de ce que la littérature peut attendre du journalisme quand le journaliste est assez fort pour résister au monstre. — S.

Essai sur moi-même, par *Marcel Jouhandeau* (Gallimard). — C'est une entrée sur la pointe des pieds du donateur parmi les figures de son iconostase. Au vrai, les couleurs, le ton, le langage en un mot restent le même que dans les précédentes visions de l'auteur. Il s'écorche comme il a déjà écorché Elise, sa victime élue. Pourtant, on devine constamment que l'aveu, s'il lui coûte, lui procure aussi un plaisir vaste et brûlant. Les êtres qui l'entourent, et Dieu (un Dieu sévère) le regardent. Nous sommes appelés à souffrir sa confession.

YÉFIME.

Les Scorpionnes, par *Maurice Toesca* (Pré aux Clercs). — Un « carnet de composition », à la manière du *Journal* des Faux Monnayeurs de Gide, accompagne ce roman. Celui-ci, qui relate à la première personne les exploits d'une ambitieuse *super*-femme, amuse comme une pochade stendhalienne, encore qu'un peu mécanique. Il nous apparaît après avoir lu le « carnet », que celui-ci veut nous convaincre de l'excellence de la démonstration qui précède, touchant la connaissance que l'auteur croit avoir des femmes. Nous aurions préféré des clefs, des noms, un scandale dévoilés... — Y.

Tous les corsaires sont morts, par *Loys Masson* (Ferenczi). — Une histoire de trésor, oublié par quelque pirate sous la Révolution sous quelque roche de l'île Maurice. Des héritiers partent à sa recherche. Mais ce n'est pas un vrai roman d'aventure, à cause d'une prétention de style, alternativement réaliste et poético-atmosphérique, qui gâte le plaisir. — Y.

L'Hapax, par *P. Copin* (Julliard). — Ce terme grec recouvre le journal intime d'un potache. Assez amusant, avec ses insolences en classe et ses audaces galantes. Mais visiblement « arrangé » et tout le contraire d'un document authentique. — Y.

Noemi, par *Pierre Frederix* (Gallimard). — Destin d'une femme anxieuse et dévouée, déchirée entre sa surface sociale, sa vocation d'épouse et de mère et des sollicitations plus intimes. Fort habilement ficelé au demeurant, sans que les ficelles gênent par trop, ni même les préjugés d'une bourgeoisie chancelante qui lui servent de prétexte. — Y.

Banlieue Sud-Ouest, par *René Fallet* (Domat). — Ressemble à un film, abondamment sonore et parlant, qui part en pétaradant comme une motocyclette; le milieu de jeunes ouvriers est évoqué dans les termes mêmes dont il se sert, dans un style populiste qui réussit constamment à éviter la concession. Concession fâcheuse par contre, une intrigue dramatique qui se termine dans le sang, quand il pouvait être épargné. Mérite le succès. — Y.

Deux livres d'enfants. — *Quelques contes de la couleuvre*, par Jeanne Roche-Mazon, illustré par Bilibine (Boivin, Collection « Il était une fois »). — Six récits où le merveilleux et le familier sont amalgamés de la façon la plus attachante et cela est conté dans la langue la plus pure, ce qui ne gâte rien... Mme Roche-Mazon était déjà bien connue par ses « Contes du ver luisant ».

A la barbe du mage, par Roger Duf, illustré par l'auteur (Boivin, Collection « Il était une fois »). — D'autres contes de fées où l'invention est plus cherchée, moins poétique; une vraie connaissance néanmoins de ce qui peut toucher les cours enfantins. — M. M.

Le Paradis perdu, souvenirs d'enfance, par *Marie-Louise Pailleron* (Albin Michel, 303 p., photographies et reproductions de gravures). — La table des matières, qui groupe les noms de Mme François Buloz, d'Ernest Renan, John S. Sargent, Victor Hugo, Ferdinand de Lesseps, Eugène Labiche, etc., est plus prometteuse que le texte qui se dissout en une multitude d'anecdotes sans beaucoup de relief. Il est pourtant intéressant de voir ressusciter certains personnages épisodiques comme le peintre et critique d'art Louis Leroy qui inventa en 1871 le terme d'« Impressionnisme ». L'abondante illustration : photos de l'époque, reproductions de caricatures ou de portraits dus à Sargent, G. Doré, Des Vallières (un beau dessin de Labiche) est peut-être ce qu'il y a de plus vivant. — M. M.

Souvenirs de Paris, par *Vincent Scotto* (Editions Stael). — Le célè-

bre créateur de chansons conte ses souvenirs qui vont de « La Tonkinoise » à Tino Rossi, en passant par Dranem, Mayol, Grock, Mistinguett, Joséphine Baker. La grande époque du café-concert. — M. M.

Le Déjeuner du Lundi, roman, par *Jean Dutourd;* in-16, 352 p., 190 fr. (Robert Laffont).

Après *Le Complexe de César,* voici le deuxième livre de Jean Dutour : on l'attendait au tournant, il a gagné. Le roman se passe en deux ou trois heures, — la durée d'un de ces « déjeuners du lundi » qui réunissent le narrateur, son oncle et son père chez celui-ci. Les trois personnages causent, et la servante dit son mot; de leurs propos se dégagent peu à peu leur portrait, leur histoire, celle de leur famille. Formule romanesque non pas originale peut-être, mais inusitée (elle brise le moule), vivante, plaisante. Des mots gras, des contrepèteries, un esprit de commis voyageur; une bourgeoisie assez écœurante, qui de son argent ne sait faire que des mangeailles; mais — s'il y a satire — pas de prédication, pas de phrases; une satire indulgente, narquoise avec bonhomie, écrite en phrases courtes, discrètes, simples, nettes, allègres. Des mots d'amitié, en passant, pour Léautaud, et, pour Duhamel, des injures. — S.

Quarante contre Un, par *Paul Guth;* in-16, 308 p. (Corrêa).

Le *Mercure* a déjà signalé dans sa revue de presse quelques-unes de ces brillantes interviews (au nombre de 42, nonobstant le titre). Reportages plutôt : Paul Guth, s'il recueille quelques confidences, parait chercher surtout à dépeindre les hommes et leurs trajectoires, — dans un style de syncope et de synthèse. C'est ce qui le distingue de Frédéric Lefèvre, qui jadis, dans ses *Une heure avec...*, écoutait plus encore qu'il n'observait, et demandait aux écrivains de s'expliquer eux-mêmes sur leurs rapports avec leur œuvre. Guth est plus journaliste, plus soucieux de fixer l'instant et de saisir les vibrations du temps les plus fugitives et parfois les plus représentatives. — S.

Histoires de Kirk, par *Jules Didier;* in-16, 192 p., 90 fr. (Mercure de France).

On ne peut pas chaque jour reconstruire le monde, mettre Dieu en jugement ou réfuter l'existentialisme. Comme dit Quintilien, il faut se détendre quelquefois : c'est le cas de lire les *Histoires de Kirk.* Les lecteurs du *Mercure* ont eu l'an dernier la primeur de quelques-unes d'entre elles. Ils ont pu apprécier l'esprit, l'humour, la cocasserie de ces « tartarinades imprégnées de whisky » (le mot est d'un confrère). Histoires de brousse et de grosses bêtes, ajustées à froid avec une précision qui rend irrésistible le burlesque de l'invention. Un livre vraiment gai — sans rien de la trivialité et de la grossièreté que recouvrent d'ordinaire les mots de « livre gai ». — S.

LA POESIE

« MESSAGE POETIQUE DU SYMBOLISME » PAR GUY MICHAUD (1). — Trois tomes, trois gros tomes, copieux, emplis de considérations savamment élaborées, et suivis d'un quatrième volume qui, en ses quelque cent pages, rassemble une collection précieuse de *documents* sur ce que l'auteur appelle « la doctrine symboliste ». M. Guy Michaud est docteur ès lettres; je crois bien que le présent ouvrage est la thèse même qu'il a soutenue pour l'obtention de ce titre, — et, à la Faculté des Lettres de Grenoble, il est chargé de cours.

Moi, que souvent on dit, privilège que je partage, je suppose, avec mes deux aînés Edouard Dujardin et Maurice Maeterlinck, un « survivant » du Symbolisme, mon souvenir se reporte sur ces temps anciens où le Symbolisme ne s'attirait de toutes parts que

(1) Librairie Nizet.

railleries amères et sarcasmes dédaigneux. L'atmosphère s'est bien modifiée. Les nouveaux venus nous ignorent, ou feignent de nous ignorer; c'est leur droit et d'autant plus leur naturelle tendance, que, travers familier à la plupart des générations montantes, ils sont naïvement persuadés que le monde n'a commencé qu'avec eux-mêmes. Quand ils vieilliront, je suppose qu'ils subiront, à leur tour, le sort commun : je ne le leur souhaite pas, une forte dose de sagesse est indispensable pour n'en pas souffrir comme d'une injustice cruelle. Mais, du moins, puissent-ils, quand ils en seront arrivés à ce point de leur destinée, connaître, comme nous aujourd'hui, l'étrange et inattendue satisfaction de devenir l'objet de minutieuses études, de recherches doctrinales, de thèses universitaires, et, partant, parfois, de controverses de principe, plus ou moins passionnées.

Je suis loin, je me l'imagine, d'être instruit de tous les travaux de ce genre tentés ou réussis au sujet de l'œuvre des poètes qui ont été honorés d'une telle distinction. Je sais qu'il se prépare des thèses actuellement sur Paul Valéry, bien sûr! mais, d'autre part, sur Mikhaël par exemple, sur René Ghil, je crois, aussi bien que sur Albert Samain. Il en est qui ont été soutenues en Sorbonne et publiée : sur Emile Verharen, sur Stuart Merrill par Miss M. L. Henry, sur Louis Le Cardonnel par l'abbé N. Richard. Elles sont remarquables et traitées à fond, ne laissant rien échapper de ce qui peut élucider les impulsions les plus secrètes de leur art et de leur pensée. Par une sorte de pudeur craintive, sinon prudente, il n'est pas admis, paraît-il, dans les Universités françaises, qu'une thèse soit proposée sur l'œuvre d'un écrivain vivant. Des ouvrages non moins complets et doctes ont paru auxquels ne manque que la sanction approbative des professeurs assemblés à cet effet, pour acquérir l'autorité spéciale dont un travail universitaire peut se prévaloir. Je songe à l'étude si remarquable de Jean de Cours sur Françis Vielé-Griffin : le poète était, lorsqu'elle parut, en pleine santé, et le jeune, malheureux Jean de Cours est mort bien avant lui! Je songe à l'édition des poésies de Pierre Louys, où Yves-Gérard Le Dantec a dépensé le trésor inépuisable de sa patience attentive et de son érudition.

Des travaux, qui n'étaient point des thèses, ont paru sur Jean Moréas, Laforgue, Charles Guérin, Charles Morice, Paul Fort ou Claudel.

Et je m'arrêterai, puisque s'en présente l'occasion, à signaler en passant, car les universités étrangères n'excluent pas les vivants de leurs préoccupations scolaires, et quoiqu'il n'ait pas été imprimé encore, ce qu'en Belgique on appelle un « travail de licence » présenté à l'Université Libre de Bruxelles, sur mon œuvre poétique. Le mérite profond de ce travail, dont l'auteur aspirait à le compléter en thèse de doctorat, n'est pas seul à fixer mon attention. Je saisis l'occasion, bien plutôt, je le reconnais, avec quelque fierté,

de rendre un respectueux hommage à la mémoire sacrée de son auteur. Elle comptait vingt-deux ou vingt-trois printemps tout juste, la jeune fille inconnue de moi qui m'offrit, un jour, son « essai » sur mon œuvre poétique, en un gros cahier dactylographié. Je le parcours, méfiant un peu, bientôt étonné à l'extrême. Quoi! je pouvais fournir l'objet à une étude aussi fouillée, aussi encore — et à moi-même — révélatrice. La glace tôt rompue, Marguerite Bervoets nous devint une grande et chère amie, à ma famille comme à moi-même. Elle revint à Paris plusieurs fois, elle montrait une grande satisfaction à passer auprès de nous de longues heures. La guerre éclata, qui mit fin à toutes rencontres. Une correspondance clandestine nous apprit qu'elle menait désormais une « existence aventureuse » et qu'elle y prenait plaisir! Hélas! une lettre de sa mère bientôt nous mit au courant; elle avait été prise par les Allemands qui la tenaient en prison, au secret. Et nous ne sûmes plus rien d'elle qu'en 1945 : au moment où se libérait l'Europe occidentale du joug effroyable qu'elle eut à endurer tant de mois, l'infortunée Marguerite Bervoets avait, à Wolfenbutel (Brunswick), été traînée au poteau d'exécution : à coup de hache on lui avait tranché la tête! A trente ans, et une si belle générosité d'âme, une telle ardeur, un tel amour pour ce qu'elle estimait grand, beau et lumineux..., une telle foi magnanime en l'avenir! Elle avait servi d'agent de liaison entre les résistants belges à Tournai et les résistants français dans la région de Lille. Je ne connais aucun détail sur son activité durant cette période, mais un Belge, qui lui-même avait été condamné à mort et mis en cellule, soupçonné — et point sans motif — d'avoir publié un des journaux secrets qui instruisaient au jour le jour ses compatriotes des faits réels qui avaient lieu ou se préparaient à Londres, en Amérique, en Russie — s'écria, quand je lui parlai de Marguerite Bervoets : « Marguerite! mais c'est une de nos martyres les plus glorieuses! » Des monuments rappellent son nom, là-bas; le lycée de Mons où elle fut élevée, s'appelle dorénavant le lycée Marguerite-Bervoets, et quelques amis ne tarderont pas, groupés autour de son maître, M. Gustave Charlier, à faire paraître, en pieux et déférent hommage à sa mémoire, le travail de licence qu'elle avait composé.

C'est bien le moins, les lecteurs du *Mercure* me le pardonneront, que j'associe ma pensée amicale et reconnaissante aux témoignages d'admiration et de gratitude que lui dédie son pays natal.

●

Je me trouve bien éloigné du sujet de ma chronique, et j'aimerais exprimer avec plus de développements les motifs de ma sympathie à cette thèse sur le Symbolisme et à son auteur, M. Guy Michaud. Je ne crois pas qu'une étude de cette sorte soit souvent aussi complète que celle-ci. La somme de labeur qu'elle

représente confond presque l'entendement. Certes, M. Michaud s'est donné un mal énorme pour ne rien passer sous silence de ce qui constitue à ses yeux (tome Ier) *l'Aventure Poétique,* c'est-à-dire le « drame de l'âme moderne » succédant à la révolution romantique, et qui, par « Baudelaire, poète moderne », par les poètes maudits, Villiers de l'Isle Adam, Tristan Corbières, Lautréamont non moins que par Verlaine, Rimbaud et Mallarmé, prélude à la « révolution poétique » de Jean Moréas, d'Henri de Régnier, d'Ephraïm Mikhaël, d'Albert Samain, de Maurice Maeterlinck, d'Emile Verhaeren, de Jules Laforgue..., de nous tous, ceux de la première phase du symbolisme.

Les décadents, les déliquescents font mine de s'opposer au triomphe lent du symbolisme, les batailles s'accentuent, vivifient les divergences, aident par l'âpreté même de ces conflits, la consécration de la formule fondée sur la « découverte » en art poétique, de la musique et du symbole : l'imagerie des poètes tient de l'intuition et de la suggestion; leur langage module et s'alimente de secrètes ou savantes correspondances. Une tradition renouvelée et durable s'établit, c'est le moment des vastes synthèses. La poésie s'est épurée; rien, désormais, de ce qui n'est pas indipensable à la suggestion significative n'est maintenu ou n'intervient. L'appel de la vie se fait entendre, la nature reparaît et s'ouvre, sous le puissant appel d'une poésie cosmique, au symbole même de l'univers.

« On sait donc, grâce au symbolisme, ce qu'est la poésie », écrit M. Michaud (page 635), « ce qu'elle veut, ce qu'elle peut. » La conclusion à laquelle il aboutit, c'est cependant la mort du Symbolisme. Il le voit, satisfait de lui-même et de ses succès de salon, s'étioler, se dissoudre, disparaître à mesure que grandissent les groupements qui font obstacle à tout épanouissement ultérieur. Cependant, l'auteur le proclame, l'Europe entière et l'Amérique font cortège à son extraordinaire diffusion. Il se heurte à l'accroissement méthodique de la science qui, elle de son côté, mais plus authentiquement, accueille le rêve, où le symbolisme prétendait aboutir, mais le magnifie en en faisant une puissance qui contrebalance celle de la raison « et comme une sorte de surréalité qui nous échappe »!

Mais ne sied-il pas de rejoindre l'auteur de notre thèse, quand il avoue que le monde du rêve, découvert par le surréalisme, « pouvait, allait peut-être transformer la vie. Mais il n'a pas su voir (page 641) que ce monde-là n'était pas entièrement gratuit, qu'il avait ses lois, son ordre, caché sous un apparent désordre. Dans sa hâte révolutionnaire, il a tout confondu, et il a jugé sacré le simple désordre, purement subjectif, de son esprit. »

L'ordre, l'équilibre et le respect d'une structure dans l'édification des trouvailles concertées du sentiment et de la pensée humaine sont à la base de tout art. Les symbolistes n'ont

jamais perdu de vue cette nécessité primordiale. Les éléments, suivant les siècles bien moins que suivant l'intuition plus ou moins réfléchie des innovateurs, varient d'importance, il est vrai, mais partout ils sont présents, concordent, correspondent. La témérité serait redoutable d'en anéantir l'un ou l'autre; ils sont répartis au gré du moment, selon le caprice plus ou moins conscient de chacun. Le symbole, fondement de la poésie à l'époque de Rimbaud comme de Maeterlinck ou de Francis Jammes, a eu sa place marquée dans la poésie de tout peuple et de tous les temps. Peut-être admettrons-nous qu'il ait récemment usurpé une place prépondérante, excessive : Sachons attendre. On verra bien.

André Fontainas.

D'exil et de tristesse, par *Jean Servais* (Editions Thône à Liége). — De Belgique nous vient ce beau livre élégamment présenté par l'éditeur Georges Thône. *D'exil et de tristesse* nous restitue au jour le jour d'une longue et douloureuse captivité les pensées et les sentiments du prisonnier qui ne vit que du souvenir de ceux qu'il aime et de l'irréductible espoir du jour de la libération qu'il sait certaine. Ce n'est pas avec les bons sentiments que l'on fait de la bonne littérature, a dit Gide. L'ouvrage de Jean Servais est un criant démenti à cette parole désabusée. Il est vrai que Gide n'a pas voulu dire que ce n'est qu'avec les mauvais sentiments que l'on fait de la bonne littérature. Mais il a mis les conditions de l'art au-dessus et au-delà des contingences sentimentales et il a raison. Le livre de Jean Servais nous émeut constamment en exaltant avec simplicité et d'une manière tout à fait directe les sentiments communs à tous les hommes : l'amour des siens, de ses compagnons de captivité, de son pays enfin. Les regrets, les peines, toutes ces privations douloureuses de ce qui fait la noblesse de la vie humaine sont exprimés ici avec une discrétion et une pudeur qui en rendent plus sensible la détresse du cœur. Le chant de ces poèmes est grave et modéré. L'art de Jean Servais obéit aux gênes exquises de la plus pure tradition classique. Son vers est toujours plein, nombreux et bien frappé et porte en soi toute la musique de l'âme.

Au Rouet de l'Amour, par *Alice Cluchier* (Editions Pierre de Ronsard). — L'auteur de *Cris et tourments*, ce livre si sympathiquement préfacé par Léo Larguier et qui fut couronné par l'Académie française, publie aujourd'hui *Au Rouet de l'Amour*. Il y a bien de la grâce et du charme dans ce nouveau recueil d'Alice Cluchier. Son art s'est encore affermi et ses vers d'une rigueur toute classique chantent une mélodie aux inflexions pures et tendres. Poésie toute d'intimité et de rêve qui nous suggère le mystère d'un cœur ardent à vivre, ses angoisses, ses doutes, ses déceptions, mais aussi cette espérance de bonheur encore qui se traduit dans un acte de foi sincère et de confiance en la grâce divine. Ce livre sait nous émouvoir d'un chant profondément humain.

Aux quatre coins du temps, par *A. C. Bénitte* (sans nom d'éditeur). — Nous avons rendu compte précédemment d'un poème de cet auteur intitulé *Traits de sables* où nous avions trouvé du don et des qualités poétiques certaines. M. A. C. Bénitte publie aujourd'hui *Aux quatre coins du temps*, plaquette qui réunit des poèmes antérieurs à *Traits de sables*. Nous y retrouvons la même sensibilité frémissante. Nous préférons aux trois poèmes écrits en vers libres, les poèmes plus courts où l'auteur se contraint aux strictes disciplines classiques. Il y acquiert plus de force dans l'expression et de densité dans la signification poétique. Ce petit livre est plein des meilleures qualités. C'est pourquoi nous ne saurions trop conseiller au poète de se montrer toujours plus rigoureux envers lui-même et dans ses choix. Il y a là des poèmes d'une grande pureté de ligne et d'un accent profond, comme les pièces intitulées : *Matin, Thème, Plain-chant*. D'autres encore. On espère que A. C. Bénitte persévérera dans cette veine où il réussit parfaitement et rejettera la facilité que l'on trouve dans ces poèmes affranchis de toutes règles et qui est indigne de ses dons.

Guanabasa, par *Paul Palgen* (Edition des Cahiers du Sud). — Que M. Paul Palgen ait écrit l'*Epitaphe pour le Caramaru*, seul poème dans la tradition pure de nos meilleurs classiques que l'on trouve aux pages de ce copieux volume et vraiment très beau, nous fait regretter l'exotisme de carte postale où se complait sa fantaisie dans des vers d'où il proscrit systématiquement la rime et où le manque d'accent rythmique ne les différencie point d'une prose quelconque. Il y a cependant parfois l'éclair d'une image heureuse et la marque d'une sensibilité de véritable poète dans certaines notations. Mais comme cela gagnerait à être écrit dans une langue plus ferme et comme M. Palgen tirerait un plus heureux parti de ses dons s'il se pliait aux rigueurs des disciplines classiques.

Récital de rêve, par *Jean-Jacques Thierry* (Edition des Cahiers Poétiques Français Marcel Farges). — Il est de mode de proscrire la rime et même l'assonance. La rime, qui est peut-être musicalement une erreur, disait un jour Valéry, n'est là que pour rappeler au poète comme au lecteur qu'il est dans le domaine réservé de la poésie absolument opposé à celui de la prose. Cette fine observation, si elle était suivie, éviterait à beaucoup de poètes d'insupportables prosaïsmes Ce titre charmant : *Récital de rêve*, ne tient malheureusement pas sa promesse. Ce livre, plein de bonnes intentions, pèche par une facilité et une négligence dans l'expression qui accusent beaucoup de banalités. Le vers s'étire exagérément et manque d'accent. Quelquefois un trait aigu, une image neuve jaillissent et font regretter qu'un choix plus sévère n'ait pas incité l'auteur à recourir à l'étai de rigoureuses disciplines.

La lanterne magique, par *Maurice Carême*. — L'excellent poète belge Maurice Carême publie aujourd'hui *La lanterne magique* où il a tenté de mettre la poésie à la portée des enfants. Beaucoup de science et d'art ne sont jamais incompatibles avec la fraîcheur, la spontanéité et la grâce. Maurice Carême nous en administre ici la preuve indubitable. Il s'est penché sur l'enfance et il a retrouvé son âme d'enfant pour lui restituer en chansons légères, en poèmes d'une délicatesse infinie, l'imagerie de son univers particulier. C'est de la vraie poésie et la meilleure. L'âge mûr y prendra autant de plaisir que les enfants et se complaira à cette délicieuse féerie de songe suscitée par des cadences parfaites.

Sagesse et Poésie, par *Pius Servien* (Arthème Fayard). — Pius Servien a consacré à la poésie un certain nombre d'ouvrages infiniment curieux et savants dont la lecture est toujours d'un très vif intérêt et dont les vues originales sont toujours basées sur les plus rigoureuses données de l'expérience scientifique. Poussant à l'extrême les recherches auxquelles Paul Valéry avait donné une orientation si nouvelle et élaborant en quelque sorte une véritable science de la sensibilité, si l'on ose ainsi écrire, Pius Servien écrit des poèmes partant d'abord de la donnée rythmique pure. Les analyses qu'il a faites de la prose de Rousseau ou de Chateaubriand dans son ouvrage remarquable : *Les rythmes comme introduction physique à l'esthétique*, lui ont donné les éléments d'une méthode qui consiste à réduire en chiffres la périodicité des longues et des brèves et à opérer sur ces nombres avec une rigueur toute mathématicienne. C'est ainsi qu'il a pu établir les lois des rythmes pindariques qui posaient des problèmes demeurés, jusqu'à ses recherches, insolubles. Paul Valéry a consacré au cas Pius Servien un de ses textes les plus lucides. C'est assez dire combien sont dignes d'admiration et d'intérêt les travaux qu'il consacre à l'étude technique de la musique du langage et du principe poétique. Cette manière de procéder risquerait chez tout autre de réduire le poème à une sorte de mécanique bien faite dont l'artifice ne manquerait pas de sauter aux yeux et de détruire ainsi le charme magique du véritable chant intérieur. Pius Servien est assez poète pour éviter cet écueil. Dans *Orient* qu'il avait précédemment publié, la chaleur, la sensualité, l'opulence des images ne laissaient point voir l'armature analytique de la composition et son côté techniquement volontaire. Dans *Sagesse et poésie*, il exprime la somme de ses idées sur l'art du vers et prétend avoir découvert par la méthode dont nous parlions tout à l'heure le vers français basé sur les rythmes antiques tel que le poursuivirent les poètes de la Renaissance et particulièrement Baïf. Nous avouons être plus sensibles à la musique des beaux alexandrins que Pius Servien dispense dans *Villes des vagues* qu'aux vers plus allongés de certains poèmes de *Dieux anciens*, ou qu'à la prose, certes bien

incantatoire, de *Dieux inconnus*, de *Psyché*, encore que certaines *Lettres du Scribe* n'ont pas laissé que de nous émouvoir profondément par la somptuosité de leurs images et le dessin flexible des phrases.

La tentative est en tout cas intéressante et belle et tous les amateurs de poésie voudront posséder ce nouveau livre qui nous découvre des richesses nouvelles de timbres et de modulations dans le chant le plus pur de la parole française.

Les Heures d'hier, par *Joseph Le Roy* (Nouvelle Imprimerie Coopérative, Port-Louis, Ile Maurice). — Nous connaissions de Joseph Le Roy une très belle traduction en vers français du *Jules César* de Shakespeare. Voilà qu'après la tourmente nous vient de l'Ile Maurice où Toulet faillit naître et où Joseph Le Roy est né, un admirable livre de poèmes : *Les heures d'hier*. Un grand souffle épique passe dans ces chants où le poète exprime la douleur de la défaite française, l'espoir tenace dans son triomphe définitif. Nous revivons avec lui ces heures d'angoisse, d'espérance et maintenant de victoire. Il y a dans les premiers poèmes dialogués, un halètement, une force, une tension extraordinaire où les paroles se heurtent comme des coups de sabres, où elles se croisent, rapides et dures comme dans l'air les balles. Dans les parties suivantes, le vers s'élargit sans perdre de sa force, ni de sa vigueur. Il y a une plénitude admirable dans ces poèmes qui se réfèrent à la prosodie la plus rigoureusement régulière et classique. Ce livre est un des plus beaux que nous ayons lus qui aient été inspirés par cette terrible guerre et l'amour de la France si cruellement blessée. Joseph Le Roy a su retrouver l'accent simple et noble de nos bardes anciens. Une haute spiritualité baigne ses chants d'une lumière pure. L'appel à Dieu, à sa miséricorde, demeure le plus beau couronnement qui pourrait être donné à une œuvre si noble.

Cantiques pour des pays perdus, par *Jean-Claude Renard* (Robert Laffont). — Jean-Claude Renard avait fait des débuts éclatants dans la poésie avec son poème *Juan* qui avait recueilli de nombreux suffrages l'année dernière au jury du prix Moréas. Il avait étonné, par la fermeté de son rythme, la pureté de sa langue et la beauté de ses vers rigoureusement coulés dans le moule des disciplines classiques. Il publie aujourd'hui un recueil important par le nombre et la signification des poèmes. Cet ouvrage est précédé d'une préface de Patrice de la Tour du Pin où l'esthétique du poète de la Somme et les définitions qu'il donne de sa conception métaphysique de la poésie ne sont pas très clairement exprimées. On peut regretter d'ailleurs que Jean-Claude Renard ait subi une influence aussi directe, car il paraît avoir abandonné la rigueur d'une forme purement classique qui donnait tant de relief à son premier poème. Il n'en reste pas moins que les admirables dons révélés par *Juan* subsistent et que certains poèmes du recueil expriment dans un rythme irrésistible le sentiment profond du poète arraché par l'amour divin aux angoisses et aux incertitudes.

Suite Rhénane, par *G. G. Van Dooren* (Editions du Sanglier, Bruxelles). — Cette *Suite Rhénane* d'un ton certainement apollinarien reste tout de même d'un sentiment très personnel à M. G. G. Van Dooren. Il y a plutôt là conformité de goût qu'influence directe. Ces vers sont pleins de fantaisie et de grâce légère. L'ironie n'en exclut pas la mélancolie, ni la finesse la force. Le dernier de ces poèmes est empreint d'une émotion grave et belle qu'une forme irréprochable rend encore plus sensible par la discrétion de l'expression.

Poèmes humains, par *Raymond Cléau* (Dijon, Imprimerie Gobard). — Raymond Cléau exprime des sentiments nobles sur un ton toujours juste. Il se réclame aussi des heureuses disciplines classiques, et cette stricte obédience à des lois justement éprouvées, malgré parfois quelques regrettables prosaïsmes, donne à ses poèmes une tenue élégante et beaucoup de distinction.

Sonnets à Marthe, par *Ch. Bastide* (Jouve et Cie, Paris). — Marie avait choisi la meilleure part. Il est vrai que les sonnets à Marie sont de Ronsard. Cependant ceux que Ch. Bastide écrit en l'honneur de Marthe ne manquent ni de grâce, ni de force et leur technique est solide. Leur ton est varié. On regrette le recours à des mots comme « embu » pour embué et l'emploi de vocables d'un réalisme trop scientifique, comme, par exemple, « dynamo » qui vient en rime à la fin d'un sonnet. Les quatre poèmes qui closent le livre et ne sont point

des sonnets sont d'une qualité plus poétiquement élevée et nous avons particulièrement aimé *Le potier divin* qui est une très belle pièce.

Pureté, par *France Vincy* (les Cahiers d'art et d'amitié, Paul-Maunoury). — Cette première plaquette de Mlle France Vincy s'orne d'une lettre-préface de Paul Valéry, charmante et précieuse comme tout ce qui sortait de la plume de ce grand poète. Les vers de Mlle Vincy ont un accent profond et sûr et témoignent d'un très beau sentiment poétique. Une seule réserve : Mlle Vincy n'élide pas les e muets à l'intérieur du vers et cela, bien que beaucoup de poètes de ce temps et des meilleurs aient négligé cette règle essentielle, est une licence regrettable lorsqu'on s'applique à suivre les canons de la poésie traditionnelle. — JEAN POURTAL DE LADÉVÈZE.

LE CINEMA

HENRY V. — Je sais qu'il est tard pour parler de ce film; sans doute ne pourra-t-on, quand paraîtront ces lignes, que le voir dans les salles de quartier. Mais je crois légitime, en faveur d'une œuvre qui marque une date, non point tant du cinéma que des rapports entre les arts, de ne pas m'arrêter à la commodité immédiate du spectateur. Il m'étonnerait, quand il aura vu *Henry V*, s'il n'a pas encore vu cette œuvre, que le lecteur ne me pardonnât pas.

Entre tant de sommets, que l'œuvre Shakespeare recouvre aussi quelques mornes plaines, cela est trop connu pour que j'y insiste. Elle est encore inégale dans son ambition puisqu'elle se développe à travers les genres, de la tragédie classique (une pièce comme *Roméo et Juliette*, si l'on supprime les apostrophes de la nourrice, pourrait s'inscrire dans l'univers français) à la bouffonnerie, de la bouffonnerie au mélodrame et du mélodrame à la chronique. Où classer *Henry V?* Assurément, parmi les chroniques. Encore ce récit guerrier est-il mêlé de scènes en marge, dont la nécessité dramatique échappe, et dont le comique ou l'émotion ont de nos jours perdu leur force et, je crois bien, même leur plus grande intelligibilité. Est-ce une bonne pièce? Est-ce une pièce? J'en abandonne la discussion aux spécialistes. Je voudrais seulement rapporter ici un dialogue entre Sir Laurence Olivier, qui a transposé *Henry V* à l'écran, et René Lalou, qui a rédigé les sous-titres du film (on peut dire qu'il fut son introducteur en France).

— La pièce, disait René Lalou...

— Non, répliquait Sir Laurence, le spectacle *(the show)*.

Cette liberté d'appéciation, surprenante et choquante pour nous Français, est naturelle en Angleterre, où l'on vit volontiers dans la respectueuse familiarité des grands hommes, où le passé n'est pas une valeur morte et où nul n'est mû par l'instinct du catalogue. Mais le point de vue de Sir Laurence Olivier n'appelle pas que ce commentaire extrinsèque : il est encore, il me paraît, aussi neuf et vivifiant qu'irréfutable. Car, à qui cherche la pièce, je veux dire l'infaillible progression dramatique, le dessin des caractères, cette vertu du dialogue qui noue l'intrigue et fait l'action, et ne trouve rien de cet ordre qui vaille et satisfasse, il

n'est pas assez de répondre qu'il s'agit d'une chronique de guerre, colorée d'apostrophes et nourrie de tirades. Il est juste de distinguer encore le spectacle, présent dans la pièce pour peu qu'elle soit valablement mise en scène, et qui exige d'être prolongé par d'autres ressources esthétiques et de se nourrir d'elles. C'est le cas limite où le théâtre appelle le cinéma.

Ce qu'il fallait démontrer? Ce que démontre en vérité Sir Laurence. Non que le film soit réussi dans son intégralité. Il ne pouvait pas l'être dans toute la grande, et l'on pourrait bien dire toute la généreuse mesure, où il respecte le déconcertant découpage de la pièce, et les scènes inutiles que j'ai dites, et, bien entendu, le dialogue même, qui est loin d'être toujours bon, et qui impose, avec des plans fixes assez longs, un style souvent déclamatoire. Il a d'autres faiblesses encore dont la moindre n'est pas l'absence d'émotion (à l'exception de la veillée nocturne à la veille de la bataille d'Azincourt) : Shakespeare porte en partie cette responsabilité, mais le jeu de cette compagnie théâtrale, qui m'a paru, à l'exemple de Sir Laurence, sacrifier trop au grimage, aux costumes, aux gestes et, somme toute, à tout le pittoresque extérieur, accuse encore cette lacune. Même dans l'ordre, non point du cinéma pur, qui n'est jamais en question (et qui relève d'ailleurs d'une esthétique dépassée et condamnée), mais des morceaux proprement visuels, plusieurs réserves doivent être formées. Le double panoramique sur le Londres du temps, reconstitué en maquette, sur quoi s'ouvre et se clôt le spectacle, aurait été détestable en noir et blanc : la couleur l'aggrave d'un atroce mauvais goût. Les châteaux et châteaux forts de l'époque me paraissent aussi regrettables et toute la tentative d'inscrire des maquettes dans le paysage se révèle décidément malheureuse. Joignez enfin que la lenteur inaccoutumée de la succession des images (ce que les spécialistes nomment le montage), et la lourde démarche de la progression dramatique vont au rebours de la rigoureuse esthétique du cinéma. Aussi, comme on peut se demander, selon les canons reçus, si cette pièce est une bonne pièce, on peut, selon les canons reçus, se demander si ce film est un bon film, et si ce film est un film.

Mais il faut le regarder selon la conception de Sir Laurence Olivier, et à partir de sa proposition; il faudrait, s'il se pouvait, le regarder avec son regard; il faut y rechercher, en tout cas, le prolongement du spectacle élisabéthain, et n'y point voir autre chose. Tout s'illumine alors. Cette pièce, qu'un spectateur à peu près inculte jugerait sans doute faible, et sommaire, et intolérablement discursive, s'il était possible de lui celer le nom de l'auteur, et s'il n'entrait, par conséquent, pas de respect humain dans son appréciation, trouve un sens nouveau et vivifiant dans l'imagerie, c'est-à-dire dans le prolongement que lui donne le cinéma. Le reportage rétrospectif sur le théâtre du *Globe*, ses

comédiens et ses spectateurs, que Sir Laurence introduit au début de son œuvre et qui est une éclatante réussite, même dans l'ordre pictural, donne, à ce témoin du XXe, l'information sur l'époque qui lui permet de comprendre l'action comme les contemporains la pouvaient comprendre. Le grand morceau visuel du film, la bataille d'Azincourt, qui a rythme, saveur, ampleur et vérité, comble la lacune centrale de la chronique et du spectacle originels. Le rappel des enluminures françaises du temps, qui est bien, à ce jour, la plus haute réussite du cinéma en couleurs, ajoute au film un merveilleux pittoresque et illustre au mieux une œuvre qui gagne à être pareillement soutenue et renforcée. Les hauts moments du texte n'y perdent rien, et l'on peut compter que Sir Laurence a fait en sorte qu'ils soient respectés dans la lettre comme dans l'esprit.

Le plus heureux développement du cinéma, art autonome, nous ne le demandons pas à *Henry V*, mais au bouleversant témoignage sur l'époque que dépose Roberto Rossellini dans les cinq *nouvelles* de *Païsa*, où la caméra efface le roman-reportage des Américains, mais à l'étourdissant montage d'*Antoine et Antoinette*, mais à la poésie qui naît du documentaire dans la *Bataille du rail*, *Farrebique* ou *Les Maudits*. L'importance d'*Henry V* est d'un autre ordre : c'est d'être au carrefour des arts, c'est d'effacer le théâtre (je ne dis pas : exemplairement, mais dans le cas particulier) ; c'est enfin d'annoncer un art synthétique.

Jean Quéval.

L'affaire Macomber. — Ce film américain de Zoltan Korda transpose à l'écran une nouvelle d'Hemingway, publiée en France dans le recueil intitulé *Dix indiens*, avec la fidélité objective (respect d'une intrigue ténue, qui n'a pas été sottement surchargée d'épisodes inutiles) et la fidélité de l'intelligence (recours au retour en arrière pour mieux suspendre l'intérêt du spectacle, vérité des personnages, respect du climat de l'œuvre originale). La mise en scène est sobre, honnête, impeccable; les dialogues sont fort bons; l'interprétation de Gregory Peck, de Robert Preston et de Joan Bennett atteint à l'excellence. Pourquoi faut-il que le dernier tiers du film explicite interminablement la psychologie des personnages, qui est fort courte et tout entière inscrite dans l'action? Il n'était pourtant que de raconter, comme c'est fait, fort bien et avec les moyens propres au cinéma, le fait divers. Celui-ci accompli, et le meurtre une fois commis, dans une jungle habilement évoquée, il n'était que de tirer l'échelle. Cette erreur capitale ruine la valeur presque exceptionnelle du film. Il demeure une œuvre honorable. — J. Q.

Le roman d'Al Jolson. — Deux centres d'intérêt : le technicolor au service du music-hall (la réussite est indéniable par endroits, et ajoute comme une dimension nouvelle au music-hall filmé, qui est clairement devenu de nos jours le seul genre de music-hall valable) et la rétrospective de quelques airs familiers à tous les amis du jazz. Cela dit, la couleur (que les Américains maitrisent décidément moins bien que les Anglais) demeure ou atroce ou conventionnelle dans les morceaux intimistes; le music-hall et les chansons sont fadement reliés par un scénario mal découpé; enfin, qu'Al Jolson soit pour les Américains comme un héros national ne suffit pas à nous intéresser beaucoup à sa vie romancée. Larry Parks a su se dépersonnaliser entièrement pour revêtir la mimique, les gestes et la voix d'un autre. C'est le chef-d'œuvre du plagiat. Quant à Ruby Keeler (ici, dans le rôle de l'épouse sacrifiée à l'Art), elle remporte l'adhésion unanime de l'assistance mâle. — J. Q.

LA MUSIQUE

NOUVEAUX BALLETS A L'OPERA ET A L'OPERA-COMIQUE : « LE CHEVALIER ET LA DAMOISELLE »; « LES MIRAGES »; « LA BALLADE DE LA GEOLE DE READING ». — De mauvaises langues prétendaient que l'Opéra tombait en léthargie. Propos intéressés, peut-être; propos dénigrants, entachés de snobisme : l'Opéra est une vieille, une très vieille maison dont le passé glorieux porte ombrage à de jeunes ambitions parfois présomptueuses, plus riches de projets magnifiques que de réalisations parfaites. Et voici que, coup sur coup, en moins de huit jours et en pleine période d'examens de danse, l'Opéra reprend *Le Chevalier et la Damoiselle* (une reprise qui équivaut à une création, car l'ouvrage fut monté en 1941 et avait disparu de l'affiche à la Libération), et donne la première des *Mirages*. On peut plaindre les interprètes qui, tout en préparant, et en passant entre les deux répétitions générales de ces ballets un concours fixant leur classement et réglant leur avancement, ont dû fournir un effort qu'ils ont eu la coquetterie de ne point laisser voir. Mais il reste ce fait : le corps de ballet de l'Opéra vient d'affirmer d'une manière éclatante et sa qualité et son ardeur au travail. Il n'est que juste de le dire — et de lui en savoir gré. Le retour de Serge Lifar dans ses fonctions de chorégraphe — c'est à lui que l'on doit *Le Chevalier* et *Les Mirages* — a galvanisé tout le monde. Et ce succès a été, les deux soirs, si complet et si manifeste que le prévisions les plus optimistes en ont été dépassées.

C'est une légende bourguignonne qui sert de canevas au *Chevalier et la Damoiselle*. Victime d'un enchanteur, la princesse est, chaque soir, métamorphosée en biche; elle court les bois la nuit, en compagnie d'une harde, et ne retrouve qu'à l'aurore sa forme humaine. Trois damoiseaux veillent, comme ils peuvent, sur elle, car l'enchantement ne doit cesser qu'au moment où la princesse connaîtra la douleur. Sera-ce douleur mortelle? Ils l'ignorent et veulent la protéger d'autant plus qu'ils en sont amoureux. Or, tandis qu'un soir la princesse-biche s'ébat avec ses sœurs des bois, passe un beau chevalier errant qui remarque l'étrange douceur et la grâce merveilleuse de la biche. Il s'en approche, la caresse, s'enhardit, et reçoit un coup de corne dans la poitrine. Tirant sa dague pour se défendre, il blesse la biche, qui, aussitôt, redevient femme, contemple son libérateur et tombe dans ses bras évanouie. Emerveillé, il l'étend près de lui; elle reprend ses sens et les deux jeunes gens échangent un baiser. Surviennent les damoiseaux. Courroucés, ils jettent leurs gants au chevalier et lui signifient de passer son chemin, tandis qu'ils emportent la princesse à demi pâmée.

Au second acte, on prépare devant le palais la lice où, tout à l'heure, un tournoi doit avoir lieu. Les trois damoiseaux s'affron-

teront dans une lutte courtoise. Mais au moment où la fête va commencer, le chevalier errant arrive, visière baissée. Le cimier de son casque représente une biche et, sur sa cuirasse, il porte une casaque ornée de ramures. Il jette à son tour les trois gants ramassés dans la forêt. Il est prêt au combat. A la lance, d'abord, il vainc le damoiseau rouge; à l'épée, il triomphe du damoiseau jaune; à la dague, il se rend maître du chevalier bleu. Il est vainqueur, et la damoiselle sera son épouse. Le peuple en liesse célèbre les fiançailles.

Sur ce livret de Serge Lifar, Philippe Gaubert a écrit une partition variée à souhait, agréable toujours, et qui laisse au chorégraphe matière aux pas et aux ensembles les plus ingénieux. Ce sont les ébats des biches et de la princesse, l'arrivée du chevalier, l'adage du chevalier et de la damoiselle, puis, au second acte, les phases du triple combat — et c'est, d'un bout à l'autre, un spectacle enchanteur. Les décors et les costumes de M. Cassandre ajoutent l'éclat tour à tour rutilant ou assourdi de leurs couleurs aux groupes harmonieux. M. Kalioudjny a repris le rôle du Chevalier, créé par Serge Lifar: il y est merveilleux d'agilité et de noble prestance; Mlle Yvette Chauviré — pour sa rentrée à l'Opéra après dix-huit mois d'absence — a repris le rôle de la princesse-biche, créé par Mlle Solange Schwarz qui lui dut le plus vif succès de sa carrière. Il serait vain de comparer ces deux ballerines et il suffit de dire que Mlle Chauviré a montré dans *Le Chevalier et la Damoiselle* toutes les qualités d'une grande étoile. Il faut mentionner encore MM. Ritz, Renault et Bozzoni — les trois Damoiseaux — Mlles Dynalix, Bardin et Lafon, mais, en toute justice, c'est le corps de ballet entier qu'il conviendrait de citer. Et l'orchestre, dirigé par M. Robert Blot, a droit lui aussi à des félicitations pour la manière dont il s'est acquitté de sa tâche.

Cette reprise était d'ailleurs un hommage à la mémoire de Philippe Gaubert, qui mourut en juillet 1941 au lendemain de la première. Les éminents services, si nombreux et si divers, que Philippe Gaubert a rendus à la musique ne sont pas oubliés : on le vit bien l'autre soir par la chaleur de l'accueil fait à son dernier ouvrage, par l'émotion de tous ceux qui participèrent à cette reprise. Philippe Gaubert avait su se faire aimer dans une maison où il avait débuté à sa sortie du Conservatoire, nanti d'un premier prix de flûte. A l'exemple de son maître Taffanel, il était devenu un inoubliable virtuose de son instrument; puis la direction d'orchestre l'avait attiré. Professeur au Conservatoire, chef d'orchestre de la Société des Concerts, premier chef, puis directeur de la musique, et enfin directeur de l'Opéra, il s'était élevé au plus haut de la hiérarchie sans rien perdre de sa bonne grâce souriante, de son affabilité et de sa bienveillance envers les humbles. Il a laissé d'impérissables souvenirs — et la qualité

de ses œuvres, où se retrouve sa générosité, leur assure de n'être pas oubliés.

Les Mirages ont pour auteurs M. Cassandre et M. Sauguet; et le librettiste est aussi le décorateur. Dans le Palais de la Lune, Reine des Nuits, un jeune homme s'introduit furtivement alors que l'astre s'éveillant, guidé par le berger qui le conduit dans sa course nocturne, va quitter le lieu de son repos. Le jeune homme, suivi par son ombre, découvre, sur la couche abandonnée, la clef des songes. Il s'en empare, fait jouer une serrure, et libère ainsi les Filles de la Nuit. Celles-ci lui ouvrent les portes des mirages : Le Rêve, d'abord; mais la Chimère le leurre, lui échappe et s'envole. La Richesse; mais les marchands qui le tentent le dupent. L'Amour; mais la Femme qu'il aime n'est plus entre ses bras qu'une morte. Et dans le jour naissant, il s'en va, suivi par son ombre, l'unique compagne qui ne l'abandonnera pas dans sa solitude.

Cette féerie — ou ce conte philosophique — fournit lui aussi au chorégraphe d'heureux prétextes aux danses. L'éveil de la pâle Séléné d'abord (Mlle Dynalix, dont l'impeccable plastique se dégage, en maillot blanc, à mesure que se dissipent les nuées qui l'environnent); l'entrée des bergers qui vont guider l'Astre des Nuits (MM. Legrand et Lallemant); l'entrée du jeune homme, héros de l'aventure (M. Michel Renault), puis les Marchands conduits par le plus opulent d'entre eux (M. Bozzoni); le tournoiement de la Chimère (Mlle Lafon), la venue de la Femme (Mlle Bardin), enfin l'envol des Filles de la Nuit, le passage des courtisanes tentatrices et décevantes (Mlles Moreau et Bourgeois), c'est, au long des deux tableaux, une succession de pas, d'adages et d'ensembles de la diversité la plus piquante. Serge Lifar a réglé ces danses avec une merveilleuse habileté et son succès personnel a été des plus vifs.

La partition de M. Henri Sauguet est elle aussi variée à souhait. Elle a pour principal mérite d'être bien « dansante », ce qui n'est point une qualité aussi banale qu'on pourrait l'imaginer. Elle a trouvé en M. Blot et dans l'orchestre de l'Opéra des interprètes de choix. Il n'est que juste de signaler l'exceptionnelle vaillance dont a fait preuve M. Michel Renault qui remplaça — et fort bien — pour la seconde représentation du *Chevalier et la Damoiselle*, M. Kalioudjny (celui-ci s'étant donné une entorse le soir de la création) et qui, malgré ce surmenage, fut extrêmement brillant dans le rôle principal des *Mirages*.

Il y a d'heureuses séries : *La Ballade de la Geôle de Reading* fait honneur à l'Opéra-Comique comme les deux ballets de Serge Lifar font honneur à l'Opéra. La partition de M. Jacques Ibert fut écrite en 1921, et c'est un envoi de Rome du futur auteur d'*Angélique* et du *Roi d'Yvetot*, du *Concerto de flûte* et de *Diane de Poitiers*. Jacques Ibert y montrait sa science de

l'instrumentation, son originalité dans l'invention des thèmes. Le poème symphonique inspiré par la célèbre ballade d'Oscar Wilde obtint d'emblée, au concert, un succès qui ne s'est pas démenti. Le compositeur avait su traduire tout le contenu des vers, trouver des résonances émouvantes à l'âpre détresse de ce chant tragique. Et cela, il l'avait réussi sans que sa musique fût entachée de ce défaut si fréquent chez les musiciens qui croient utile de mettre dans leurs ouvrages de la « littérature » — comme d'autres y veulent introduire de la peinture. Sa musique est évocatrice; elle n'est point descriptive; elle parle son propre langage et n'emprunte rien à ce qui est hors du domaine de l'art des sons, le plus subtil, le moins aisé à définir. Porter à la scène un tel poème symphonique, l'interpréter par la chorégraphie, semblait une gageure — outre que le sujet même de la *Ballade* n'est pas précisément de ceux qui séduisent les gens allant au spectacle pour s'égayer. Elle est sinistre, en effet, cette histoire du horse-guard qui étrangle un beau soir la fille qu'il aime, et qui expie son crime dans la geôle où le poursuivent les hallucinantes visions, en attendant que surgisse, dans la cour où les détenus font leur promenade d'ours en cage, le petit homme vêtu de noir qui porte dans un sac la corde de chanvre qu'il passera tout à l'heure au cou du condamné. Le poème symbolique se divise en trois parties; le ballet nous offre trois tableaux: la chambre du crime, les couloirs de la prison, la cour; le jeu de quelques rideaux permet d'évoquer successivement les diverses péripéties du drame. Les décors de M. Maurice Moulène d'après les maquettes de M. J.-C. May sont excellents : ils offrent comme support au rêve un fond de réalité saisissant; ils sont en parfait accord avec la musique. La chorégraphie de M. Jean-Jacques Etcheverry est habile, pleine d'intentions louables, dont la plupart sont bien réalisées — le premier tableau, notamment où Mlle Geneviève Kergrist évoque le personnage de la Fille avec une sobriété digne des meilleures louanges, et où son partenaire M. Michel Rayne fait preuve de grandes qualités de danseur et de mime; la cour de la prison, avec le piétinement des détenus qui semble traduire l'obsession des remords et la hantise d'une impossible évasion, est une autre réussite. On songe aux meilleurs ballets Joos; mais ce n'est point une imitation de ce que d'autres ont fait, et la personnalité du metteur en scène se révèle par cent détails originaux.

Enfin il n'est que juste de rendre hommage à M. Richard Blareau pour l'intelligente précision avec laquelle il dirige l'orchestre et met en valeur la partition. — *René Dumesnil.*

Emmanuel Buenzod : **Pouvoirs de Beethoven** (Lausanne, Librairie F. Rouge et Cie).

M. Emmanuel Buenzod est certes un des musicologues les plus avertis de ce temps, et aussi l'un des plus sensibles. Après ses *Musiciens,* où l'on trouve sur Bach, Beethoven, Haydn, Mendelssohn, Schumann, Berlioz, Brahms, Franck, Mous-

sorgski et Debussy, des vues profondes, après son *Franz Schubert* et son *Mozart*, il nous donne une réimpression de *Pouvoirs de Beethoven*, remaniée et augmentée d'un chapitre nouveau. Celui-ci, qui a pour titre : « le Confident » est consacré au piano. L'auteur y montre que c'est dans la musique de clavier qu'il faut chercher le vrai, ou plutôt le plus profond Beethoven : « Dans ce tête-à-tête qu'il inaugure avec le clavier, s'il demeure fidèle à l'exemple de ses maîtres et s'enferme délibérément dans un cadre défini, Beethoven introduit une matière musicale qui lui est propre. Exposition, développement, réexposition, enchaînement traditionnel des modulations, convenance des épisodes, tout cela joue et s'intègre selon la règle. Mais dans l'invention proprement dite, dans l'accent des valeurs expressives, dans le ton, la nature de l'homme fait écho à l'art du musicien; bien plutôt, elle le double, l'agrandit, lui prête une perspective et des résonances singulières. Elle l'incline à un travail en profondeur que l'on sent né d'un besoin moral. »

Certes, il est difficile, sinon impossible, de pénétrer le secret du génie, et l'essence du génie musical, plus encore que toute autre, se dérobe à mesure qu'on croit la définir avec les mots. Pourtant un petit nombre de critiques et d'historiens de la musique — ceux dont la science est éclairée par la sensibilité du poète, et ne cesse point, pour autant, d'être rigoureuse — parviennent à nous faire approcher du mystère; M. Emmanuel Buenzod est de ceux-là.

Annette Kolb : **Le roi Louis II de Bavière et Richard Wagner** (Editions Albin Michel).

L'histoire des relations du roi Louis II de Bavière et de Richard Wagner a beau nous être connue, nous restons friands de détails sur ce conte de fée. Le livre d'Annette Kolb, s'il ne nous apporte rien d'absolument nouveau, nous offre cependant quelques détails savoureux, grâce aux souvenirs recueillis par l'auteur près de son père et de sa mère qui furent les témoins directs des événements. Et cela suffit pour donner à ce petit livre d'une centaine de pages un attrait particulier.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

POUR MIEUX CONNAITRE LES ETATS-UNIS. — Le *Mercure* a désiré donner à ses lecteurs une idée des livres récemment parus et propres à mieux faire connaître l'Amérique, ses aspects actuels et passés, sa civilisation, la psychologie de ses habitants. Il s'agit donc ici de ce qu'on appelle en style militaire une opération de nettoyage; « *a mopping-up operation* », disaient les communiqués britanniques, parmi les ouvrages de cette zone accumulés sur les rayon du chroniqueur, sans préjudice de ceux que la revue n'a par reçus de leurs éditeurs (1).

(1) *Mon village U.S.A.*, par F. Auberjenois (Juan-les-Pins, Ed. méditerranéennes, 1946, 227 p., 1 dollar 50) — *Trente étoiles et leurs ombres*, par D. Benedite (Paris, Ed. Atlas, 1947, 245 p., 180 fr.). — *Trois mois aux Etats-Unis*, par J. L. Bost (Paris, Ed. de Minuit, 1946, 199 p.). — *Retour des Etats-Unis*, par I. Ehrenbourg (Paris, Nagel, 1947, 172 p., 170 fr.) — *Cinq mois à New-York*, par H. Panassié (Paris, Corrêa, 1947, 163 p.). — *Vivre en Amérique*, par D. de Rougemont (Paris, Stock, 1947, 187 p., 110 fr.). — *Clefs pour l'Amérique*, par C. Roy (Genève-Paris, Trois Collines, 1947, 316 p.). — *Quand même un Américain*, par W. Saroyan (Paris, Stock, 1947, 191 p., 120 fr.). — *Speeches and documents in American History*, éd. R. Birley (London, Cumberlege, 4 vol. de 311, 335, 344, 320 p., chacun 3 s.) — *Histoire de la nation américaine*, par J. Canu (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 517 p., 325 fr.). — *Histoire des Etats-Unis*, par J. Gaudefroy-Demombynes (Paris, Denoël, 1947, 375 p., 175 fr.). — *Histoire des Etats-Unis*, par A. Maurois (Paris, Michel, 1947, 565 p., 450 fr.). — *Roosevelt*, par F. Perkins, trad. Vallette et Bonnet (Paris, Le Livre du Jour, 1947, 428 p., 290 fr.). — *Profils américains*, par L. Villard (Lyon, Ed. I.A.C., 1946, 163 p., 80 fr.). — *Civilisation américaine*, par Roger et Fontanet (Paris, Didier, 1947, 282 p.).

Sans chercher à une telle revue d'unité qui serait factice et même irréalisable, on peut envisager la question sous deux grands aspects : l'un actuel, contingent et plus ou moins fugitif; l'autre plus ample, rétrospectif et de valeur plus permanente, qui est celui de l'histoire.

Il semble que peu de visiteurs des Etats-Unis se tiennent de tirer dans un livre, pour eux-mêmes et pour leurs compatriotes, la leçon de leur expérience. Leur effort doit nous profiter et susciter notre sympathie. On distingue deux degrés dans leur enquête : celui de la description, celui de l'interprétation; tous ne s'élèvent pas également bien jusqu'au second. Les notes de H. Panassié sur New-York, par exemple, n'offrent qu'un intérêt fragmentaire et limité, malgré quelques passages réjouissants; on y trouvera des détails sur le monde du jazz et beaucoup de renseignements sur les faits et gestes de l'auteur. Les reportages de D. Benedite, de J.-L. Bost et de I. Ehrenbourg se distinguent par leur fraîcheur sans prétention, la vivacité et la bonne humeur avec lesquelles il ont, au cours de voyages rapides, enregistré des spectacles parfois identiques, parfois divers. Le livre de Claude Roy, plus long, plus complet, est l'œuvre d'un écrivain original, aux formules parfois saisissantes, et à qui sa langue est plus familière que les différences entre les idiomes anglais et américain. Chez aucun la sympathie n'est absente, même pas chez Ehrenbourg de qui certains attendraient quelque préjugé ou quelque intention de propagande communiste; mais la critique est, dans son livre, plus insistante que dans celui de Benedite (malgré les « ombres » du titre). Tous sont à lire, puisqu'il n'existe pas des Etats-Unis d'image-pilule qui permette de les assimiler en une seule notion complète et générique. Ils mettent eux-mêmes grand soin à se défendre de tout dogmatisme, et insistent sur le caractère divers, fragmentaire, local de leurs expériences respectives. Les photos qui véritablement illustrent les livres de Roy et de Benedite sont d'un secours évident.

Au contraire, des visiteurs de plus longue durée ou des Européens assimilés cherchent d'instinct à s'élever à des vues plus générales. Denis de Rougemont a passé là-bas cinq ans. Ses notes sont brèves, mais il leur a imprimé un classement raisonné : vie politique, vie « culturelle » (combien j'aime peu ce mot!) et religieuse, vie privée, conseils à un Français pour vivre en Amérique. Ce bréviaire doit rendre grand service. Auberjonois et Saroyan enfin offrent le point de vue d'Européens transplantés et assimilés. Le livre d'Auberjonois est la seule image que je connaisse, en dehors de nombreux romans américains, de la vie provinciale aux Etats-Unis observée par un spectateur doué; il mérite donc d'être tout spécialement signalé. Le recueil de nouvelles de Saroyan, œuvre d'un Arménien d'origine, mais

d'un immigré à la seconde génération, décrit un de ces milieux à caractère ethnique prononcé, malgré l'appartenance à la communauté d'outre-Atlantique et la fusion réalisée avec la nation d'adoption, qui est un des plus curieux paradoxes de la vie américaine où se concilient tant de contraires. Il n'est pas question ici d'apprécier le livre pour ses mérites littéraires; on peut en relever la saveur autobiographique.

« Il semble parfois » que « tant de récits souvent bons et même admirables... n'incitent le lecteur à juger de la civilisation américaine sur des manifestations... qui ne possèdent aucune valeur durable, aucune signification profonde... D'autres tableaux pourraient nous montrer quelque chose de plus solide : ce qui, de génération en génération, exprime les traditions, les aspirations, l'attitude devant la vie d'un pays et d'une nation. » Cette critique, outrée si on l'applique aux livres énumérés ci-dessus, n'en renferme pas moins une idée juste. Je la trouve dans les *Profils américains* de Mme L. Villard, dont la méthode aussi sûre que modeste ne doit pas dissimuler la portée. Avec elle nous entrons dans le domaine de l'histoire. Son propos est, à l'aide de sondages effectués dans celle des Etats-Unis, de trouver « les raisons profondes, l'explication valable de certaines réactions américaines qui nous semblent incompréhensibles, aussi longtemps que nous ne savons pas les rattacher à des caractéristiques essentielles et durables ». Ses tableaux illustrent surtout le côté puritain de la psychologie et de la vie américaines, et l'existence, même dans le passé, de discordances surmontées entre le puritanisme et ce qu'elle nomme l'humanisme. Rien ne vaut dans ce domaine le document de première main classé et présenté de façon plus ou moins didactique. Voilà pourquoi, sans parler du recueil de Roger et Fontanet qui cherche à mettre en lumière, à travers l'histoire, les aspects essentiels de la civilisation américaine au moyen d'extraits d'auteurs de tout genre, et qui est plein de mérites, je ne saurais trop louer les quatre petits volumes de discours et de documents parus chez Cumberlege. De 1776 à 1939, l'histoire de la nation s'y déroule en exemples vivants; la psychologie et la civilisation d'un peuple s'y élaborent sous l'action combinée des grands hommes et des événements, dont une constitution politique toujours en évolution donne à son tour le reflet dans son esprit et dans sa forme.

Que si l'on désire doubler cette lecture attrayante et nourrissante d'exposés suivis et systématiques, trois histoires importantes des Etats-Unis ont paru chez nous rien que cette année. Celle de Gaudefroy-Demonbynes insiste beaucoup sur les origines par rapport à la suite; elle ne manque pas de traits assez piquants; l'orthographe des noms propres n'y est pas toujours sûre. Le livre d'André Maurois, plus long, équilibre la matière plus également. On y trouve les dons d'exposition claire et méthodique qui rendent

cet auteur si agréable à lire et si assimilable. C'est un excellent précis. Néanmoins, s'il fallait recommander un seul de ces trois ouvrages de préférence aux autres, je choisirais peut-être le gros livre de Canu, malgré la part relativement faible qu'il fait aux origines de la nation. Un index et des cartes nombreuses le rendent commode à consulter. Le récit y est plus condensé, plus rapide et plus explicatif que dans les précédents. On y trouve un tableau magistral de l'Amérique moderne et contemporaine, notamment de l'époque de Franklin Roosevelt, avec des perspectives sur l'avenir qui tirent une partie de leur valeur du fond préalablement brossé, et que seul peut se permettre un parfait connaisseur du sujet et un homme qui a longtemps vécu dans le pays. A propos de Roosevelt, le livre écrit sur lui par sa collaboratrice Frances Perkins ne fait pas seulement revivre un grand homme : il constitue un chapitre important de l'histoire contemporaine des Etats-Unis, un exposé des problèmes surgis depuis vingt-cinq ans dans ce pays et que pose à tous les autres l'évolution sociale et politique du monde moderne. — *Jacques Vallette*.

LIVRES

Miller et l'amour, par *G. Villa* (Paris, Corrêa, 1947, 169 p.). — Dommage que l'auteur (ou si c'est l'imprimeur?) écrive *inhérant* comme itinérant, *le libido* comme le Lido, *vénusité* comme inusité. Dommage aussi qu'il ait tant insisté sur la théorie de l'amour, et sous forme de vérités parfois premières. Car son livre vaut qu'on le lise. Il y traite d'un aspect de Miller, essentiel d'ailleurs; l'analyse est bien conduite, et le portrait ne se laisse pas trop influencer par des variations dans le temps qui ne traduisent peut-être pas une rigoureuse évolution. De larges extraits d'une brochure de Miller inédite en français, et où, à l'occasion de son son ami Alfred Perlès, se montre chez lui une large sympathie humaine.

L'Etat ennemi public n° 1, par *R. Bremmer,* trad. Le Guennec (Neuilly, Robeyr, 1947, 289 p.). — Mélange adultère de banalités, d'idées ingénieuses, de fanatisme rationaliste, de rêveries où se confond trop ce qui est souhaitable, fatal et réalisable. L'auteur est contre la tyrannie de l'Etat comme nous sommes tous contre le péché.

Bagarre de juillet, par *E. Caldwell,* trad. Bédé (Paris, Gallimard, 1947, 220 p., 150 fr.). — Ceux qui, pareils aux enfants du pélican, demandent à Caldwell des tripes, toujours des tripes, ne trouveront pas dans cette histoire de lynchage de nègre le sadisme croustilleux qu'ils en espéraient peut-être. L'acte se passe hors de notre vue, et tout au plus y a-t-il une ou deux pages d'érotisme. L'histoire est contée avec sobriété, humour, et constitue un document de psychologie sociale, un prélude explicatif à l'exécution du malheureux qui n'en est que la brève conclusion. J'aime ce Caldwell uni, peu tapageur, plein de force dans sa délicatesse.

L'orgueil et le préjugé, par *J. Austen,* trad. Castier (Paris, Stock, 1947, xv-365 p., 160 fr.). — Excellente traduction d'une œuvre classique et qui, depuis 134 ans qu'elle parut, n'a pas le moins du monde vieilli. Une des réussites les plus étonnantes du roman psychologique, un livre charmant et profond : ainsi la qualifie L. Cazamian dans une admirable préface qui, par sa plénitude et son intelligence, justifierait à elle seule l'achat de cette édition.

Service commandé, par *J. dos Passos,* trad. Malartic (Paris, Jeune Parque, 1947, 350 p., 250 fr.). — On a parlé ici de l'édition américaine de ce journal de guerre, qu'il faut se féliciter de voir mis si rapidement à la portée du lecteur de langue française.

Portrait de l'artiste en jeune chien, par *Dylan Thomas,* trad. Dufau-Labeyrie (Paris, Ed. de Minuit, 1947, 259 p., 195 fr.). — L'un des plus doués des jeunes poètes britanniques raconte ici des épiso-

des de son enfance et de sa jeunesse avec un talent et un agrément que soutient la traduction. Les mots sont précis, évocateurs, les images imprévues jaillissent de source. Tous les termes du titre sont pesés. Ils ne sont pas les seuls à rappeler Joyce. Un Anglais n'aurait pas écrit ce livre : on y trouve tout le charme d'une nature celte naïvement amorale, fraîche, sensible à la beauté comme au sordide, rêveuse, prompte à saisir la comédie fine, et vivant dans une atmosphère d'émerveillement quotidien plutôt que de tendresse. Ce Gallois est frère des Irlandais et de nos Bretons.

Les animaux partout ! par *G. Orwell*, trad. Devil (Paris, Pathé, 1947, 201 p., 150 fr.). — Je ne suis pas sûr qu'il faille voir dans cet apologue plein de talent autant d'allusions personnelles qu'en suppose J. Texcier dans son intéressante préface, mais plutôt un symbolisme appliqué aux événements contemporains en général par une critique libre et impartiale. Le conte a pour sujet divertissant la vie d'une république d'animaux émancipés du joug humain. La manière rappelle le Swift du *Conte du Tonneau*, surtout dans la satire de l'infidélité hypocrite de l'homme à ses idéals, et des déviations subtiles qu'il leur imprime pour les pervertir.

Jeunesse de Renny, par *M. de la Roche*, trad. Sallard (Paris, Plon, 1947, 309 p., 180 fr.). — Dans la geste des Whiteoaks, nous voici ramenés à l'an 1908. La jeunesse de Renny se déroule au cours d'un épisode où la famille réagit à l'irruption d'éléments extérieurs : le gendre de la vieille Mrs. Whiteoak; sa femme; et un inquiétant Irlandais qui devient pour Renny un rival finalement mis en déroute. On ne voit pas de raison de préférer ce volume aux autres de cette attachante série, dont tous les fidèles s'en voudraient d'en manquer un seul.

Avec vue sur l'Arno, par *E. M. Forster*, trad. Mauron (Paris, Laffont, 1947, 326 p., 300 fr.). — Forster a toujours été tenu pour un écrivain de premier ordre par une élite en Angleterre, où tardivement sa renommée s'étend. Chez nous, *Passage aux Indes* avait eu du succès quand il parut en français. Voici, sauf erreur, son second roman traduit chez nous, à près de quarante ans de sa publication originale. On souhaite le voir rapidement suivi de *Howards End*. Il s'agit ici, en somme, d'une éducation sentimentale et de l'apprentissage à voir clair en soi-même que fait une jeune Anglaise prisonnière des traditions et conventions familiales et sociales. C'est dans un tel mouvement d'émancipation que Forster, avec moins de lyrisme, est un successeur authentique de Meredith.

L'œuf et moi, par *B. MacDonald*, trad. Belmont (Paris, Laffont, 1947, 348 p., 320 fr.). — Un livre qui a fait fureur aux Etats-Unis. On ne saurait croire combien l'élevage des poules, en un lieu assez peu favorisé de la côte nord-ouest de l'Amérique, exige de soins courageux, ni quelle riche matière il offre à un narrateur doué d'appétit pour la vie et de sens du comique.

Représailles, par *E. Vance*, trad. Der Nersessian (Paris, Michel, 1947, 317 p., 180 fr.). — Médiocrement traduit, ce roman est remarquable de qualité. Il serait encore meilleur s'il était dégraissé d'une histoire d'amour bien convenue. Il a paru en Angleterre pendant la guerre. L'auteur ne disposait donc pour se documenter que d'une familiarité assez étonnante avec la France, et plus spécialement avec la France d'avant-guerre et ses problèmes politiques vitaux. Un don d'intuition peu commun lui a permis de reconstituer un drame familial et patriotique qui se déroule sur la donnée suivante : un sergent allemand a été tué dans un coin de Cornouaille occupée; vingt otages seront fusillés si le meurtrier n'est pas retrouvé. Il faut une sorte de divination pour avoir, avec autant de variété, de nuances et de vérité, retracé la psychologie des acteurs. Ces qualités éclatent le mieux dans la description d'un ancien ministre socialiste et pacifiste, et d'un ambassadeur de Vichy auprès de l'ennemi, dont l'état d'esprit et les mobiles sont explorés minutieusement et profondément. Le désespoir, puis l'espoir qui point chez les plus nobles de ces âmes nous reportent douloureusement à cinq ans en arrière. La délicate sympathie de l'auteur pour un pays qu'elle semble avoir fait sien suscite la gratitude.

L'Allemagne souterraine, par *A. W. Dulles*, trad. Breuleux (Genève-Paris, Trois Collines, 1947, 269 p., 10 fr. 50 suisses). — Moins développé que le livre de Gisevius récemment paru en France sous le titre *Jusqu'à la lie*, celui-ci offre le même ordre d'intérêt. Le centre et le prétexte en est l'attentat manqué

contre Hitler le 20 juillet 1944. Mais c'est en réalité une histoire de l'opposition intérieure au nazisme que nous donne un auteur bien préparé à sa tâche, puisqu'il a pendant des années rempli des missions diplomatiques importantes pour le gouvernement américain, et qu'entre 1942 et 1944 il fut chef du service secret américain à Berne. On lit sans effort ce travail agréablement rédigé, semé à chaque pas de commentaires et de leçons dégagés des faits, et composé d'après des documents abondants et souvent confidentiels.

The Egoist, by *G. Meredith* (Oxford University Press, 1947, XIII-547 p., 6 s.). — Le chef-d'œuvre de Meredith est présenté sur papier Bible, sous un format commode, et précédé d'une introduction de Lord Dunsany qui en dégage le caractère poétique.

The little Magazine, a History and a bibliography, by *F. J. Hoffman, C. Allen & C. F. Ulrich* (Princeton University Press, 1947, XIII-450 p., 5 dollars). — On a signalé dans la chronique du n° 1007 l'intérêt des revues littéraires anglo-saxonnes. A la bibliographie qui l'accompagnait, il faut ajouter ce gros volume indispensable à qui veut se faire une idée compréhensive de la question. C'en est une histoire raisonnée, classée dans le temps et par ordre d'idées, où sont intéressés la société et la littérature de nos jours, les problèmes du style, les auteurs pris individuellement. La deuxième moitié du livre renferme une précieuse bibliographie, par années, de plus de 500 revues parues entre 1891 et 1946, avec d'abondants éclaircissements et commentaires.

British Life and Tought (London, Longmans, 40 à 60 p. par vol., 1 s.). — Sous ce titre général, les principaux aspects de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui sont présentés dans des brochures bien faites, bon marché, bien illustrées de photos, pourvues en général de bibliographies, et qui rendront grand service au nombreux public auquel elles s'adressent. Signalons celles qui nous sont parvenues : ***English Literature***, par B. I. Evans; ***British Libraries***, par L. R. McColvin et J. Revie; ***British Education***, par H. C. Dent; ***British Universities***, par E. Barker.

Prose Literature since 1939, by *J. Hayward* (London, Longmans, 1947, 53 p., 2 s.). — Ce volume fait partie d'une série de vulgarisation conçue sur le même modèle que la précédente, portant le titre général de *The Arts in Britain*, et appelée à rendre les mêmes services. A l'exclusion de la poésie, du roman et du théâtre, le présent volume étudie les répercussions de la guerre sur la production littéraire en Grande-Bretagne; puis, sous quatre rubriques (biographie et autobiographie; essais et critique; histoire et politique; religion, philosophie, sciences, érudition), il passe en revue les auteurs et les œuvres depuis 1939. Le travail est bien fait dans l'ensemble, mais on peut s'étonner que certains noms en soient absents (p. ex. J. B. S. Haldane, B. Russell, H. Nicolson, H. Laski, G. W. Stonier, etc.).

English Poetry, a Descriptive Catalogue, by *J. Hayward* (Cambridge University Press. 1947, x-141 p., 6 s.). — Les poètes anglais de Chaucer à D. Gascoyne, représentés par des éditions princeps ou de début, à l'exclusion en général des auteurs conjoints d'une même œuvre, ou écossais, du théâtre et des traductions; 346 pièces prêtées par des collections publiques et particulières : voilà l'objet de l'exposition dont J. Hayward donne un catalogue raisonné. La préface décrit les difficultés actuelles de l'entreprise, fait remarquer combien l'émigration aux Etats-Unis des livres rares a pu l'entraver, et en fait ressortir l'intérêt humain : presque chaque livre de cette collection a été, pour son possesseur original et pour ses premiers lecteurs, « la première annonce de la naissance d'un nouveau poète ».

Livres reçus. — *Pan Books* (London, 60 fr. le vol.) : ***Fire over England***, by A. E. W. Mason; ***The Lodger***, by Mrs. Belloc Lowndes; ***Greenmantle***, by J. Buchan; ***These Foolish Things***, by M. Sadleir; ***The Black Spectacles***, by J. D. Carr; ***Goodbye to Murder***, by D. Henderson, ***Staying with Relations***, by R. Macaulay; ***The Stars are dark***, by P. Cheney; ***Alice in Wonderland*** and ***Through the Looking-Glass***, by L. Carroll (Double volume, 92 illustrations originales de Tenniel); ***The Fountain***, by Ch. Morgan (Double vol.).

REVUES

Our Time, Nov. 1947. — L'accent est mis dans ce numéro, par l'éditorial et ailleurs, sur la défense des valeurs nationales (« Nous désirons ne pas être américanisés ») et de l'édition, du film, du théâtre,

de la radio, contre tous les monopoles. Deux articles dans ce sens, sur les écrivains et la « chasse à la sorcellerie » en Amérique, et sur les problèmes à discuter dans une conférence sur le théâtre anglais qui doit se tenir en 1948. Une longue lettre où le professeur H. Levy tente de défendre sans passion la liberté entre le fascisme et le communisme. Un éloge chaleureux du film *La bataille du rail.*

Britain To-Day, August 1947. — De belles photos de paysages et d'œuvres d'art. Des articles sur l'art dans l'Etat moderne, l'histoire et le monde moderne, l'artiste et l'Eglise, les problèmes de la traduction, l'emploi de ses loisirs par la « masse ».

The Modern Quarterly, Winter 1947-48. — Des articles sur le marxisme et les sciences sociales, Romain Rolland (« un éclectique honnête »), la Constitution de la Yougoslavie actuelle, la nature de la vie (envisagée du point de vue du biochimiste). Cette revue, franchement orientée « à gauche », est rédigée par des spécialistes éminents. — J. V.

SCANDINAVIE

DEPUIS LA GUERRE. — Disparus la Suédoise Selma Lagerloef, dont l'œuvre semblait achevée et l'influence proprement littéraire en déclin, les Norvégiens Olaf Duun, Ronald Fangen, Nordahl Grieg, les Danois Otto Rung, Kaj Munk, le Finlandais Moerner, et quelques autres, dont le talent, moins connu en Occident, diversifiait le fertile jardin des littératures scandinaves, les pertes, si cruelles et sensibles qu'elles soient, sont du moins compensées dans le Nord par une relève abondante de jeunes écrivains singulièrement ambitieux et actifs.

Relève trop abondante, numériquement excessive, et qui introduit dans les Lettres — outre des mœurs nouvelles encouragées par la multiplicité des prix littéraires, les compétitions, le culte des best-sellers, une publicité exubérante visant à l'exportation sans égard à la valeur des œuvres — la notion économique d'une intensive surproduction et d'une offre supérieure à la demande et aux ressources mêmes d'une intellectualité abusivement sollicitée, exploitée, submergée d'activités contestables, de réputations usurpées et de gloires indiscrètes.

Phénomène universel : les littératures, empêchées ou ralenties par la guerre, semblent partout exploser, prodigues d'œuvres amoncelées en silence et de jeunes impatiences — au surplus aiguillonnées par un public longtemps privé de nourriture intellectuelle. Grande faim engendrant une boulimie ou polyphagie dénoncée par tous les observateurs sociaux. Phénomène sans doute passager, consécutif à l'universel désordre.

Dans tout le Nord, la critique s'avoue dépassée, incapable de suffire aux tâches qui lui incombent; fait particulièrement inusuel en des régions où le plus modeste écrit requérait, en temps de paix, et obtenait l'attention, souvent indulgente, des juges et des arbitres des Lettres.

La Norvège, pays le plus éprouvé en Scandinavie par la guerre, possédait en 1930 de 50 à 60 maisons d'édition; en 1947 elle en compte 130.

Les livres, surabondamment nombreux, sont, en Suède, jetés sur le marché à prix très réduits, telles les soldes de nos grands magasins; une seule vente d'un seul éditeur, au printemps de 1947, offrait au public stockholmien un million d'exemplaires.

Multiplication des éditions inconsidérément gonflées; prolifération des jeunes maisons au destin éphémère; les nouveaux auteurs se font imprimer au détriment des classiques; Oslo est privé des œuvres d'Ibsen, de B. Bjoernson, de la célèbre Christine Lavransdatter, de Sigrid Undset...

Les scrupules, les hésitations et repentirs de la critique — qu'il s'agisse de Copenhague, d'Helsingfors, d'Oslo, de Stockholm — nous avertiraient, s'il en était besoin, qu'on ne saurait présentement esquisser une vue générale des récentes littératures septentrionales. A peine peut-on, au cours d'une brève chronique, espérer noter quelques faits essentiels, quelques titres d'œuvres, au prix d'involontaires omissions, auxquelles remédieront par la suite notices de détail et comptes rendus d'ouvrages.

●

Les littératures du Nord ont connu, de 1870 environ à nos jours, un âge d'or dont quelques échos seulement, les plus retentissants, souvent mal compris, ont franchi leurs frontières. Un vigoureux réalisme, issu d'un bref et hésitant naturalisme, a nourri maintes œuvres sans jamais interrompre la veine autochtone d'un romantisme toujours présent, jusque dans ses souterraines apparitions, l'incessante renaissance d'une fantaisie héritière du trésor folklorique, la constante affirmation d'un lyrisme, en vers et en prose, qui demeure toujours à l'avant-garde des plus intimes émotions et réactions de la race et de la nation. Tendances, aptitudes, traditions non point hostiles, mais résolument accueillantes aux influences étrangères, à la contagion des idées et des Lettres, à l'événement, aux variations du goût, en sorte que s'y trouvent intégrées, parfois magnifiées, voire devancées, nos plus audacieuses révolutions de l'esprit et de l'art, et que la Scandinavie semble un microcosme où se reconnaissent les suggestions françaises, anglaises, américaines, latines et slaves diversement fécondes et associées au génie de ces nations que l'Europe confond sans les entendre.

Aujourd'hui, les littérateurs du Nord, solidaires du mouvement universel et de ses renouvellements périodiques et concomitants, différenciées et caractéristiques, proches parentes et complémentaires, sont un monde où prennent figure et visages tous les genres littéraires et les questions du temps; où le roman, la nouvelle, le théâtre, l'essai et la critique s'avèrent doués d'une incontestable et originale vitalité...

Le grand courant du réalisme n'est certes par tari; il se complique, chez les jeunes, de préoccupations d'art, et tend à dépas-

ser la stricte reproduction ou interprétation du donné; le surréalisme, le freudisme, l'existentialisme — sans parler du marxisme et du communisme — ont insinué leurs surprenantes mystiques et leurs dialectiques... La poésie elle-même témoigne d'une souplesse et d'une invention qui autorisent toutes les métamorphoses si son registre actuel s'étend de la pure tradition académique ou de la chanson populaire aux incohérences calculées et aux ténébreuses effusions du Suédois Arthur Lundkvist.

Littératures lyriques. Lyrisme inséparable de la langue, du tempérament national, et qui habite spontanément la prose; lyrisme du vers... en aucune autre région du globe sans doute, le poème n'obtient au même degré ce culte public, cette dilection tendre, cette communion ravie dont s'enchantent les Nordiques, infiniment sensibles à la cadence et au rythme, au chant et au son des vocables, aussi bien qu'à la musique instrumentale, à la mélodie, à la voix, à l'orchestre...

Les poètes abondent, des versificateurs jamais las d'écrire, voire de publier ces « poèmes de circonstance » partout répandus, hommages plus ou moins heureux à la magie prosodique appelée à célébrer noces et anniversaires, fastes modestes, familiaux ou patriotiques..., aux élégiaques subtils, aux poètes métaphysiciens et aux maîtres de la suggestion verbale et du lyrisme savant...

Poètes du Nord, charme et séduction, univers nostalgique où ne pénètre que rarement l'étranger, rêve, secrète et intraduisible liturgie d'une Eglise qui ne compte pas d'incroyants, et qui vivra aussi longtemps que ces peuples, leurs manifestations écrites et leurs idiomes.

Danemark.

En Danemark, dès la capitulation allemande, les Lettres, ralenties et opprimées par la guerre et l'occupation ennemie, renaissent allégrement, soucieuses d'abord de témoignages et d'hommages aux victimes, aux héros de la résistance... La guerre a diversement outragé et blessé les pays du Nord. Le Danemark, envahi par surprise, bientôt révolté contre un régime d'insolente barbarie, se venge d'abord par le sarcasme, l'innocente et cruelle raillerie, les audaces, les bouffonneries de la « blague » copenhaguoise, qui ridiculise l'ennemi, le harcèle, l'atteint d'autant plus sûrement que la lourdeur allemande n'aperçoit pas le rire intérieur du Danois moqueur et irrité. Bientôt la résistance s'affirme par des actes; les destructions d'usines, de voies ferrées, de postes allemands se multiplient, suivies des coutumières représailles...

Toute une littérature reflète ce drame; les premiers mois de la liberté reconquise voient paraître un flot de romans — 70 à 80, dit-on — à la gloire du sabotage; l'auteur raconte son aventure, les faits dont il a été témoin; l'art est absent de la plupart

de ces récits; les Lettres n'en retiennent guère que l'ouvrage, vibrant et coloré, de Olle Juul, *La terre sera rouge* (1).

Même insuffisance formelle d'une littérature clandestine (2) qui n'a pas laissé de chefs-d'œuvre; féconde en tracts, en poèmes en partie rassemblés dans une anthologie parue anonymement en automne 1944 *(Der braender en Ild)*, rééditée par la suite avec les noms d'auteurs, au premier rang desquels il faut citer deux jeunes poètes de talent certain, Morten Nielsen, tué en 1944 — perte particulièrement sensible au lyrisme danois — et Mogens Friis, tombé, à dix-sept ans, la veille de la capitulation allemande.

On sait, d'autre part, l'assassinat par l'occupant — provocation suprême — du pasteur et dramaturge Kaj Munk, figure singulière d'idéalisme égaré dans l'hitlérisme, avant de se révéler l'éloquent interprète du patriotisme danois... Les Allemands avaient interdit ses sermons (3), ses poèmes et la pièce — qui n'est pas l'une de ses meilleures œuvres — où il célèbre le courage civique et la vertu du sacrifice : *Niels Ebbesen.*

Nombre de Danois, on le sait, purent se réfugier en Suède; le roman de Karen Aabye, *Vi skall snart kjem* (Nous rentrerons bientôt), conte les aventures, les tristesses de l'exil, les complexités, les réciproques amertumes, la difficile pratique de l'hospitalité offerte et de la générosité acceptée.

La tragédie du Danemark a-t-elle introduit dans sa littérature individualiste et dispersée un esprit nouveau? Certains croient discerner çà et là la durable affirmation de sonorités tragiques, un accent inédit de virile décision; le vieux poète Kai Hoffmann s'écrie :

Vi er blevet et andet Danemark.

(Nous sommes devenus un autre Danemark.)

Les Lettres cependant ne vivent pas que de la guerre; tels, sous l'occupation, se réfugient dans le roman d'aventures, le récit historique à allusions voilées, le rêve, la fantaisie; Martin A. Hansen étonne ses lecteurs habituels, accoutumés à ses paysanneries naturalistes, en leur offrant un récit satirique, fantastique, lestement conté *(Jonatans Rejse)*, suivi, après la guerre, d'un roman picaresque, situé au temps de la Réforme *(Lykkelige Kristoffer)*, et d'un recueil de nouvelles *(Tornebusken)*, toutes œuvres où le problème du mal s'inscrit en sombres filigranes.

Boerje Madsen, écrivain à surprises, publie, après la libération, le roman d'un organiste de petite ville, ambitieux et vain — satire du faux génie par un écrivain ennemi des dogmes et du

(1) Trad. Judith et Gilles Gérard Arlberg (*De röde Enge*), Bordas, éd.
(2) Cf. Albert Fabritius, *La littérature clandestine du Danemark occupé* (brochure, Copenhague, 1946).
(3) En partie traduits, avec une étude préliminaire, par Gilles Gérard Arlberg, *La Croix sur l'étendard* (Ed. Je sers, 1945).

puritanisme, épris de la vie, dont il demande parfois à Freud de lui éclairer les secrets.

Stimulé de même par l'ébranlement des années guerrières, Steen Christensen se dépasse quand il écrit *Jacob Worm*, histoire romancée, contée simplement, avec force, d'un pasteur, satiriste du XVIII[e] siècle, condamné pour avoir vitupéré la majesté royale.

Le Danemark, au surplus, possède une tradition littéraire ininterrompue depuis J.-P. Jacobsen, Herman Bang, Pontoppidan... et à laquelle se rattache un courant d'œuvres variées, valables par une psychologie attentive et une étude approfondie de l'homme et des mœurs... Rappelons à ce propos deux œuvres parues avant la guerre, traduites récemment en français : *Le temps de l'opulence*, par Marcus Lauesen (4), où revit, avec une ampleur épique, l'histoire d'une famille d'armateurs ruinés par l'apparition de la navigation à vapeur, et *La pierre philosophale*, par Anker Larsen, curieuse étude d'expériences ésotériques (5).

Katia, réédité par Franz de Jessen, grand journaliste érudit et collectionneur, qui a vécu longtemps parmi nous, attaché à la rédaction du *Temps*, est le roman de la vie russe à la veille de la révolution (Plon, édit.).

Les plumets rouges (6), par un jeune écrivain mort prématurément, Mogens Klitgaard, agréable roman historique selon la formule classique relevée d'humour et de satire, font revivre l'occupation du Danemark par les troupes napoléoniennes.

Autre roman rétrospectif, le *Borger Alexander*, de Pelle Lauring, tire de la Révolution française une imagerie colorée.

Il peut se passer bien des choses en huit jours, roman de Hans Severinsen (7), est une spirituelle et légère esquisse des mœurs de la capitale danoise.

Gudrun Gregersen décrit *(Kommen af Skarnsfolk)* la vie des Bohémiens vagabonds et leurs relations avec les paysans danois.

Gunnar Gunnarson, Islandais qui écrit en danois, continue la série de ses romans en partie autobiographiques; consacrés à son île natale, ces récits évoquent avec nostalgie l'accent populaire d'une poésie lointaine; ils ont du succès en France (8).

Tel un météore, éclate, en 1943, l'ouvrage de Hulda Lütken, *Mennesket paa Lerfodder* (L'homme aux pieds d'argile), confession étrange d'une mystique et visionnaire qui se trouve être un écrivain remarquable.

Les doyens eux-mêmes du roman danois ne se laissent pas oublier. Martin Andersen Nexoe se rappelle aux contemporains par ses polémiques révolutionnaires, ses appels à une humanité

(4) Trad. par M[me] Manceron (Stock).
(5) Trad. par M[me] M. Gay (Albin Michel).
(6) Trad. par Gilles Gérard Arlberg (Bordas).
(7) Trad. par Gilles Gérard Arlberg (La Nouvelle Edition).
(8) *Vaisseaux dans le ciel* (Trad. Manceron et Zimmermann). *La nuit et le rêve* (Trad. Lescoffier), Stock. *Oiseaux noirs* (Trad. Dorende), la Sixaine.

rénovée, le tome VI de son attachante autobiographie, le roman *Pelle le Conquérant* (9). Joh. Joergensen, écrivain catholique, donne sa *Sainte Brigitte*, chef-d'œuvre d'un octogénaire depuis longtemps attiré par la puissante personnalité d'une visionnaire géniale et la profonde vie mystique d'un moyen âge cosmopolite.

La guerre n'a pas interrompu la renaissance de la nouvelle, genre longtemps proscrit, en Danemark comme ailleurs, par les maisons d'édition, soudain ressuscité à Copenhague par le succès de H.-C. Braner, suivi d'un groupe de jeunes, Finn Gerdes, Peer Schaldemose, Erik Dreyer...

Les poètes, presque aussi nombreux que les écrivains — s'il est vrai qu'il n'est guère de Danois cultivé qui ne commette des vers — constituent, dans la grande famille des lyriques du Nord, un groupe fortement caractérisé et distinct.

L'ancêtre Joh. Joergensen publie des vers à sa femme où se respirent encore, purifiés par une longue existence de pieuse activité, quelques-uns des philtres de sa lointaine jeunesse, proche de Baudelaire et de Huysmans — au temps où, avec Viggo Stuckengerg et Sophus Claussen, il arrachait la poésie à la prédominance naturaliste.

Le public demeure fidèle à Joh. V. Jenssen, au lyrisme rare, traversé d'exotisme; à Ludvig Holstein, miroir où se reflète la délicate harmonie des paysages et des ciels seelandais; à feu Jeppe Aaker, roi poétique du Jutland, Mistral du Nord, maître des découvertes et sonorité dialectales; à Paul La Cour, juvénilement sensible aux ondes souterraines de la poésie universelle (son recueil, *Levende Vand*); à Marcus Lauesen, Harald Herdal, Johannes Wulff...

En une seule année (1943) paraissent, à quelques semaines d'intervalle, trois anthologies poétiques.

La lente ascension d'Otto Gjelsted, son lyrisme discret, puis ardent et volontiers agressif, aboutissent peu avant la guerre à la juste renommée dont il jouit aujourd'hui. Ancien élève des Jésuites, poète, il poursuit une double carrière, et se range parmi ces écrivains danois que la critique n'éloigne pas du lyrisme, ni le lyrisme de la critique... Les critiques Tom Kristensen et Kai Friis Moeller, auteurs de recueils de poèmes (et le second de cette version de cent poèmes d'amour français, du moyen âge à Chénier, célèbre en Danemark), s'avouent d'abord poètes...

Viennent les jeunes, que l'on hésite encore, dans leur pays même, à dénombrer, souvent obscurs, en proie à la nuit et aux subtilités formelles, Ole Sarvig, Erik Knudsen, Jens August Schade.

(9) Trad. L. Janssens (la Sixaine, Bruxelles).

•

On donnerait toutefois des Lettres danoises une idée bien insuffisante si l'on se bornait à la littérature d'imagination. Patrie de Kierkegaard, allumeur du grand incendie intellectuel propagé par la Norvège d'Ibsen et la Suède de Strindberg dans toute la Scandinavie, le pacifique Danemark est à l'origine de la révolution qui a métamorphosé, depuis trois quarts de siècle, l'atmosphère des pays du Nord. Une tradition de critique philosophique et littéraire y persiste depuis G. Brandès, lointain disciple de Taine, et y perpétue une nuance d'humanisme particulière à l'ancienne Athènes du Nord. L'université elle-même n'y répugne pas aux vertus héritées des ancêtres. Et sans doute la thèse de Soerensen, élève de Blinkenberg sur Paul Valéry est-elle (en français) un modèle de dissection technique telle que l'entendent certains laboratoires de l'esthétique moderne; mais d'autres tendances survivent; un Paul Rubow, maître écouté, érudit et styliste, enseigne, par la parole et par l'exemple d'essais brillants et spirituels, les multiples ressources et les secrets du goût et du jugement proprement littéraire.

La critique professionnelle entretient dans les périodiques et la presse quotidienne la curiosité et le sens des littératures étrangères; la précision de l'information cosmopolite et polyglotte, tout autant que la variété des points de vue caractérisent les précieux recueils d'étude de Kai Friis Moeller et de Tom Kristensen, les essais de Gjelsted... Trois critiques, trois poètes.

L'ouvrage d'Emil Fredriksen sur la jeunesse de Joh. Joergensen apporte d'utiles compléments aux importants mémoires du poète.

On voit renaître les vieux débats danois de l'époque héroïque autour du livre attachant, vivant, peu impartial à l'égard de Brandès, de Hakon Stangerup, *Kulturkamp*, relatif à la période 1872-1883. Débats orientés naguère vers les problèmes de la morale théorique et individuelle, et qui survivent sous l'aspect contemporain des problèmes de l'homme et de la société.

Toute une littérature s'ensuit, développée par les générations naissantes, dont nous aurons à suivre l'effort à mesure que s'affirmeront les personnalités et les œuvres.

(à suivre).

Lucien Maury.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Marcel MAUSS : *Manuel d'Ethnographie* (méthodes d'observation; morphologie sociale; technologie; phénomènes esthétiques; phénomènes économiques; phénomènes juridiques; phénomènes moraux; phénomènes religieux); Paris, Payot, 1947, in-8°, 211 p. — Raffele CORSO : *Etnografia, prolegomeni*, 4ª ed. Napoli, Pironti, 1947, in-8°, 242 p., ill. — Iouri SOKOLOV : *Le Folklore russe* (rites et chants nuptiaux; rites et lamentations funéraires; prédictions et incantations; proverbes et énigmes; chansons épiques (bylines); chansons historiques; chants religieux; contes et légendes; chansons lyriques; fl. des fabriques et des usines; fl. soviétique);

Paris, Payot, 1945, in-8°, 387 p., ill. d'images pop. — Sean O'Suilleabhain : *A Handbook of Irish Folklore*, Dublin, Educational Cy. of Ireland, 1942, in-8°, 699 p. — Arnold van Gennep : *Manuel de Folklore français contemporain*, Texte, T. I, vol. 1. *Introduction générale* et *Du Berceau à la Tombe* (naissance; baptême; enfance, adolescence; flançailles). Paris, Auguste Picard, 1943, in-8°, 373 p., 6 fig. et VII cartes; vol. 2 (mariage; funérailles), 1946, p. 373 à 830, X cartes; vol. 3, 1947, *Cérémonies périodiques cycliques* (Carnaval, Carême et Pâques), xv p. et p. 833 à 1416, XXII cartes. — Giuseppe Cocchiara : *Storia degli studi delle Tradizioni popolari in Italia*, Palermo, Palumbo, 1947, in-8°, 343 p. — Luis de Hoyos Sainz y Nieves de Hoyos Sancho : *Manual de Folklore* (la vida popular tradicional), Madrid, coll. Manuales de la Revista de Occidente, 1947, in-8° carré, xv et 602 p., 16 dessins et XXII pl.

A elle seule, déjà, cette liste de titres et de sous-titres prouve qu'en maints pays les savants éprouvent le besoin, non seulement de classer pour eux et leurs confrères les données acquises par deux, parfois trois siècles de recherches directes, mais de mettre aussi à la disposition de tous, non des vulgarisations faites de pillages et d'hypothèses, mais les faits vrais et les ouvrages valables. En comparant ces sous-titres aussi on constate combien *ethnographie* et *folklore* ont un sens variable selon les pays et les auteurs : Sokolov et Cocchiara se limitent au folklore littéraire; Mauss et Corso donnent à *ethnographie* son sens déjà ancien d'étude des peuples dits primitifs ou sauvages; le manuel irlandais est moins une description de faits, avec leur explication, qu'un recueil de questions posées, un peu comme dans le *Handbook* de Charlotte-Sophie Burne publié en deuxième édition par la FL. Society de Londres en 1914. Seul le manuel de Hoyos Sainz et de sa fille Nieves correspond aux exigences actuelles des sciences de l'Homme à tous les degrés de civilisation en ce qu'il en étudie toutes les manifestations collectives et individuelles dites traditionnelles, comme le fera le mien peu à peu, selon le plan de ma *Bibliographie*, parue antérieurement.

Ces différences terminologiques n'ont pas grande importance dans la pratique. On a pu le voir lors de la réunion destinée à réorganiser la C. I. A. P. (Commission Internationale des Arts et Traditions Populaires) à Paris dans la première semaine d'octobre, pourvu que les savants s'entendent à demi mot sur l'objet de leurs études; mais vis-à-vis du public ils doivent prendre une attitude précise et se décider à établir un vocabulaire définitif qui soit accepté internationalement, et d'autant plus qu'à cette réunion assistaient des délégués de tous pays, de l'Iran au Brésil, de la Suède aux pays balkaniques, et que nous avons élu au bureau des Chinois, des Nègres, des Hindous, etc., avec l'intention d'y appeler peu à peu des représentants qualifiés de tous les peuples sans exception, au fur et à mesure du développement chez eux, et par eux-mêmes, de nos sciences. Un premier pas sera fait par la publication d'un périodique, nommé du grec, *Laos* (peuple), sous-titre *Etude des Mœurs et Coutumes*, en reprenant le terme du XVIIIe siècle, mais qui par malheur ne fournit

pas d'adjectif commode. On y publiera un vocabulaire des équivalences linguistiques.

Non que mon espoir soit grand de voir ensuite les savants adopter nos principes; car il s'est tenu il y a une vingtaine d'années un Congrès International (aussi) de Bibliographie à Oxford, dont j'ai suivi les directives dans mon *Manuel*, mais que Mauss et Corso ignorent, en continuant à classer leurs références et titres d'après l'ordre alphabétique des auteurs, ce qui n'a aucun sens, mais permet évidemment de déverser une brouette de fiches telles quelles chez l'imprimeur. Le principe adopté à ce Congrès a été de classer auteurs et titres d'après la date de publication : on voit ainsi les filiations d'idées, souvent aussi les vols et plagiats; et on peut, en remontant du plus récent au plus ancien, se rendre compte de l'évolution de la science entière, ou d'une de ses parties, ou d'un complexe monographique (le totémisme par exemple), ou d'une certaine théorie.

Les classements adoptés par les auteurs de ces manuels diffèrent fortement. J'ai commencé par les cérémonies familiales parce qu'ainsi je situe mieux la vie individuelle et la vie de groupe, qui se classent de nouveau autrement dans les cérémonies périodiques; et parce que ce sont des domaines « riches » en sentiments, en idées, en pratiques, pour finir par la civilisation matérielle qui est « pauvre ». Mauss découpe le complexe social autrement : il intercale les techniques entre le social et l'esthétique, mais place à la fin les phénomènes religieux qui, il le sait autant que moi, pénètrent pourtant dans la vie dite « primitive » même les techniques et l'esthétique, le juridique et l'économique, et nous les rendent intelligibles. Hoyos Sainz a distingué un folklore descriptif (croyance, magie, science populaire, langage, littérature, arts, coutumes familiales, coutumes sociales, fêtes) d'une ethnographie descriptive ou civilisation matérielle (transport, maison, pêche, agriculture, alimentation, costumes, travaux, industrie, métiers), ce qui peut se soutenir aussi.

Il va sans dire que Mauss, Hoyos Sainz, Sokolov et moi avons consacré un premier chapitre à la méthodologie, aux procédés d'observation directe, à la terminologie, etc., sujets qui sont traités séparément par Corso dans ses prolégomènes. C'est là que j'accrocherais volontiers des critiques, si la place ne m'était mesurée. Il suffira de dire que Mauss est plein de bonne volonté, mais manifestement souvent à côté, parce qu'il n'a jamais fait d'explorations directes, en personne. Il est facile de dire derrière une table comment interroger nos paysans ou des « sauvages »; mais qui a tenté sa chance sait qu'en fait on n'avance qu'au petit bonheur et que ce sont ceux que vous voulez interroger qui vous dirigent (si vous êtes sincère et ne voulez pas truquer) mais non pas vous, qui, sur la foi de vos professeurs, voudriez les diriger. Pour réussir, un petit bagage d'idées générales suffit;

ce n'est pas tant de connaissances théoriques que l'observateur a besoin, que d'une réceptivité émotionnelle, ou, si l'on préfère, d'un septième ou huitième sens, en majeure partie esthétique, avec abandon de toute évaluation éthique.

Très divers comme contenu et comme procédés d'exposition, tous ces ouvrages sont utiles ensemble et, pour qu'on ne s'y trompe pas, celui de Cocchiara autant que les autres, parce que son histoire de l'étude du folklore italien, surtout littéraire et musical, comprend des évaluations critiques justes et modérées, avec l'indication des étapes parcourues et de l'élargissement des problèmes posés. Tout folkloriste européen a intérêt à lire cet ouvrage dont il pourra transposer maintes observations à son pays, du moins dans ces deux domaines; le cérémonialisme et les diverses organisations sociales ont moins intéressé les Italiens, quoique leur pays soit l'un des plus riches de l'Europe en survivances classiques et innovations médiévales.

A Sokolov on reprochera de n'avoir donné aucune référence : nombreux sont pourtant, en tous pays, les ethnographes et les folkloristes qui savent le russe et souvent plusieurs langues slaves, et qui auraient été contents de connaître ce qu'on a publié en U. R. S. S. depuis une vingtaine d'années. Le *Manual* de Hoyos Sainz est à mon sens un peu touffu, et là aussi j'aurais préféré des renvois précis aux monographies, plutôt que ces listes par ordre alphabétique des auteurs à la fin de chaque chapitre. Les titres français inscrits pour comparaison sont le plus souvent mal choisis; mais il faut dire que notre littérature folklorique, si abondante, était inconnue en majeure partie des savants étrangers, vu sa dispersion dans toutes sortes de périodiques peu accessibles. Chez Mauss, je constate bien des omissions, et qui paraissent voulues; car il est resté, presque malgré lui, l'un des tenants tenaces de l'école dite sociologique.

A. van Gennep.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Ce serait une erreur de croire que l'*Histoire Générale des Religions* (1) publiée à Paris par la Librairie Quillet sous la direction du R. P. Gorce, un dominicain, et de M. Mortier, un agrégé d'Université, si je ne me trompe, ne constitue qu'une heureuse tentative de vulgarisation. L'ouvrage se présente au contraire comme une œuvre de très réelle valeur scientifique et dans un esprit d'objectivité qui fait honneur à l'éditeur.

(1) *Histoire générale des religions*, sous la direction de MM. Maxime Gorce et Raoul Mortier. *Tome I*. La Grèce et Rome. — *Tome II*. Indo-Iraniens, Judaïsme, Origines chrétiennes, Christianismes orientaux. — *Tome III*. Christianisme médiéval, Réforme protestante, Islam, Extrême-Orient. Paris. Aristide Quillet, 1946-1947. Chaque volume in-4° de près de 500 pages. Très nombreuses gravures et hors-texte.

Le tome Ier est consacré aux religions classiques de la Grèce et de Rome. Nous n'en sommes plus heureusement à l'époque où l'on croyait au miracle grec et où l'on faisait commencer la religion grecque avec Homère et Hésiode. Les Pélasges autochtones ont laissé en héritage toutes ces superstitions qui se retrouvent chez les primitifs d'aujourd'hui et dans Pausanias. Après eux la religion minoenne a dominé en Crète et dans l'Egéide; elle a mis sur le monde achéen une empreinte profonde qui se reconnaît dans les mystères, les thiases et la cathartique. L'exposé de cette religion égéenne préhellénique a été confié à M. Charbonneaux que ses fouilles en Crète avaient déjà fait connaître. Le R. P. Festugière, un maître que l'on ne discute pas, traite de la religion grecque proprement dite. Il rattache le polythéisme grec au grand couple d'un dieu père et d'une mère divine. Ses notes érudites feront la joie des spécialistes. M. Nilsson, à qui l'on doit tant de travaux de première main, nous expose ses vues sur la mythologie et les mythes héroïques.

Rome a eu des rois étrusques et il ne faut pas oublier que jusqu'à la fin de l'Empire, certaines familles demeurées ethnologiquement pures devaient fournir des haruspices sans lesquels rien d'important ne se pouvait entreprendre. Sur ce terrain une fois déblayé, M. F. Fabre a pu consacrer une centaine de pages à l'exposé systématique de la religion romaine, son culte et ses transformations.

On lira dans le tome II les études sur les religions indo-iraniennes, le Judaïsme, les Origines chrétiennes et les Christianismes orientaux. M. Masson-Oursel consacre une cinquantaine de pages à l'Inde et à l'Iran. Avec beaucoup d'intelligence ce savant souligne que nous ne savons pour ainsi dire rien du Védisme, puisque, dès le VIe siècle avant J.-C., l'Inde avait perdu le sens du Véda. Pour Zoroastre et le Zoroastrisme, je n'ai pas l'impression que l'auteur ait utilisé les dernières publications Nybert, *die Religionen des alten Iran*, et Widengen, *Hochgottglauben im Altem Iran*. Certaines conclusions en eussent été certainement modifiées. Il est une question du Zoroastrisme des souverains achéménides qui aurait dû être au moins indiquée. Le Mithriacisme a certainement été plus répandu que ne le pense M. Masson-Oursel. La découverte récente à Rome d'une vingtaine de *mithriaca* en est la preuve. L'exposé du Judaïsme talmudique de M. le grand rabbin Liber m'a paru très faible. La religion des prophètes et le Judaïsme palestinien étaient d'une spiritualité beaucoup plus riche.

Avant d'aborder le Christianisme, le P. Festugière a jugé bon de nous parler de l'Hermétisme et de la Gnose païenne. Il y a là des points de vue qui sans doute étaient déjà connus des spécialistes, mais que les auteurs de manuels de vulgarisation feront bien désormais d'utiliser. M. H.-C. Puech est peut-être l'érudit le

plus parfaitement informé que je connaisse. Il a écrit sur le Mandéïsme et le Manichéisme deux chapitres du plus haut intérêt et qui sont absolument au point. Il est regrettable que les circonstances n'aient pas permis à l'auteur d'utiliser l'ouvrage par ailleurs presque introuvable en France de Mrs. E.-S. Drower, *The Mandeans of Iraq and Iran. Their Cult, Customs, Magic, Legends and Folklore.* Oxford, 1937.

Le chapitre sur le Christ a été confié à l'éminent professeur de Fribourg, le R. P. Braun. Il est un spécialiste très averti des études néotestamentaires et son travail nous a paru très fort. Mais il n'y a pas dans le monde que des catholiques et les protestants sont également chrétiens. Quelles sont leurs convictions à ce sujet? M. Goguel, l'ancien doyen de la Faculté libre de Théologie Protestante de Paris, exposera donc les idées du protestantisme libéral sur le Christianisme primitif, tandis que le R. P. Gorce nous exprimera les croyances catholiques sur les origines apostoliques.

Avec l'autorité qui s'attache à sa science de l'Orient et à son éminente situation de Préfet de la Congrégation des Eglises Orientales, le Cardinal Tisserant étudie le Christianisme en Egypte et en Ethiopie, tandis que Mlle Danzas montre une connaissance approfondie des Eglises russe et byzantine.

Le tome III traite du Christianisme médiéval, de la Réforme protestante et de la vie chrétienne jusqu'au début du Catholicisme contemporain. Le P. Denifle a écrit un livre puissant et passionné, *Luther und Luthertum,* et qui a constitué une révélation sur l'évolution du réformateur. On se devait au moins de le citer. Par contre, puisque le P. Gorce consacrait un paragraphe au *Modernisme,* il se devait d'en ajouter un autre sur l'intégrisme condamné par Benoît XV.

Suit un chapitre très curieux et très intéressant sur la *franc-maçonnerie* considérée et présentée comme la religion de la tolérance. L'auteur fait preuve d'un large esprit de compréhension à l'égard de toutes les religions et très justement il reproche aux franc-maçonneries latines d'avoir dévié de leur esprit d'origine et d'avoir montré à l'égard du Catholicisme une intolérance que rien ne justifie. On trouvera dans ces pages, écrites par un maçon de bonne foi, les vues officielles de la Maçonnerie française.

Il convient de signaler comme extrêmement remarquable l'article de M. Ryckmans sur les religions préislamiques. Je regrette que pour l'Islam, M. Wiet ne semble pas connaître les travaux et les découvertes de M. Tor Andrae relatifs aux influences nestoriennes sur la pensée de Mahomet. Le chapitre sur la formation du Coran est lamentablement insuffisant.

Les religions de l'Extrême-Orient ont été étudiées par Jeannine Auboyer, Masson-Oursel et Jean Buher. C'est dire la valeur de ces pages.

Le tome IV n'est pas encore paru. Il sera consacré aux Primitifs, à l'Ancien Orient et aux Indo-Européens. Un cinquième volume traitera les hérésies et le sixième renfermera des tables détaillées.

Cicéron définit l'homme un animal religieux. Il s'impose dès lors à tout chacun, qu'il soit agnostique ou croyant, de savoir comment se manifeste dans le monde le sentiment religieux, le but qu'il poursuit, les formes revêtues par lui, et par quels rites il s'extériorise, ses conquêtes, ses triomphes et parfois aussi son affaiblissement.

C'est à ces questions, à ces préoccupations que répond ce grand et magnifique ouvrage. Il le fait avec un souci d'impartialité, une largeur de vues, une richesse d'informations qui font de ce livre un beau monument de la science française.

Albert Vincent.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

BALZAC ET L'INSTITUT DE FRANCE. — Traité à l'Académie des Sciences morales et politiques pour la séance solennelle de fin d'année, par M. Marcel Bouteron, pape des Balzaciens, ce sujet, si l'on ose ainsi dire, sentait un peu le fagot. Il a naturellement attiré une nombreuse assistance. Pour la circonstance, le « lecteur » a repris et élargi une étude antérieure sur les relations de Balzac avec l'Académie française, examinant de surcroît ses rapports avec l'Académie des Beaux-Arts, où il comptait de nombreux amis; l'Académie des Sciences, où il suivait avec passion les controverses de Cuvier avec Geoffroy Saint-Hilaire; et l'Institut tout entier, en tant que corps savant.

En 1841, à une époque où il avait déjà fait acte de candidat à l'Académie française, Balzac, dans une adresse remise aux députés chargés de l'étude sur la propriété littéraire, s'exprimait ainsi sur la création de la Convention nationale : « L'Institut est notre plus grand corps savant et littéraire. Créé pour offrir la réunion des hommes remarquables du pays, il n'a d'analogue que la Cour de Cassation dans la magistrature, les maréchaux dans l'armée, le Conseil d'Etat dans l'administration. Mais cette belle médaille a un revers. Comparez les traitements de ces trois ordres de fonctionnaires avec ceux qui représentent les sciences, les arts et les lettres! La France serait-elle ruinée en élevant à 6.000 francs le traitement des membres de l'Institut, où se rencontrent tant de gens désintéressés qui tous n'ont pas de sinécures? L'Institut fut établi à une époque où le traitement n'existait pas, où les places publiques étaient quasi gratuites. Certes, depuis l'élévation de tous les justes salaires, il y a chez ces hommes dont beaucoup sont des gens de génie, un silence admirable, ils ne réclameront jamais... Comment ne s'est-il pas trouvé, parmi les membres de

la Chambre, un homme désintéressé dans la question, qui ait par forme d'amendement élevé la chétive solde des membres de l'Institut à un chiffre en harmonie avec la vie de Paris dont la cherté s'accroît de jour en jour? » Et de constater qu'un membre de l'Institut, en 1841, touchait un peu moins qu'un huissier de la Chambre des Députés. (L'écart n'a fait que s'accentuer : le traitement *annuel* est maintenant très au-dessous du minimum vital *mensuel* du travailleur le moins favorisé.)

Quoi qu'il en fût, l'Institut apparaissait à Balzac comme le plus magnifique groupement de forces spirituelles du pays, et dès son jeune âge, la Coupole le fascinait. C'est en 1818 que commencèrent ses rapports avec la doyenne des Académies. Il avait dix-huit ans et travaillait comme clerc chez Me Guillonnet de Merville (le Derville de la *Comédie Humaine*), avoué près le tribunal de première instance. Au nom des clercs de l'étude, il questionna M. Andrieux, professeur au Collège de France et futur secrétaire perpétuel de l'Académie Française, sur la prononciation du mot registre. Fallait-il dire *regître*, à l'ancienne mode, ou *registre?* M. Andrieux répondit gravement qu'on pouvait, en sûreté de conscience, prendre le parti qu'on voudrait.

L'année suivante, Balzac soumettait au même M. Andrieux un *Cromwell* dont les cinq actes en vers, de fort mauvaise qualité, amenèrent l'académicien à prendre une position plus nette. Balzac abandonna provisoirement la littérature pour se consacrer, rue des Marais-Saint-Germain (rue Visconti), à des travaux d'imprimeur. Mais en 1833, le *Médecin de campagne* manqua de peu un prix Montyon de l'Académie Française, sans, paraît-il, que l'auteur eût été pour rien dans la mise sur les rangs de l'ouvrage.

Après avoir publié *Eugénie Grandet, La recherche de l'absolu, Le Père Goriot, Ferragus,* et tandis qu'il composait *Le Lys dans la vallée*, l'idée d'une première candidature vint à Balzac, qui écrivit à Mme Hanska : « Je vais tâcher de m'ouvrir à coup de canon les portes de l'Académie. »

Il fit visite à Alexandre Duval, l'auteur d'*Edouard en Ecosse*, qui, lui montrant sa chambre à coucher, lui dit : « Voilà un lit, Monsieur, où je vais bientôt mourir. » Sans se démonter, Balzac répliqua de façon joviale et réconfortante : « Je ne serai nommé ni cette fois-ci, ni l'autre. D'après toutes les probabilités, il n'y aura pas d'extinction avant trois ans; c'est donc pour dans six ans au plus tôt que je compte sur vous. »

Plus tard, son ami Charles Nodier devait lui dire : « Eh! mon ami, vous me demandez ma voix, et je vous donne ma place. J'ai la mort sur les dents. »

Les dernières candidatures de Balzac datent de 1848. Parti pour prendre du repos en Ukraine, chez Mme Hanska, il avait chargé sa mère de remettre au secrétariat de l'Académie Française une lettre contenant ce fier passage : « Les titres qui peuvent me mé-

riter l'attention de l'Académie sont connus de quelques-uns de ses membres. Mais comme mes ouvrages, ils sont si nombreux que je crois inutile de les énumérer ici. »

C'est un Noailles qui fut élu au fauteuil de Chateaubriand, par vingt-cinq voix contre deux à Balzac. C'est M. de Saint-Priest qui remplaça Vatout: Balzac n'eut encore que deux voix contre vingt-sept.

Après l'élection de M. de Noailles, il écrivit à l'un de ses amis : « Maintenant, mon cher Laurent, si tu peux savoir de source certaine quels sont les deux Académiciens qui m'ont donné leur voix, tu me feras grand plaisir, car je veux les remercier d'ici moi-même. Mais comme plusieurs voudront être de ces deux-là, ne te trompe pas, je veux être sûr des deux vraies voix. L'Académie m'a préféré M. de Noailles. Il est sans doute meilleur écrivain que moi, mais je suis meilleur gentilhomme, car je me suis retiré devant la candidature de M. Victor Hugo. Et puis, M. de Noailles est un homme rangé, et moi, j'ai des dettes, palsambleu! »

Robert Laulan.

La chirurgie physiologique. — Pendant des siècles, a remarqué le professeur René Leriche, de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, dans le discours qu'il a prononcé à la séance annuelle de cette dernière compagnie, l'acte opératoire n'a été qu'un acte d'autorité sur certaines misères de l'homme. La chirurgie demeurait étrangère à l'étude des phénomènes dont elle s'essayait à atténuer les risques.

Puis, quand lui fut révélé l'univers des infiniment petits, elle reconnut que faute d'asepsie, elle avait souvent créé la maladie et donné la mort, et elle se forgea une discipline rigoureuse qui mettait l'opéré à l'abri de tout accident infectieux venu du dehors. Mais elle dut reconnaitre que par delà l'asepsie, elle pouvait tuer parce que son objet, l'homme, pouvait lui-même et par lui seul, la mettre en échec. L'acte d'agression qu'elle constitue contre la nature peut éveiller en effet des réactions de tout genre, créatrices d'une maladie post-opératoire, parfois mortelle et toujours grave, ou révéler des faiblesses cachées.

La chirurgie est alors entrée dans une nouvelle phase de son destin, en se préoccupant de la physiologie de l'opéré.

Mais ce qu'on appelle *chirurgie physiologique* est une branche nouvelle de la thérapeuthique, née vers 1925, qui cherche à obtenir, par des sections nerveuses, ou par des actions endocriniennes, des mouvements physiologiques inverses de ceux par quoi se réalisent certaines de nos maladies, dans l'espoir d'obtenir ainsi un effet correcteur.

Il y a dans cet ordre de choses un immense objet de travail, et le professeur Leriche estime qu'un renouvellement des procédés éducatifs s'impose : mieux vaut pour les chirurgiens s'entraîner dans un laboratoire de chirurgie expérimentale que dans un amphithéâtre de médecine opératoire. Les scolarités, d'après lui, trop rhétoriciennes, trop prolongées, usent l'esprit de curiosité, « ternissent cette ingénuité de l'intelligence qui est une des conditions de la découverte ».

Quelques aspects des révolutions françaises. — La *Société de l'Histoire de France*, qui est dans sa 114e année d'existence, a décidé d'ouvrir ses séances, qu'elle tient à l'Ecole des Chartes, à tous ceux, membres ou non de la Société, qu'intéressent ses travaux. On n'est pas plus libéral. En liaison avec le *Comité national de la Commémoration de la Révolution de* 1848, elle a pris comme thème général des communications qui seront faites au cours de la saison : *Quelques aspects des Révolutions françaises.*

C'est Mme Suzanne Honoré-Duvergé, ancien membre de l'Ecole de Rome et bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, qui a ouvert la série des conférences, avec une étude sur *Charles le Mauvais et Etienne Marcel pendant la crise de*

1356-1358, sujet qu'elle connait à fond, pour l'avoir traité dans une thèse de doctorat. Cette crise, à son avis, a la signification d'une révolution manquée, d'un mouvement de réforme désiré au départ par l'unanimité du pays représenté par les Etats Généraux, et dont la ville de Paris prit la direction pour aboutir à un échec, causé par les procédés trop énergiques d'Etienne Marcel, à un moment où tout le monde était las et la situation fort confuse. — R. L.

LA NATURE

LES BRISEURS DE NOYAUX. — La Sorbonne célébrait récemment le dixième anniversaire de la mort de lord Rutherford. Ce savant représente un des pères de la nouvelle science intra-atomique, un de ceux dont les travaux ont permis, en montrant que le vieux rêve des alchimistes sur la transmutation de la matière est en somme un phénomène naturel et spontané, de démolir artificiellement l'édifice du monde où nous sommes. Nous pensions ne danser que sur un volcan; grâce à cet illustre physicien et à ses émules et successeurs, nous savons maintenant que le volcan lui-même fait partie de l'impondérable, et qu'en fait il n'existe rien que la gravitation universelle — rien qu'un univers d'images changeantes, où l'Esprit seul peut-être constitue une réalité.

Tout ceci est très beau, et les géniales intuitions de Rutherford méritent assurément les hommages de ceux qui les ont mises à profit. Mais il n'est pas que des physiciens, et puisque aussi bien ces problèmes touchent à la structure même de la Nature, il est permis de se demander ce qu'en pensent les naturalistes.

Posons d'abord en principe que par « naturalistes » nous entendons ceux qui s'efforcent de regarder, de pénétrer, de sentir la Nature, en se gardant de la détruire ou simplement de la déformer, comme on respire une fleur ou comme on contemple une œuvre d'art.

Si le problème intra-atomique ne nous était présenté que sous le signe de la connaissance pure, si ceux qui en ont posé les données et en recherchent les solutions ne se livraient qu'à une sorte de jonglerie plus ou moins poétique, on pourrait déjà le considérer comme inquiétant dans son essence, tout en lui payant le tribut d'admiration auquel il a droit. Mais les « briseurs de noyaux » affectent d'intégrer leurs efforts dans le cadre économique, en essayant de nous convaincre qu'ils sont sur la voie triomphale d'une utilisation pratique, pacifique et universelle de l'énergie intra-atomique; et dès lors le cas devient beaucoup plus grave, le miracle cesse tout à fait de nous éblouir, si prompts soyons-nous au rêve et la poésie.

Economiquement parlant, le mot *Nature* désigne, pour nous humains, l'ensemble des éléments préexistants mis à notre disposition par le milieu qui nous entoure. La vie *naturelle* implique

l'utilisation de ces éléments, dans la limite toutefois où est respectée l'intégrité de leur structure et de leur destination.

Regardons ce qu'on appelle du beau vocable d'Energie. Cette force de la Nature comporte — tout au moins à l'échelle de nos sens — une forme relativement stable et homogène appelée Matière, et diverses formes en mouvement : Lumière, Chaleur, Son, Electricité, Radioactivité. Certaines faisaient déjà partie de notre domaine avant Becquerel, Rutherford ou Curie. Elles ont toujours été accessibles à notre arsenal sensoriel, nous nous en servons depuis que nous sommes sur cette terre; et cet argument prouverait déjà à lui seul que s'il existe un « plan de travail » de la machine humaine, il nous était en principe interdit de nous aventurer au delà.

N'importe, d'autres formes de l'Energie, par exemple l'Electricité, nous furent ensuite révélée par le hasard, et enfin la Radioactivité nous a démontré l'instabilité de l'équilibre matériel.

Ces acquisitions, même fortuites, sont tout à fait dans l'ordre, de la part d'un cerveau aussi organisé que le nôtre pour en tirer parti. Elles échapperaient à la critique si elles n'avaient incité l'Homme à franchir, dans sa position vis-à-vis de la Nature, un palier redoutable.

Que la radioactivité soit utilisée par l'Homme, rien de plus logique. Ce faisant, il suit sa ligne, il plie à ses besoins des phénomènes que son subtil génie a extraits de la gangue des faits naturels. Mais nous continuons à nous placer ici dans l'hypothèse où il ne déforme rien, ne détruit rien, où sa seule intervention se borne à imaginer les modes d'emploi, où il n'agit pas autrement — quoique à un degré infiniment supérieur — que les autres espèces animales qui, par la mémoire associative, enrichissent leur instinct en remontant parfois des effets aux causes, et en s'ouvrant ainsi des regards presque conscients sur le déterminisme de leur condition.

Prenons un exemple, auquel je pensais le soir, précisément, de la cérémonie de Rutherford, alors que mon chemin de retour me faisait passer rue de Vaugirard devant la plaque apposée sur l'ancien laboratoire d'Edouard Branly. La T. S. F. n'est certes pas une invention heureuse : elle a doté le genre humain d'un moyen mécanique de faire du bruit, et ce moyen est devenu, comme beaucoup d'autres, un but, une obsession, un abus, et cet abus s'est mué en monopole d'Etat, c'est-à-dire en un impôt. Comme on comprend que le découvreur de la détection des ondes hertziennes, qui malgré tout était un sage, se soit toujours refusé à profiter de sa propre invention!... Mais enfin, abstraction faite du caractère abusif qu'elle a revêtu, la « Radio » n'est que la mise en œuvre d'un ordre de faits extérieur à l'Homme. Forcé de vivre, il lui faut soutenir sa condition physique

par tous les moyens à sa portée, et il ne pouvait négliger celui-là.

Voici un autre exemple : la navigation. Elle est normale tant que nous nous contentons de *flotter*, de nous servir du milieu liquide, mais *en surface*, puisque nous sommes bâtis pour respirer l'atmosphère qui enveloppe notre planète. Dès que nous prétendons naviguer soit sous l'eau, soit dans l'air, l'abus commence, il y a rupture par nous du contrat biologique qui nous lie à la Nature; nous devenons des faussaires, des escrocs cherchant à tirer de cet accord tacite des avantages indus.

La connaissance de l'Atome et de ses mystères procède de l'observation honnête des phénomènes naturels. Elle mérite l'enthousiasme qu'on manifeste envers les chercheurs qui nous ont ouvert ce prodigieux horizon; mais l'industrie des « briseurs de noyaux », des fabricants de bombes et de concentrés d'énergie, relève de l'astuce spécifiquement humaine et représente, avec toutes les entreprises du même genre, un péril constant pour l'humanité.

Simplement parce qu'elle n'est pas capable d'en tirer normalement parti.

Une chose est à remarquer : la plupart de ces recherches et découvertes extra-naturelles tournent leur objectif vers la destruction et la guerre. Il semble qu'une fatalité de malheur s'attache à elles. Le moraliste peut se demander si un jour l'Homme aura réussi à trouver son centre de gravité ethnique et social lui permettant de vivre en paix. Il est permis d'en douter, et ceux qui croient à une justice immanente ne manquent pas d'affirmer que cette sombre destinée faite à nos inventions les plus magiques n'est que la punition de l'esprit d'orgueil et de folie propre à l'espèce humaine. De fait, l'Animal ignore nos roueries, notre science déformatrice. Fabriquer du monstrueux lui est inconnu. Peut-être obéit-il lui aussi à une sorte d'idéal, différent du nôtre? Peut-être a-t-il rencontré — l'observation de certaines communautés d'insectes tendrait à le laisser croire — cet état d'équilibre individuel et collectif qui lui vaut d'accepter sans murmure les dons de la Nature? Et s'il en est ainsi, devons-nous le plaindre... ou l'envier?

Marcel Roland.

La vie des requins, par *Paul Budker* (Editions Gallimard, Paris).

Je ne croyais pas possible d'écrire sur les requins tant de choses, et si peu connues. Ceux de la politique et de la Phynance vont se rengorger : ce livre a presque l'allure d'une réhabilitation. Songez que les dents du requin se détachent si facilement qu'il n'est même pas capable de couper un homme en deux, comme on l'a prétendu. C'est donc un calomnié! Et savez-vous qu'il existe des requins d'eau douce? Et que certains petits poissons se chargent de les piloter ou se font remorquer par eux au moyen d'une ventouse? Symbiose touchante qui rappelle l'oiseau cure-dents du crocodile. Savez-vous qu'on a inventé — les Américains, naturellement — un sachet que les naufragés fixent à leur ceinture de sauvetage et qui les protège de l'attaque des squales? Et savez-vous que le mot « Requin » ne vient pas du tout du latin *Re-*

quies? Tant pis, cette étymologie me plaisait et je la regrette. En vérité, je vous le dis, vous apprendrez beaucoup de choses avec ce livre bourré de documents, et qui, ce qui ne gâte jamais rien, est écrit dans une forme très agréable.

Nouvel atlas d'entomologie (N. Boubée et Cie, Paris).

Les éditions Boubée viennent d'achever l'*Atlas des Coléoptères de France* en trois fascicules, signés de M. Luc Auber et illustrés par Mlle G. Boca, et celui des *Hémiptères de France* en deux fascicules, dont le texte et l'illustration sont de M. A. Villiers.

Précédés d'une remarquable introduction du Dr R. Jeannel, professeur au Muséum (trois fascicules : Anatomie, Biologie, Paléontologie) ces petits ouvrages présentent sous une forme objective et condensée tout ce que l'étudiant et l'amateur ont besoin de connaître.

Je signale en outre, aux mêmes éditions, la réimpression de l'excellent *Petit Atlas des Mammifères*, en quatre fascicules. — M. R.

PHILOSOPHIE

LES COURANTS IRRATIONALISTES CONTEMPORAINS

« Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison »... (PASCAL.)

Il y a un an, le 18 février 1947, Armand Cuvillier donnait à la Sorbonne, sous les auspices de l'Union rationaliste, une conférence, dont le texte fut publié quelques mois plus tard (1). Il s'agit, en somme, d'un réquisitoire sans violence, mais sans faiblesse, contre toutes les formes de l'irrationalisme contemporain. Il offre matière à réflexion, sinon à examen de conscience...

Victor Delbos, en pleine tourmente de la première guerre mondiale, entreprit de déterminer, dans son cours, « les caractères généraux de la philosophie française ». Il mit au premier plan la tendance « à rechercher les idées claires et à les lier entre elles par des rapports clairs »...

Or, aujourd'hui, il semble que l'intelligence et la raison soient mises en accusation. Pour un peu, on les rendrait responsables de tous les malheurs du temps. On leur oppose sans cesse l'intuition et le sentiment, capables, prétend-on, de nous faire saisir le concret et de nous rapprocher de la vie.

On pourrait, certes, trouver à l'irrationalisme des origines assez lointaines. Pour ma part, je crois qu'il correspond, comme le rationalisme, à un *tempérament*. Mais Armand Cuvillier précise que, sous sa forme actuelle, le mouvement irrationaliste s'est développé sous l'influence de la philosophie allemande, plus précisément de la philosophie du *romantisme* allemand. C'est bien possible. M. Dominique Parodi, dans sa remarquable étude sur Renan (2), montrait déjà chez ce penseur — plus fêté que vraiment connu — l'influence de l'Allemagne. Renan a repris à son compte l'antithèse, banale en pays germaniques, entre la pensée fran-

(1) Armand Cuvillier, *Les courants irrationalistes dans la philosophie contemporaine*. N° 95 (mars-avril 1947) des « Cahiers rationalistes », 47, boulevard Saint-Michel, Paris-Ve.

(2) *Du positivisme à l'idéalisme.* (Philosophies d'hier). Un vol. in-8°. Vrin, Paris 1930.

çaise, abstraite, dogmatique, mécaniste, et la pensée allemande où domine le sens profond de la vie et du divin. « La France, disait Renan, représente éminemment la période analytique, révolutionnaire, profane, irréligieuse de l'humanité. »

Le poète romantique allemand Novalis écrivait : « La philosophie ne vient pas du pur entendement; elle ne vient pas de la simple raison et, en fin de compte, ce qui est incompatible du point de vue philosophique se réunit dans les sources mystérieuses de la poésie... » Ici se trouvait déjà nettement posé le principe qui sera celui de toute l'idéologie irrationaliste contemporaine.

Schelling s'inspirera de cette pensée fondamentale et développera plusieurs philosophies successives, mais toutes plus ou moins inspirées, dit E. Bréhier (*Hist. de la philos.*), d'une sorte de « théosophie », s'achevant en une histoire mystique de l'humanité, appuyée sur une mythologie. Intuitionnisme, vitalisme, esthétisme de Schelling passeront en France par l'intermédiaire de Ravaisson, qui inspirera H. Bergson. Le bergsonisme mettra en honneur l'*expérience interne*, les *états vécus*. Puis, entre deux guerres, « s'amorça cette curieuse campagne en vue de faire de l'écrivain danois Kierkegaard un philosophe, lui qui s'était posé en adversaire de toute philosophie ». Son compatriote Georg Brandès le définissait comme « un reflet danois (...) des romantique allemands ». C'est également entre deux guerres que commença de s'exercer sur la philosophie française cette étrange emprise de la philosophie allemande. Et cette emprise fut souvent celle de l'antirationalisme le plus outrancier. Vers 1927, Müller-Freinfels, Ludwig Klages eurent chez nous maints admirateurs. Klages (*L'esprit, adversaire de l'homme,* 3 vol.) soutient que l'esprit est le « mauvais démon » qui s'est introduit dans la vie de l'âme; l'intelligence est déclarée « parasitaire ». Tout simplement. Heidegger a trouvé en France des diciples enthousiastes; et surtout il a inspiré « ce gros volume, cette somme philosophique un peu indigeste de Sartre qui s'appelle *L'Etre et le Néant.* C'est du Heidegger revu et corrigé, mais, à la base, c'est du Heidegger. »

Si les aspects de l'irrationalisme contemporain sont multiples, ils n'en ont pas moins des traits communs. Ce sont des philosophies du *sujet.* Elles mettent délibérement « entre parenthèses » le monde de la science. Il ne reste que des « états vécus » du Moi. Nous assistons à une exaspération nouvelle du subjectivisme. Et le *sujet* dont il est question, ce n'est plus le sujet cartésien, le moi-connaissant. C'est l'« existant » individuel, enfermé dans sa subjectivité. Philosophie *introvertie,* « qui se complaît dans les raffinements de l'analyse intérieure (...) et en vient, par une sorte d'onanisme intellectuel, à ne plus travailler que sur elle-même, comme si toute pensée digne de ce nom n'était pas toujours en relation avec un sujet déterminé ».

•

J'aime que l'auteur ajoute à son propos quelque adoucissement, bien dans son caractère, quand il dit : « Je ne méconnais nullement ce qu'il peut y avoir de séduisant dans cette aspiration romantique de la pensée que j'ai un peu âprement critiquée... » Comme l'écrivait, de son côté, René Zazzo : « Cette métaphysique de l'irrationnel, je sais à quel besoin de libération spirituelle elle semblait répondre; et ce besoin, je sais à quels magnifiques efforts de dépassement il a conduit les poètes du sur-réel, les philosophes du sur-rationnel... Surmonter le monde des accoutumances et des habitudes, rafraîchir aux sources du rêve notre vision des choses, briser le cercle étroit de nos raisonnements, certes! Mais, au delà du réel, ce qu'on retrouve, c'est encore le réel — plus riche —; au delà de la raison, c'est encore la raison — plus large et plus profonde. » (*Le devenir de l'intelligence.*)

« L'irrationnel plonge ses racines en nous, en nous tous, conclut Armand Cuvillier. Et si certaines conditions sociales favorisent l'irruption de cet irrationnel, c'est parce que nous le portons déjà au fond de nous-même. Eh bien, oui! Il est en nous « chaque fois qu'au lieu d'essayer de nous élever vers la pensée claire, nous cédons à la tentation de nous replonger dans ce fond existentiel obscur, dans ce monde de la pensée trouble, des impulsions émotionnelles et instinctives... »

Il s'agit donc non pas d'exalter cette pensée trouble, mais de nous en libérer par une ascension perpétuelle vers l'intelligible, vers la pensée rationnelle...

•

Georges Duhamel a distingué autrefois, en littérature et en poésie, deux tendances principales : l'acceptation, l'évasion... N'en pourrait-on dire autant de la philosophie? Et si la philosophie de l'évasion occupe aujourd'hui tant de place chez les penseurs contemporains, c'est peut-être que notre monde est malheureux.

Achille Ouy.

Georges Galichet. — **Essai de grammaire psychologique** Un vol. de XVI-225 p. grand in-8°, de la Bibl. de Philos. contempor. Presses universit. de France, Paris 1947.

M. Georges Galichet, docteur ès lettres, a accompli toute sa carrière dans l'enseignement public. Instituteur, puis élève de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, professeur d'Ecole normale, Inspecteur des écoles primaires, enfin directeur de l'Ecole normale de Limoges, il nous donne aujourd'hui un gros ouvrage qui a dû lui demander des années de labeur.

Il ne faut pas s'attendre à y trouver un traité complet de grammaire française. L'auteur a voulu simplement esquisser une nouvelle manière d'aborder l'étude des faits grammaticaux, et dégager à grands traits la structure profonde de notre langue. Sa méthode, profondément originale, est d'ailleurs applicable, nous en sommes persuadé, à n'importe quelle langue. L'introduction — sur les valeurs fondamentales de la langue — commande tout le reste de l'ouvrage. Car la suite du livre se contente de dégager les perspectives secondaires qui dérivent de ces vues générales, sans

prétendre aborder tous les détails. Si nos conceptions, dit-il, sont acceptées, il sera bien temps alors, et facile, de les compléter, de les enrichir de tout l'apport des « grammaires complètes » qui foisonnent en notre pays.

Les faits de langage sont essentiellement des faits psychologiques. Le problème grammatical est donc lui-même, en son fond, un problème psychologique. C'est dans le mécanisme de la pensée qui s'exprime qu'il faut chercher les principes ordonnateurs de la langue « qui gouvernent par le dedans le monde des signes ».

Une classification d'ensemble en *espèces, catégories* et *fonctions* permet de distinguer nettement trois ordres de valeurs grammaticales, souvent mal dégagées jusqu'ici. Elle permet en outre de saisir la structure de la phrase à partir des unités élémentaires.

Nous ne pouvons songer à analyser en peu d'espace une étude aussi importante et aussi riche à tous égards. Nous sommes persuadés qu'elle aura un grand retentissement dans le monde des linguistes, des grammairiens et dans le monde des psychologues. Nous voudrions croire aussi que la pédagogie grammaticale y puisera de féconds enseignements et s'en renouvellera pour le plus grand bien des élèves... et des maîtres. Mais cela exigera du temps, beaucoup de temps. Du moins peut-on le craindre. Ce qu'il faudrait, pour hâter les choses, ce serait une Grammaire complète, inspirée de la méthode si claire, et au fond si simple exposée dans l'*Essai*...

Pour le moment, cet *Essai* mérite la plus large audience chez tous ceux — et ils sont nombreux — qui demeurent persuadés, comme nous-même, que la grammaire est un inégalable instrument de culture. « Tous les domaines lui sont ouverts; elle a droit d'accès partout où la pensée de l'homme s'exerce et cherche à s'exprimer... »

Note sur la filmologie. — On ne devrait parler que de ce que l'on connaît bien. En écrivant ma dernière chronique sur la filmologie, je manquais, à vrai dire, de documentation. Je m'en accuse. J'ai reçu depuis, grâce à l'obligeance de l'Association pour la recherche filmologique (101, boulevard Raspail, Paris-VIe), le texte des propositions françaises qui servirent de base aux travaux du Congrès international, ainsi que les résolutions adoptées à ce Congrès.

J'ai reçu également les numéros I et II de la *Revue internationale de filmologie* (Presses Universitaires de France). Je signale à tous ceux que la question intéresse, l'existence de cette Revue. Les études qu'elle publie sont, en tous points, remarquables; et les noms qui figurent à son sommaire sont ceux de savants, de psychologues, de sociologues, d'esthéticiens de tout premier plan : Mario Roques, Marc Soriano, Henri Wallon, Georges Sadolu, Raymond Bayer, J. Segond, Georges Poyer, R. Ingarden, J. Lemeere, Marcel Cohen, P. M. Schuhl, J. Boutonnier, R. Desoille, etc., auxquels vient s'adjoindre le Groupe de filmologie de l'Ecole Normale Supérieure...

Ce sont là de sérieuses garanties pour l'avenir d'une science nouvelle.

Jacques Maritain : **Court Traité de l'existence et de l'existant.** Un vol. de 240 p. in-12. Paul Hartmann, Paris, 1947.

M. Jacques Maritain est un de ces auteurs dont chaque nouvel ouvrage est attendu et salué comme un heureux événement, dans le monde de la pensée. Il unit la rigueur du raisonnement à je ne sais quelle verve aristocratique du style qui doit séduire et retenir ceux-là mêmes qui n'adoptent point ses thèses. En un moment de notre histoire où beaucoup de philosophes se délectent à composer des « nocturnes », je n'oublie pas que M. Jacques Maritain a déclaré, voici déjà un quart de siècle : « Il n'y a pas d'accord, il n'y a pas de conciliation, il n'y a pas de paix possible entre la philosophie chrétienne et les ennemis de l'intelligence. » Aujourd'hui, il confronte existentialisme et thomisme. Il montre, — ce qui surprendra et instruira plus d'un lecteur, — que l'on peut parler de « l'existentialisme de saint Thomas »... à condition d'entendre par existentialisme l'affirmation de primauté de l'existence, mais sans supprimer pour autant les essences ou « natures ».

Veritas sequitur esse rerum : la vérité suit l'existence. La fonction de jugement est une fonction existentielle. Dans la perception abstractive, ce que l'intelligence saisit, ce sont des natures ou des essences qui, elles-mêmes, ne sont évidemment pas des « choses ». Dire que le jugement est existentiel, c'est dire qu'il fait passer l'esprit du plan de la simple *essence* au plan de la *chose*.

C'est au jugement que fait face l'acte d'exister. Mais le concept de l'*exister* (*esse*) n'est pas et ne peut

pas être « coupé » du concept absolument premier de *l'être*.

C'est là que M. Maritain voit l'erreur originelle qui se trouve à l'arrière-fond de toutes les philosophies existentialistes modernes : celles-ci présupposent, en effet, que l'existence peut être isolée; elles traitent de l'*existence* sans traiter de *l'être*. Ou, ce qui ne vaut pas mieux, elles prétendent (Heidegger) traiter de l'être en le phénoménalisant à partir de l'existence, à partir du point d'actualité existentiel.

Je ne puis analyser tout au long cet ouvrage vigoureux. J'ai seulement voulu montrer en quelque sorte son point de départ. On en lira les chapitres successifs avec intérêt, quelle que soit la position philosophique que finalement (ou préalablement) on adopte.

L'auteur dit quelque part : « Thomas d'Aquin... va, par l'intelligence même à l'existence même. Il a de la science l'idée la plus hautement classique, il est scrupuleusement attentif aux plus légères exigences, aux plus fines règles et mesures de la logique, de la raison, de l'art d'articuler les idées »...

M. Jacques Maritain est donc, à tous égards, un très fidèle disciple de saint Thomas d'Aquin.

Jacques Maritain : **L'Education à la croisée des chemins** (Avant-propos de Charles Journet). Un vol. de 240 p. in-16. Egloff édit., Paris, 1947.

Cet ouvrage a paru pour la première fois, en langue anglaise (Education at the Crossroads), et fut réimprimé deux fois depuis, aux Etats-Unis. Il se compose du texte de quatre conférences prononcées pendant la dernière guerre, à l'Université de Yale. Elles sont naturellement orientées dans la perspective de la vie américaine, et représentent un essai sur les problèmes contemporains de l'éducation en Amérique. Cependant, comme l'écrit M. Ch. Journet dans son avant-propos, la route indiquée dans les deux dernières leçons, et surtout les principes qu'il expose dans les deux premières demeurent valables pour tous pays civilisés. Un chapitre inédit est publié en annexe. Il a trait au problème de l'Ecole publique en France. Il se présente sans aucun dogmatisme. Nous nous estimerions satisfait, dit l'auteur, si ces pages « pouvaient proposer au lecteur les éléments d'une discussion constructive et d'une hypothèse de travail, d'ailleurs sujette à révision, et à une mise au point plus complète ».

Il s'applique avec une grande largeur de vues à montrer comment l'éducation nationale peut fortifier dans la jeunesse le sens de la communauté, en s'alimentant aux sources profondes de cette communauté, et en unissant les esprits dans une foi vivante en les grandes vérités humaines qui sont à la base de la démocratie française.

Christiane Delmas : **Tu leur diras...** Plon, Paris, 1947.

Ce n'est point, à proprement parler, un ouvrage d'éducation. Et pourtant, cet opuscule mérite d'être lu par les parents et les maîtres. Plus d'une pensée de ce recueil va loin et profond. Il y a plus de substance ici, peut-être, que dans maint gros traité de pédagogie ou de morale. Riche d'une vraie poésie, et d'une très fine psychologie, on y peut voir un aimable bréviaire à l'usage des « charmeurs d'enfants ».

M. Prudhommeau : **Le dessin de l'enfant** (Préface de Henri Wallon, Professeur au Collège de France). Un vol. de 175 p. grand in-8° illustré. Bibl. de philos. contempor. Press. Univ. de France, Paris 1947.

S'il y a des livres dont le titre pèche par emphase, celui-ci pèche par excès de modestie. Les recherches de M. Prudhommeau dépassent singulièrement ce qui avait été publié jusqu'à ce jour sur le dessin enfantin. L'étude systématique du dessin des enfants normaux et des enfants anormaux fait l'objet de ses préoccupations depuis 1923. Il avait proposé à l'édition, en 1942, un gros ouvrage sur *le dessin de l'enfant et ses anomalies* (dont il nous indique le sommaire) comportant 1.200 pages et de très nombreuses reproductions. Il faut espérer que ce travail ne restera pas longtemps inédit. En attendant, et pour prendre date, l'auteur a condensé en moins de 200 pages l'essentiel de ses expériences. Ecriture et dessin fournissent de précieux renseignements sur le niveau intellectuel, sur le caractère, les anomalies mentales, etc... Ils deviennent des éléments de diagnostic. Avec sa méthode, M. Prudhommeau a pu faire des dépistages étendus et fructueux dans les écoles. Henri Wallon, dans sa préface, souligne l'intérêt considérable de ce travail.

Louis Vialle : **Introduction à la vie imparfaite...** Un vol. de 240 p. grand in-8°, de la Bibl. de philos. contemp. Presses Universit. de France, Paris, 1947.

Avons-nous le temps de *lire?* J'entends de lire lentement, sans hâte, dans le recueillement et la tranquillité d'esprit nécessaires, des ouvrages comme celui que nous offre aujourd'hui Louis Vialle...

Lui-même ne s'est point hâté, en l'écrivant. Il y apporte comme la méditation un peu mélancolique de toute une vie; et il écrit en un style fort bien approprié à l'exquise finesse de sa pensée. Plus d'un de nos essayistes en renom, plus d'un de nos écrivains-penseurs voudrait avoir composé des études comme celles qui s'intitulent « le désir de désirer », « prestige de la couleur » et « divertissement existentialiste ».

Je souhaite à Louis Vialle d'avoir les lecteurs qu'il mérite, — c'est-à-dire non pas seulement un public de spécialistes, mais *tout le public cultivé.* La collection où parait ce volume — collection dont je ne dirai pas de mal, parce que j'en pense le plus grand bien — peut sembler s'adresser de préférence aux « philosophes », professionnels ou non. Et c'est pourquoi je me permets d'insister sur le caractère de ce livre, à la fois si profond et si délicatement écrit.

N'attendez point de moi que je le résume. Je vous dis seulement : prenez et lisez!

Vous me saurez gré de vous l'avoir recommandé.

Gabriel Deshaies : **Psychologie du suicide.** Un vol. de 370 p. grand in-8°. Bibl. de philos. contemp. Press. Univ. de France. Paris 1947.

Le sujet n'est pas neuf. De multiples travaux de sociologues, de moralistes et de psychiâtres semblaient l'avoir épuisé. Chacun des spécialistes l'avait examiné à son point de vue particulier.

Le mérite de M. Gabriel Deshaies, c'est d'avoir réalisé *enfin* une synthèse. Ex-chef de clinique à la Faculté de Paris, médecin des hôpitaux psychiâtriques, il a mis à profit non seulement une centaine d'observations personnelles, toute une expérience clinique, mais encore l'analyse de la volumineuse « littérature » sur la question. Son livre est serré, documenté, méthodique.

Une première partie traite des conditions extrinsèques du suicide (facteurs physiques et sociaux, procédés d'exécution); une seconde, des aspects psychologiques et psychopathologiques; la troisième, des incidences et conséquences.

Il prend à chaque thèse antérieure ce qu'elle lui parait avoir de fondé. Il le fait avec cet esprit de finesse qui est le propre d'un bon psychologue; et, ce qui ne gâte rien, il écrit dans une belle langue, élégante et souple, qui augmente l'intérêt de l'œuvre, déjà si riche par elle-même. Je ne crois pas que, d'ici longtemps, nous puissions voir un nouveau livre sur le suicide. Après celui-ci, que resterait-il à dire?

Henri Serouya : **Spinoza, sa vie, sa philosophie.** Un vol. de 260 p. in-8°, avec 32 hors-texte. Paris, Albin Michel, 1947.

Ce bel ouvrage, paru avant 1939, vient d'être réédité. L'auteur a tenu à y ajouter de nouveaux chapitres, des documents, des illustrations, des notes sur la vie et l'œuvre de Spinoza. Les nouveaux chapitres ont trait à l'aspect éternel de la pensée spinoziste, à la philosophie religieuse, à la philosophie politique.

Une bonne notice bibliographique complète cet élégant monument élevé à la gloire de celui dont Hegel disait : « Pour être philosophe, il faut d'abord être spinoziste ».

Marcel Boll et Jacques Reinhart : **La conquête de la vérité.** Un vol. de 290 p. in-12, avec 42 figures. Collection : l'Humanisme scientifique. Editions du Sablon, Bruxelles (49, rue de la Charité) et Paris 1947.

Avec la vigueur et l'âpre lucidité que nous lui connaissons, Marcel Boll a déjà donné, parmi tant d'autres ouvrages, deux livres et même trois sur la Logique : *La logique et sa caricature* (Press. univ. de Fr., 1935); un important *Manuel de logique scientifique* (Dunod, 1947) ; en collaboration avec Jacques Reinhart, *les Etapes de la Logique* (coll. Que sais-je?)

Voici aujourd'hui *la Conquête de la vérité,* récit simplifié des derniers progrès de la logique scientifique. Nous y retrouvons ce style alerte, cette verve volontiers agressive, et aussi cet art de la *bonne* vulgarisation. La lecture d'un tel ouvrage est riche d'enseignements. Parmi d'autres raisons que nous avons de l'apprécier, citons la mise au point vraiment satisfaisante et, si j'ose dire, réconfortante, contenue dans les pages sur la microphysique, — domaine où certains se sont complu à accumuler d'étranges obscurités ou d'habiles équivoques. La logique scientifique, accrochée à l'expérience, usant d'un langage « assaini », ne sera plus, comme la logique d'autrefois, une solennelle futilité, mais un instrument irremplaçable de culture et de progrès.

Laignel-Lavastine, Luc Benoist, Dr R. Biot, Jean Thibaud, Dr H. Duprat, Dr H. Cardot, Dr G. Morin, F. Mentre, Jean Chevalier, Ed. Buchet, H. Rambaud, F. Guillot de Rodes, Dr J. Richard, J. Guitton, G. Thibon : **Les Rythmes et la Vie.** Un vol. de 350 pp. in-16. Collect. « Présences ». Plon, Paris, 1947.

Il y a sans doute quelque chose d'un peu artificiel dans l'extension du mot « rythme » à des faits aussi divers que les atomes, la musique, la danse, les faits historiques, etc... Mais ne boudons pas contre notre plaisir. Daniel Rops a su réunir, dans ce nouveau volume, une série de chapitres dont certains, à eux seuls, justifient une telle entreprise. La science, la littérature, l'art y trouvent matière à de solides ou à d'ingénieux développements. Je réserve mon opinion au sujet de l'astrologie, prise au sérieux par le Dr H. Duprat.

Francis Baud : **Physionomie et caractère.** Un vol. illustré de 128 p. in-16. Collect. Que sais-je? Press. univ. de Fr. 1947.

La physiognomonie, illustrée par Lavater, est devenue, de nos jours, la morphopsychologie. Cet art cherche à s'appuyer sur des données scientifiques, s'occupant moins des signes isolés que des structures générales, A condition de ne pas revêtir une assurance trop dogmatique, la morphopsychologie peut devenir utile. Nous en faisons tous, plus ou moins intuitivement. Il n'est donc pas mauvais que des spécialistes sérieux s'efforcent d'apporter un peu de précision et de méthode dans ce domaine.

Zevedei Barbu : **Le développement de la pensée dialectique.** Un vol. de 336 p. in-12. Alfred Costes, Paris, 1947.

Voici un travail très complet sur la pensée dialectique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Etude volumineuse, bien documentée, solidement construite. Si l'auteur ne cache pas son attachement au marxisme, son livre n'en est pas moins, dans l'ensemble, un historique sérieux, objectif et plein d'intérêt.

Ouvrages reçus. — Leonev, *Volonté, Amour, Sagesse.* (Pour une Religion véritablement universelle.) Une plaquette illustrée d'un hors-texte 50 p. in-16. Edit. Niclaus, Paris, 1947.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

Arts. **19 décembre.** — Jacques Veysset : *Ostie, une grande ville antique aux portes de Rome;* les fouilles récentes (1938-1942) ont bouleversé la connaissance que nous avions du port d'Ostie, dont Jacques Veysset donne le nouveau et vivant tableau :

« Si Pompéi et tant d'autres champs de fouilles nous ont familiarisés avec le type de la villa hellénisée, maison en surface, peu élevée, avec un atrium à portique, il nous est permis aujourd'hui de constater que cette forme ne fut pas exclusive. A Ostie, on trouve à de multiples exemplaires de véritables immeubles, des « blocs » très voisins de ceux dont on nous afflige aujourd'hui, ruches aux mille alvéoles sur plusieurs étages, « l'insula », grouillante de locataires peu fortunés, de manœuvres, de calfats, d'ouvriers du port. C'est la vie même dans sa crudité, toute la dure condition du travail antique et ce formidable drainage d'énergies exercé par la métropole voisine sur toutes les disponibilités de son immense Empire que l'on perçoit ici, puissamment. »

Le Figaro littéraire. **6 décembre.** — Les défenseurs des saines traditions et de la bonne littérature vont un peu fort lorsqu'ils parlent de Sartre. Il faut remercier le *Figaro littéraire* d'avoir osé court-circuiter cette chaîne de pieux on-dit, et demandé à Maurice Merleau-Ponty un article sur *Jean-Paul Sartre ou un auteur scandaleux,* où, sans rien atténuer, il redresse des sottises excessives.

27 décembre. — On vient de retrouver en Bohême les archives secrètes de Metternich, et, parmi elles, les lettres qu'écrivit Marie-Louise à Napoléon à l'île d'Elbe, et qui, saisies par le Cabinet Noir, ne lui parvinrent jamais; Louis Madelin en publie quelques-unes.

Conversation au bord du Rhin, par Jean Schlumberger; en 1932, sur Gœthe :

« A tous les carrefours de l'humanisme, c'est sa figure que l'on ren-

contre. Nul ne peut se créer une éthique personnelle, sans prendre position à l'égard des solutions typiquement gœthéennes. Que l'on se cherche un *modus vivendi* en face du christianisme ou de la science, en face de la sagesse ou de la passion, il faut toujours en revenir à cet exemple magistral, fût-ce pour s'en écarter délibérément. Or n'est-ce pas justement en France que l'on trouverait le plus d'esprits capables d'aspirer à cette liberté parfaite, à cette domination harmonieuse, à cette royale équité envers toutes les forces et les revendications de notre être? N'est-il pas paradoxal d'y voir tant de curiosité dépensée à scruter le cas de Stendhal, dont l'attitude devant la vie est pourtant d'un si mince intérêt, alors qu'une des existences les plus riches en problèmes et en solutions reste à peine explorée? »

Gavroche. **24 décembre.** — *Retour à une poésie populaire :* c'est le souhait de Jules Supervielle, qui le confie à Gabriel d'Aubarède :

« Le grand problème poétique actuel est celui de l'accessibilité du poème... Oui, si vous voulez, celui qu'on soulève lorsqu'on parle de retour à une poésie populaire. Je conviens qu'il est difficile à résoudre. Pourquoi cependant ne le serait-il pas, puisque tant de poètes le résolurent sans même s'en douter pendant des siècles, exactement jusqu'à Rimbaud?... Certes, il y a le terrible écueil de la vulgarité à éviter. Mais c'est une autre facilité que de tourner le dos au lecteur. Tâcher de se faire comprendre tout en respectant les régions obscures intrinsèques à l'authenticité du poète, voilà le but. C'est Jean Paulhan qui l'a le plus heureusement formulé lorsqu'il écrit : « Que le poète persévère dans son obscurité, s'il veut trouver la lumière. » Mais attention! Il s'agit aussi de ne pas tuer le poète... »

Une semaine dans le monde (**20 décembre**), sous le titre *Le Monde en Armes*, consacre une pleine page aux effectifs, aux armements, aux dépenses militaires des diverses nations du monde : soit, pour 40 nations, 19 millions d'hommes sous les drapeaux et 27 milliards de dollars par an (10 de plus qu'en 1938).

Reçu : *La Bataille, Carrefour, La France au Combat, La Gazette des Lettres, Images du Monde, Les Lettres françaises, Le Monde illustré, Noir et Blanc, Notre Temps* (Montréal), *Les Nouvelles littéraires, Opéra, Paris* (Casablanca), *Paroles françaises, Réforme, Regards, Sillage, Spectateur, Tel Quel.*

Revues

L'Âge nouveau. **N° 24** (non daté). — Claude Aveline (*Un homme est-il l'auteur des « Lettres portugaises »?*) énumère les vraisemblances qui pourraient faire attribuer les *Lettres* à leur prétendu traducteur, Guilleragues, — et conclut à l'invraisemblance foncière de l'hypothèse.

L'Armée française. **Décembre.** — *L'armée et les crises politiques de* 1799 *et de* 1852, par J. Rivière.

Critique. **Décembre.** — Un utile et pertinent article d'Albert Béguin rassemble des notions éparses dans des revues et livres récents sur la « tradition » ésotérique dans la poésie de Nerval, de Rimbaud, de Hugo, dans Balzac aussi; courant mal connu de notre xixe siècle, et dont on est encore loin de mesurer l'importance. Albert Béguin est un des rares critiques qualifiés pour en parler.

Esprit (**novembre**) continue à scruter sans complaisance les problèmes d'ordre moral que pose l'état présent ou récent du monde : résistance (*La Résistance comme catharsis*, par Pierre Emmanuel), l'épuration (*Second dossier sur la justice politique*), l'univers concentrationnaire (Yéfime, B. d'Astorg, A. Béguin).

Etudes germaniques. **Juillet-septembre.** — E. Vermeil : *Arrière-plans révolutionnaires dans le* Faust *de Gœthe.* — Fin de l'étude de Ch. Andler sur *Heine.* — A. Lebois : *Les sources allemandes de* La Nef *d'Elémir Bourges.* — M. Gravier : *Strindberg et le théâtre naturaliste en Allemagne.*

Europe. **Décembre.** — *Karl Marx à Paris en* 1844, par Jean Fréville. — Poèmes de Guillevic et de Loys Masson.

Fontaine. **Novembre.** — Un texte d'André Breton, *Seconde Arche*, écrit pour l'ouverture à Prague de l'exposition internationale du surréalisme. — Gaëtan Picon parle de *René Char et l'Avenir de la Poésie.* — Jean Beaufret étudie *Heidegger et le Problème de la vérité*, puis publie un long fragment d'une lettre à lui adressée par le philosophe allemand.

LA NEF. **Décembre.** — Dire qu'on put croire jadis que l'édition Brunschwicg des *Pensées* de Pascal, avec tous ses inconvénients, était la solution approchée la moins mauvaise d'un problème insoluble! Les chercheurs ne se sont pas résignés : en même temps que M. Louis Lafuma donne dans le *Mercure* ses *Remarques* et *Suggestions*, M. P.-L. Couchoud raconte dans la *Nef* comment un mot d'Etienne Périer sur les papiers de Pascal « enfilés en diverses liasses » — mot dont on n'avait encore rien tiré — l'engagea dans une enquête nouvelle : par ce moyen il estime avoir retrouvé un primitif « Discours de la Condition de l'Homme » qui aurait été par la suite dispersé par fragments dans les manuscrits d'où on a tiré les *Pensées;* à la suite de son étude il publie de longs fragments de ce « discours » reconstitué.

PARU. **Décembre.** — Une étude d'Aimé Patri sur Eluard, qui est pour lui « le poète par excellence ».

POÉSIE 47 donne en **novembre** le texte d'une conférence de J.-R. Bloch, prononcée à France-U.R.S.S. le 14 juin 1945 : *La littérature soviétique pendant la guerre;* une analyse particulièrement pénétrante des conditions qui font qu'en France la littérature s'adresse à une « élite » de classe représentant 1/600 de la population (« l'écrivain, l'artiste sont prisonniers de la petite fraction de la nation où ils trouvent à la fois leurs clients, leurs protecteurs et leurs amis »), tandis qu'en Russie « il n'y a plus qu'un seul peuple recevant la même instruction, nourri d'une même philosophie parce qu'il a reçu les mêmes droits, parce qu'il assume les mêmes devoirs, parce qu'aucun individu, aucune classe n'a le privilège d'asseoir sa prééminence, ses loisirs, son luxe et sa culture sur la servitude des travailleurs. »

« Description critique », par Claude Roy, de *Jean Prévost* et (*à travers lui-même*) *Alain.*

REVUE DE PARIS. **Décembre.** — Paul Claudel parle en termes éblouissants de l'*Iliade,* « parfaite dans son unité, complète et indéchirable dans le mouvement majestueux depuis Alpha jusqu'à Oméga de ses vingt-quatre chants ». « Veuillez admettre que le poète épique n'est pas un historien chargé d'envisager un événement donné afin de le comprendre et de vous le faire comprendre. Il est le témoin émerveillé d'un drame transcendant, d'une intervention de la Volonté divine dans les affaires humaines. Il est chargé de procurer par des moyens appropriés pleine satisfaction dans l'imagination à ces instincts profonds de la nature humaine auxquels la réalité ne procure que des conditions insuffisantes d'exercice. »

J. Dorst, assistant au Muséum, montre comment les chauves-souris, douées de la faculté d'émettre des ultra-sons, disposent pour éviter les obstacles d'une sorte de radar donné par la nature.

LES TEMPS MODERNES. **Octobre.** — Maurice Blanchot : *A la rencontre de Sade;* sur Sade, sous cette signature, dans cette revue, l'article ne pouvait pas n'être pas important; il l'est en effet.

REÇU : *L'Age d'Or, Les Amis de St François, La Bouteille à la Mer, Bulletin de la Chambre de Commerce française de la Province d'Anvers, Le Bulletin des Lettres* (Lyon), *Bulletin de l'Université de Toulouse, Culture humaine, Doc 47, Epîtres* (Gand), *Etudes, Femme et la Vie, France-Asie* (Saïgon), *J'ai lu, Liaison* (Montréal), *Marsyas* (Aigues-Vives), *Notices bibliographiques* (Liége), *Peuple et Culture, La Renaissance d'Occident* (Bruxelles), *La Révolution prolétarienne, Revue de l'Alliance française, La Revue française de l'Elite, La Revue Hommes et Mondes, Revue internationale de la Croix-Rouge, Tramontane* (Perpignan), *Verre tchécoslovaque* (Prague), *La Vie intellectuelle.*

VARIETES

AUTOUR D'UN CENTENAIRE OUBLIE : ALEXANDRE VINET ET SAINTE-BEUVE. — Nous sommes trop peu nombreux aujourd'hui à reprendre les *Etudes sur Pascal* et sur les *Moralistes Français* de cet Alexandre Vinet que Sainte-Beuve, juge impeccable en la matière, nous a désigné comme un « critique littéraire des plus éminents, moraliste des plus profonds » et, ajoute-t-il, comme

« un écrivain de premier ordre ». Voilà des jugements qui doivent faire réfléchir ceux qui dédaignent cet esprit éminent que, certes, la Suisse, à laquelle il appartient, honore plus que nous et autant qu'il se doit. Nul, en effet, après Sainte-Beuve, au cours du siècle dernier, n'aura mieux connu ni mieux analysé notre littérature, que cet enfant du canton de Vaud (il est né à Ouchy le 17 juin 1797. L'occasion nous fut donnée en 1947, avec le centenaire de sa mort, de réparer notre négligence et de redécouvrir — je pense à ceux qui ne le connaissent pas ou le connaissent mal — ce remarquable écrivain qui « offrait en lui — assure encore Sainte-Beuve, qui l'avait approché et l'admirait — cette réunion si rare d'une expérience clairvoyante et précise et d'une naïveté d'expression, d'une sorte d'enfance merveilleusement conservée (1) ».

De tous nos auteurs classiques, dont il appréciait les moralistes avant tout autre, Pascal demeurait « son auteur de prédilection ». Il l'avait lu et médité mieux que quiconque et Sainte-Beuve affirmera encore que « personne n'a pénétré plus avant que M. Vinet dans la nature morale de Pascal ». Par contre, ce tendre et ce pur ne pouvait aborder les matérialistes sans ressentir de la tristesse, voire de la répugnance. Aussi, redoutait-il le commerce d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Diderot, sans méconnaître toutefois les qualités de style, de psychologie ou d'intelligence de ces maîtres redoutables. Quand il confronte ses contemporains, nos écrivains de la génération de 1830, ou leurs deux grands aînés : Chateaubriand et Mme de Staël — et c'est là que nous l'attendons avec le plus d'impatience! — son art fait usage d'une compréhension presque divinatoire, où le théologien s'efface devant l'homme sensible. Nulle théorie ne l'embarrasse ni ne l'entrave. Avec quelle aisance, quelle finesse, quelle indulgente perspicacité, Vinet nous entretient, après Hugo et Lamartine qu'il admirait avec les réserves nécessaires, de Marceline Desbordes-Valmore, d'Ulric Guttinger, de Michelet et de Sainte-Beuve lui-même! Une seule fois il révélera un peu de sévérité, et George Sand en sera la victime. Devant les théories de l'auteur d'*Indiana* et de *Lélia*, de *Jacques* et d'*André*, sa conscience se rebelle et ses effusions tournent court. « Tels qu'ils sont, les ouvrages de critique littéraire de Vinet sont une des plus substantielles et des plus solides lectures que je connaisse », affirmait Paul Albert il y a une soixantaine d'années. Nous ne pouvons que confirmer cette assertion du vieil historien littéraire et Vinet, dans cette phalange si fournie de la Critique du XIX[e] siècle, que préside et domine Sainte-Beuve — de son trône, il éclipse tous les autres! — se classe désormais aux côtés de celui qui fut son ami et son admirateur. Il n'est pas question toutefois de tenter un parallèle entre

(1) La plupart des ouvrages de Vinet se trouvent encore aujourd'hui à la librairie Fischbacher.

ces deux écrivains d'envergure si dissemblable, mais sur un certain plan d'ordre psychologique et intuitif, ils sont égaux. Paul Albert a fort bien défini ce qui les délimite et les complète. « Si nous ne trouvons pas chez Vinet tout ce que Sainte-Beuve nous donne, dit-il, nous y trouvons ce que nous cherchions vainement chez l'autre, la note intime, l'appel voilé, le regard vers les hauteurs. » Nous ne saurions dire mieux.

Vivant loin de Paris, écarté de notre milieu littéraire, ne connaissant les écrivains dont il parlait que par leurs seuls ouvrages, nulle contrainte, nulle influence, nul scrupule social ou mondain ne venaient entraver sa liberté de critique. Il use largement de son indépendance, mais en homme de cœur. Il en usa ainsi avec Sainte-Beuve, qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer quand, en 1834, il consacra une de ses études à *Volupté.* L'article n'était pas signé et quand, le 22 août 1834, Sainte-Beuve adressait sa première lettre à Vinet, il l'envoyait au rédacteur anonyme du *Semeur.* Il est fort curieux, ce premier billet d'une correspondance qui fut si riche, ce début d'une amitié qui fut si effectivement zélatrice. Sainte-Beuve remercie l'inconnu « pour les conseils chrétiens et le point de vue moral qui dominent son jugement ». Dans cet article, avoue-t-il, il a « trouvé à réfléchir fructueusement et à s'examiner sur d'autres points bien plus essentiels que le point de vue littéraire ». Sainte-Beuve, à l'époque, traversait une sorte de crise religieuse, sous l'influence peut-être de Lamennais et de quelques autres, succédant à une étrange crise passionnelle. N'est-ce pas à cet état d'âme du grand critique que nous devons la conception de son *Port-Royal?* Nul moment ne pouvait être mieux choisi pour une rencontre avec Vinet. A l'époque, Sainte-Beuve ne connaissait encore rien de Vinet. Il faut attendre son séjour à Aigle, en 1837, chez son ami Juste Olivier, pour qu'il ait enfin la révélation de l'écrivain suisse. Il est tout aussitôt séduit par l'esprit et le caractère, par la science critique et créatrice d'Alexandre Vinet, et plus remué encore par on ne sait quelles secrètes correspondances d'âmes. Il compose sans plus tarder, à son tour, un premier article sur le nouvel élu de son esprit. Ces pages ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1837, avant de prendre place dans le troisième tome des *Portraits littéraires.* Sainte-Beuve y déclare trouver en Vinet « l'homme le plus fait peut-être pour inspirer un respect tendre et un désir de réconciliation dans l'ordre des idées et des espérances ». Ici, le malaise et l'esprit religieux de notre critique se révèlent. Sainte-Beuve ne devait pas tarder à rencontrer son héros chez ses amis Olivier. L'écrivain apparut tel que nous l'a décrit Paul Albert, « d'une taille ordinaire, plutôt grand que petit ». Le portraitiste ajoute : « La charpente de son corps était puissante, sa démarche n'avait rien de léger; les traits de son visage étaient épais et forts; en somme, il était, ou plutôt, il eût

été laid sans ce sourire et ce regard dont le charme était indéfinissable et irrésistible. » Tout l'attrait du pasteur Vinet résidait dans sa spiritualité, dans le timbre de sa voix. Dès qu'il parlait, sa physionomie se transformait et le « charme indéfinissable » jouait. Il fut irrésistible pour tous ceux qui l'approchèrent. Les témoignages qui nous restent sont probants. Il se dégage ainsi de quelques êtres privilégiés un fluide extraordinaire. Nous sommes transportés dans un autre climat. Ces privilégiés, quand ils parlent, semblent en dehors et au-dessus de ceux qui les écoutent. Vinet était de ces privilégiés. Alors qu'il professera à Lausanne son cours fameux sur *Port-Royal*, Sainte-Beuve aura en Alexandre Vinet un de ses plus attentifs, sinon le plus attentif de ses auditeurs. Quand paraîtra en librairie le premier tome du texte célèbre, Vinet y consacrera une de ses plus parfaites études où il analysera, avec quelle acuité et quelle profonde et intelligente compréhension! en marge du travail de l'historien, l'âme même du mouvement janséniste. Ces pages comptent parmi les plus réussies de celui en qui Sainte-Beuve avait rapidement reconnu comme un frère dans le royaume particulier où il se savait souverain.

Maurice-Pierre Boyé.

MALCOLM DE CHAZAL. — Cherchons sur la carte du monde l'île Maurice. On la trouve dans l'océan Indien, dans l'archipel des Mascareignes, au-dessus du Capricorne et à l'est de Madagascar. Approximatif, mais exact. Sa capitale est Port-Louis. Le poète qui l'illustre, nouvellement révélé par Jean Paulhan dans *le Littéraire* et par Aimé Patri dans *Combat*, en octobre dernier, est un receveur des Postes britanniques et un écrivain de langue française. Il se nomme Malcolm de Chazal. Son œuvre compte déjà : sept volumes de *Pensées*, une *Histoire de la Pensée Universelle* et deux volumes portant le titre de *Sens Plastique*.

Tous ces ouvrages sont édités à quelques centaines d'exemplaires seulement à Saint-Louis (Ile Maurice) et pour la plupart épuisés. Seul, le second tome de « Sens Plastique » a été envoyé par l'auteur en France, en quelques exemplaires dont un au *Mercure de France*; ils circulent en ce moment parmi les fleurs de l'intellectualité parisienne, en soulevant une curiosité légitime et une admiration mitigée.

Comme nous avons eu entre les mains l'un de ces exemplaires rarissimes, nous nous risquerons à en parler. L'œuvre en vaut-elle la peine? Oui. Et puis l'auteur, dont la photographie figure en face du titre, en impose par son large front, ses lunettes, sa bouche mince, sa moustache anglo-saxonne.

Pour montrer comment il s'exprime, ouvrons *au hasard*, et citons sans choisir :

« Les seins sont un diminutif de la hanche; la bouche est un sexe au ralenti; les bras sont des cuisses en plus petit; la fourche est une aisselle en plus grand; et ainsi indéfiniment du corps humain. Le corps humain est une succession indéfinie de *sandwiches* charnels, vus sous une infinité de faces (p. 41).

Ou bien :

« Le blanc de l'œil dans la pénombre est le plus beau des clairs de lune » (p. 248).

« La source est la vessie du fleuve, et le fleuve est l'urètre des océans — tous deux issus du même grand filtre de l'espace qu'est le grand rein des nuées. Il n'est rien de ce qui a forme de vie qui ne puisse être rapporté à l'idée-sexe » (p. 307).

Ou encore, sur la volupté (parmi les apophtegmes traitant de ce phénomène) :

« La volupté, est... une patinoire d'infinités sur une pointe d'aiguille... La « multiplication des pains » avec une croûte sans épaisseur. Un trou de serrure qui voit l'infini » (p. 307).

C'est la mort en plus petit, la naissance en plus grand... Une syncope de l'âme dans un corps anesthésié... (p. 194). C'est plaisir rond... un jeu de saute-mouton, un éventail qui s'ouvre cercle... Elle n'a pas de patrie (pp. 190, 191, 193). Etc...

Tout le recueil se compose ainsi de définitions, de descriptions, sorte de morphologie du corps humain, et des objets de la nature exprimée par un système que l'auteur a voulu rigoureux d'analogies. En poésie, elles sont valables indiscutablement, et souvent avec plus de bonheur dans la trouvaille que toutes celles que nous avons citées. Mais le principe qui les inspire se veut de même infaillible. L'auteur se défend de l'illusion lyrique, très gravement et doctoralement, dans une préface, dans une seconde préface; dans la postface enfin, où, sous le titre « l'Unisme », il vise à fonder toute une philosophie dont il présente sous la forme d'un schéma la simplicité alléchante.

Nous n'insisterons pas sur cette philosophie, encore que l'auteur, tout étourdi de visions cosmiques, y attache la plus grande importance. Mais l'une des préfaces, dont nous citerons quelques lignes, éclaire assez sur sa méthode dont on ne peut contester, dans son obstination systématique, l'originalité :

« ... ce recueil (Sens Plastique) de part en part est traversé par les cinq grands fleuves du *sentir : premièrement,* je plonge tout l'homme dans la nature, autrement dit, je donne à tout ce qui a forme de vie, corps et visage humains, afin de leur faire révéler leurs secrets (cela tous les poètes l'ont fait, mais moins systématiquement que moi, dans un but flou et spécifiquement esthétique, alors que j'y mets une intention philosophique, avec un but bien défini de découvrir du nouveau, au lieu de chercher à décrire ou à embellir les choses existantes); *deuxièmement,* je mets toute la nature dans le visage et le corps humains, en transformant l'humain — en son entité et en ses parties — en symboles actifs de ces formes de vie extérieures à l'homme; *troisièmement,* je fais des relations entre les traits du visage, et, grâce à une plastique appropriée, je fais les traits « se toucher » et, comme les bouts d'un

fil électrique qu'on rapproche et qui jettent des étincelles je fais, de cette manière, les traits « converser » entre eux; *quatrièmement*, je fais des rapprochements entre le haut et le bas du corps — que je classe respectivement du menton à monter et du cou à descendre — partant de ce principe que j'énonce comme axiome : « Le corps humain est un visage au ralenti »; *cinquièmement*, je scrute un sens par l'autre par les chemins souterrains qui les relient. En faisant les uns servir de symbole aux autres, je donne vie par une succession d'images à ce qui autrement demeurerait à l'état de logomachie, d'abstraction, et au mieux, de vague tronc sans tête ni membre. »

On sent assez comment la poésie souffre de ce didactisme épais, de ce pédantisme un peu saugrenu.

Dans la vraie poésie, les circonstances sollicitent l'image et l'intègrent. Ici, elles visent à un enseignement qui s'avère fastidieux.

Il n'empêche qu'en choisissant parmi les observations, on trouve des traits perspicaces, et qui « vont loin ».

Certaines ont la valeur de préceptes magiques. Ainsi : « ... le pouce est l'arc-boutant de la main; le regard d'un « autre » pèse d'autant plus de force que le blanc de l'œil est éclatant » (p. 61).

« Les mouvements latéraux endorment la vue, et les mouvements verticaux l'éveillent. Les roulements de la vague portent au sommeil. La vue du feu tient éveillé »... (p. 58).

●

Des espèces rares dans une jungle de lieux communs : on la traverserait plus aisément si seulement l'auteur ne cherchait pas avec une telle insistance à nous convaincre de son dessein *apoétique* (1).

Une naïveté sans provocation, une minutie et une précision, une obstinée économie et surtout un parti pris littéral président aux inventions de Malcolm de Chazal et l'apparentent à ce faux réaliste, illuminé comme lui, le douanier Rousseau.

Yéfime.

(1) Le poète Henri Pichette, créateur d'*apoèmes*, qui fait jouer en ce moment « les Epiphanies », ne revendique-t-il pas le mérite d'avoir trouvé en même temps que Chazal des idées maîtresses voisines de celles de son confrère des tropiques?

GAZETTE

Jean Lescoffier (1875-1947). — *Les lecteurs du* Mercure *n'apprendront pas sans un vif regret la disparition de Jean Lescoffier, enlevé par une mort subite à l'affection des siens, à ses multiples tâches d'éducateur, d'érudit et de critique des Lettres étrangères, à une activité que l'âge n'avait pas amoindrie.*

Ayant habité longtemps la Norvège, notamment pendant la guerre de 1914-18, lorsque, blessé sur le front, il fut envoyé en mission à Oslo, il n'avait cessé de développer ses relations avec ce pays, où il comptait de nombreuses et solides amitiés.

Agrégé des Lettres, sa carrière universitaire, accomplie jusqu'à la retraite, ne l'avait pas détourné de ses curiosités nordiques.

Le Mercure *lui a dû, de 1925 à 1940, de précieuses chroniques et notes de littérature dano-norvégienne.*

Il était depuis de longues années le secrétaire général et l'animateur de l'Association franco-norvégienne.

Bien peu de Français connaissaient comme lui la Norvège et le Danemark, leurs mœurs, leurs Lettres; nul n'était mieux préparé à documenter les sympathies réciproques de la France et de nos amis d'Oslo, Bergen, Copenhague...

On n'a pas oublié ses remarquables traductions d'œuvres norvégiennes et danoises, ses solides travaux d'histoire littéraire, sa thèse sur La seconde jeunesse de B. Björnson, *ses recherches sur B. Björnson et la France... Il préparait une Histoire des Lettres norvégiennes contemporaines, une anthologie de Wergeland, avait promis au* Mercure *divers comptes rendus d'ouvrages, des notices, etc.*

Aucun de ceux qui l'ont connu n'oubliera ce Lorrain réservé, érudit, patriote, dévoué à toutes les causes généreuses; sa mort sera douloureusement ressentie en Norvège. En France l'hommage le plus justifié est dû à la mémoire, à l'œuvre, au caractère de l'homme et du citoyen qui ont servi avec zèle et efficacité les Lettres et l'esprit français. — L. M.

« La Pléiade. » — *La réapparition du* Mercure *a donné à l'excellent et précieux* Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire *de L. Giraud-Badin* (*celui-là même que fonda J. Techener en 1834*)

l'occasion d'évoquer la Pléiade. « *Alors que la* Pléiade *devient* Mercure de France... », *écrivait Vallette le* 1[er] *janvier* 1890 *à la première page du premier numéro de la nouvelle revue : un collaborateur anonyme du* Bulletin (*août-septembre*), *retrouvant ces mots en tête de notre numéro* 999-1000, *voulant rendre hommage « à l'éphémère* Pléiade *qui a été l'heureux berceau du* Mercure de France », *lui consacre une notice de six pages d'une parfaite précision. Nous les signalons aux amis de notre revue et aux chercheurs qu'intéresse cette époque de l'histoire des lettres.*

La « Gazette de Lausanne » a cent cinquante ans. — *Cent cinquante ans : période qui couvre précisément tout un cycle de l'histoire. C'est sous le signe, déjà, de la liberté qu'en* 1798 *la* Gazette de Lausanne *fit ses premiers pas, dans une Suisse qui reflète sur des eaux calmes au toit de l'Europe un tableau des orages du monde.*

Le journalisme n'était pas alors ce que nous voyons qu'il est trop souvent, mais un travail patient d'information et d'exégèse, rendu presque désintéressé par la lenteur des communications. Il semble que la Gazette de Lausanne *s'efforce toujours d'intégrer aux progrès de la technique cet austère idéal. Elle incarne et manifeste l'esprit vigilant et souvent perspicace, avec ce parfum d'honnêteté que l'on a toujours raison de préférer à des odeurs plus fortes. Ceux qui pouvaient la lire en France pendant la guerre y trouvaient cette objectivité qui se nommait alors courage. A cause de quoi nous mettons la gratitude en bonne place parmi les sentiments que nous inspire son troisième jubilé.*

Citoyen placide. — *Le fameux soir où nous avons cru, comme un grand nombre, que la République était en danger — du fait de M. Schumann ou des communistes, c'est selon — le hasard, l'anxiété ou la curiosité pure nous ont conduit à travers Paris jusqu'aux lieux les plus menacés, — les plus menaçants, — à savoir le local des journaux l'*Humanité *et* Ce soir. *Une grande foule s'y pressait, pour la plupart des jeunes gens, de fort bonne tenue, il faut dire, mais visiblement résolus à payer de leur personne pour défendre la liberté de parution des journaux de leur parti. Nous piétinions aussi, parcourus par les frissons de l'émotion collective, lorsqu'une main se posa sur notre épaule.*

« Ça y est, pensâmes-nous, il va falloir s'expliquer, adieu, Paris! » Voilà bien comment on dramatise. La main était celle d'un clochard. Elle nous écartait, s'accompagnant de paroles fort polies :

— Vous vous tenez sur cette place, qui est une bouche de chaleur. J'y couche depuis dix ans. J'y coucherai ce soir.

Il faisait montre, sans doute, d'une bien grande candeur et d'une ignorance politique déplorable. Mais nous fûmes, sur le moment, si heureusement médusés que la remontrance ne nous vint pas aux lèvres; et nous ne sûmes que nous pousser, lui laissant la place libre, où il s'accroupit en effet, très confortablement, et s'endormit le plus calme du monde.

Quant à nous, et aux jeunes gens sérieux, nous attendîmes plus longtemps, sans rien voir de plus rare, avant de nous en aller rejoindre nos lits en privé. — YEFIME.

Un Montaigne suédois. — *Lorsque dans ses savantes études de littérature comparée* (Mercure de France, *novembre 1947, p. 448*), *M. Lucien Maury évoque la gloire évanouie d'Oxenstierna, gentilhomme suédois et écrivain français, il nous invite à tirer du second rayon, où les relègue l'indifférence contemporaine, les œuvres de celui qu'on surnommait au XVIII[e] siècle « le Montaigne du Septentrion ». Tel est, en effet, le titre qu'on lui décerne dans l'Avertissement, placé en tête des deux volumes qui rééditent les* Pensées de Monsieur le Comte d'Oxenstirn [*sic*] *à La Haye, chez Jean Van Duren,* 1750.

Pour ambitieuse qu'elle soit, la définition ne manque point d'à-propos. Tout d'abord elle justifie ingénieusement dans le recueil du Suédois un désordre qui n'est pas sans charme. Par exemple, après avoir lu avec un léger frisson telle condamnation véhémente De la religion des honnêtes-gens *qui « passent leur jeunesse au service du monde, de la chair et du Diable »* (*t. I, p.* 187), *on est soudain apaisé par un réconfortant éloge* Du tabac *qui « purge le cerveau, empêche les fluxions, fait évacuer les flegmes, purifie l'air, embaume le corps, et se rend d'agréable compagnie dans la solitude »* (*t. I,* ibid.). *Voilà qui prouve du moins que l'herbe à Nicot n'est pas, ainsi qu'on pouvait le craindre, une invention du Malin et que l'anachorète dans sa thébaïde peut pétuner à l'aise, sans compromettre le salut de son âme.*

De plus, comme son illustre patron, Oxenstierna compile les historiens de l'antiquité et dogmatise à grand renfort de citations latines. En mainte occasion, lorsqu'on trouve dans les pages du Suédois une suite d'anecdotes empruntées à Plutarque, à Suétone, ou bien une dissertation morale, truffée de sentences d'Horace et de Sénèque, on a l'impression de relire un passage de Montaigne, translaté en français moderne. Comme l'auteur des Essais, *Oxenstierna garde un faible pour les détails d'érudition saugrenue. Reprenant le dessein de Montaigne, qui rêvait d'écrire « un registre commenté des morts diverses », il cite une dizaine de trépas étranges, pour inviter son lecteur à réfléchir sur la fragilité de l'existence humaine. Ainsi l'on a vu jadis Appius s'étouffer en gobant un œuf frais; et dans les siècles modernes Frédéric, père de l'Empereur Maximilien,*

expira en mangeant d'un melon avec trop d'avidité. Enfin, note Oxenstierna, « un Pape, dont j'ai oublié le nom, fut suffoqué par une mouche qui lui entra dans le gosier, lorsqu'il bâillait » (*t. II*, p. 33). *Ce dernier trait comporte d'ailleurs plus d'un enseignement, et pour peu que l'on médite sur les insondables décrets de la Providence, on ne s'étonnera pas de voir le moraliste suédois s'élever avec force contre les dangers que le désœuvrement fait courir à la créature humaine.* Vigilate, vigilate, *Satan aux aguets fascine sa proie. Soyons donc toujours occupés; c'est le moyen le plus sûr d'échapper aux ruses du Malin. C'est pourquoi, au regard de Dieu, « une femme qui s'amuse à chercher ses puces est préférable à un moine qui s'ennuie »* (*t. I*, p. 64). *L'apophtegme est d'autant plus digne d'attention que le comte Oxenstierna n'est point un de ces entêtés parpaillots qui fulminent contre le fumier des étables de Rome. Notre Suédois est au contraire un fervent catholique; en abjurant la foi de ses pères, il s'est même volontairement condamné à l'exil et le regret de la patrie perdue s'exprime jusque dans l'épitaphe latine qu'il compose, en songeant à son heure dernière.*

D'un disciple de Montaigne, on attend surtout la minutieuse peinture du moi. Sur ce point, Oxenstierna ne déçoit pas trop. Un peu cependant, il faut bien l'avouer. Certes, dans la retraite mélancolique où il se confine, ce sage désabusé qui s'entretient avec les vieux auteurs décrit aussi les ravages de sa vieillesse précoce, lorsqu'il reprend la plume entre deux crises d'un mal aussi cruel que la « cholique » de Montaigne. A cinquante-six ans, il a « les cheveux blancs, le front ridé, les pieds goutteux, les mains estropiées, le cœur palpitant d'agitation à cause d'une jeunesse passée dans le libertinage » (*t. II*, *p.* 179). *Mais s'il gémit souvent sur les débauches de ses folles années, son examen de conscience n'est pas exempt de réticence et malgré la riche expérience d'une carrière cosmopolite, il est extrêmement discret dans son évocation de l'Europe galante. Sans doute, en sa qualité de converti, répugne-t-il à une confession publique, qui sentirait encore son huguenot mal blanchi. Il consent tout au plus à rappeler que Naples est le pays des courtisanes et qu'un étranger, qui veut y prolonger son séjour, risque fort d'en revenir « la bourse vide, la conscience chargée et le corps gâté »* (*t. I*, *p.* 262). *La plupart du temps, lorsqu'il parle des diverses nations, au lieu de puiser dans ses abondants souvenirs de voyage des observations précises, qui révéleraient la psychologie des races, il s'évertue à définir chaque peuple par des formules ambitieuses, où les dieux de la fable ont la première place.*

Ces affligeantes gentillesses se retrouvent encore dans les pages d'analyse morale. Plus d'une fois, le badinage laborieux tente vainement de masquer l'indigence de la pensée. Comme l'auteur, trop avare de confidences intimes, a peine à s'évader des lieux communs, il raffine sur l'expression, aiguisant les pointes précieuses, multipliant les allusions mythologiques, dressant avec une gravité bouf-

fonne la généalogie des vices et des vertus. Peut-être juge-t-il nécessaire d'adoucir par cette fade rhétorique l'amertume de son pessimisme chrétien. Car notre moraliste prêche comme un beau diable, prodigue les discours édifiants avec un ton de nez fort dévot et n'a jamais assez de mépris pour les délices du corps humain, « cloaque ambulant » où fermente la pourriture. Tant d'austérité après tout pourrait bien impatienter le lecteur. Alors, sans abandonner un thème qui lui est cher, Oxenstierna torture son style, étire à l'infini ses pieuses métaphores et finalement réalise un chef-d'œuvre de mauvais goût. Cela est d'autant plus déconcertant qu'il se livre à une critique fort pertinente de l'éloquence chrétienne (*t. I, p.* 28) *qui rappelle les jugements de La Bruyère au chapitre* De la chaire.

Ce dernier rapprochement n'a rien de gratuit. Le gentilhomme suédois a lu Les Caractères *et par bonheur il daigne quelquefois s'en souvenir. En effet, dès qu'il transcrit un dialogue ou esquisse un portrait, il réveille l'attention du lecteur qu'il a fatigué de dissertations verbeuses et de sentences maniérées. Si l'on voulait dans quelque idéale anthologie des écrivains suédois d'expression française servir la mémoire d'Oxenstierna, on retiendrait volontiers, à titre d'exemple, son portrait* Du pauvre orgueilleux : *« ...Il hait toutes sortes de dentelles; il est ennemi des manchettes et trouve qu'une cravate noire rehausse extrêmement et donne un air de soldat... Rarement on le voit sans être armé d'un cure-dent; car la chair des perdrix qui lui est restée entre les dents l'incommode... Il ne porte jamais d'argent blanc sur lui, à cause qu'il noircit la poche et on ne lui voit point de tabatière parce qu'il veut se désaccoutumer du tabac, qui est une habitude mal séante... Il ne va jamais à l'Opéra, ni à la Comédie; il n'aime pas la presse et d'ailleurs il ne saurait supporter la fumée des chandelles, qui l'incommode fort... »* (*t. II, p.* 127, 128, 129). *Ce n'est point là une réussite isolée; à plusieurs reprises, on rencontre dans les œuvres du moraliste de ces pastiches adroits, où l'intention satirique, suggérée par le détail concret, se traduit en phrases concises. Ainsi, sur la foi d'une tradition séculaire, on aborde la lecture d'Oxenstierna en songeant à Montaigne; mais, par un détour imprévu, lorsqu'on a refermé le livre, on ne peut s'empêcher de penser que le meilleur titre de gloire du gentilhomme suédois est d'avoir, dans ses pages les plus heureuses, retenu la leçon de La Bruyère.* — HUBERT FABUREAU.

Une « gazette » de 1848. — Par les textes qui occupent une partie de ce numéro, le *Mercure* s'associe à la commémoration de 1848. Il lui a paru curieux de joindre à ces textes deux extraits d'une correspondance qu'on a bien voulu lui communiquer. C'est une Parisienne, Mme Caroline R..., qui écrit à sa meilleure amie de Bruxelles. Elle ne porte pas un nom connu. Elle n'est aucunement

mêlée aux événements. Elle les subit, elle s'en émeut, elle raconte ce qu'elle sait et ce qu'elle sent. Après Sainte-Beuve, Balzac ou Béranger, ne fallait-il pas donner la parole à cette Française moyenne, dont les lettres originales — ceci pour en souligner l'anonymat — ont été trouvées, voici une quinzaine d'années, au Marché à la Ferraille?

[28 février-début mars 1848.]

Avec quelle impatience j'attendais ta lettre, bonne et chère Marie, et avec quel plaisir j'ai su que les craintes que me suggérait mon amitié pour vous étaient exagérées. Déjà j'avais lu dans les journaux que les bruits qui avaient couru sur les troubles de la Belgique étaient sans fondement.

Tu me demandes quelques détails, chère et bonne, sur les événements dont Paris a été le théâtre. Je vais tâcher de te les rapporter.

Depuis longtemps, l'opinion appelait de grandes réformes à notre gouvernement; le roi, aveuglé par ses ministres, se refusait à les donner, l'interdiction jetée sur le banquet qui devait avoir lieu le 22 février monta toutes les têtes, une manifestation générale demanda la chute du ministère. Le roi tardivement accéda aux cris de la nation et après quelques troubles pendant la journée du mardi et celle du mercredi, il sembla que le calme renaissait en apprenant la dissolution du ministère. Dans la soirée du mercredi la joie était au comble, toutes les fenêtres étaient illuminées, on ne s'abordait qu'en se serrant la main et en se félicitant sur les réformes que l'on espérait. Les boulevards regorgeaient de monde. Paris était en fête lorqu'un déplorable malentendu devant le ministère des Affaires étrangères exaspéra le public et la garde nationale qui faisaient cause commune.

Un jeune officier ayant commandé le feu à la suite d'une détonation qu'il supposait dirigée contre la troupe, des hommes du peuple, des femmes, des enfants tombèrent frappés par cette décharge. Alors parcourant tout Paris en portant les victimes de cette funeste méprise, le peuple appela les citoyens aux armes, le rappel battit toute la nuit, le tocsin sonna, l'alarme était partout et l'on n'entendait que le cri : aux armes, on nous assassine. Dieu permit que Louise et moi n'entendîmes rien pendant cette affreuse nuit, nous nous étions endormies toutes heureuses en songeant que les troubles étaient terminés et que nous allions retrouver la sécurité. Ce n'est que le lendemain que nous avons appris ce qui s'était passé la nuit.

L'agitation était au comble, les barricades se formaient, les postes furent forcés et en une heure tout Paris fut armé, la troupe n'offrit aucune résistance et la garde nationale qui, la veille, par son immobilité, avait bien fait voir qu'elle n'était pas pour le roi, fraternisa avec le peuple.

Alors les événements se succédèrent avec une rapidité extrême : à midi et demi Louis-Philippe passait encore la revue de ses troupes et de la garde nationale et une heure après l'abdication ainsi que la régence de la duchesse d'Orléans étaient proposées et rejetées et le roi avait pris la fuite avec toute sa famille.

Les Tuileries furent prises, le Palais Royal, l'Hôtel de Ville, la Préfecture de Police et toutes les casernes, la pauvre garde municipale paya pour tous. Le gouvernement provisoire fut nommé et la république proclamée.

Pendant ces moments de suprême agitation, on ne pensait plus, on ne raisonnait pas. Les événements marchaient plus vite que la pensée et confondaient l'imagination. Cette journée de lundi semblait renfermer des mois entiers; dire que nous avons eu peur, non, nous n'étions pas au centre du bruit, mais nous avons éprouvé une torture morale pendant cette journée.

Le lendemain nous sommes sorties, nous avions le cœur bien serré en traversant les Tuileries et en considérant toute cette dévastation.

Ce peuple en armes quoique inoffensif avait quelque chose d'effrayant, des coups se faisaient encore entendre et quoique tirés en signe de réjouissance ils jetaient l'inquiétude dans les esprits. Samedi Paris avait déjà changé d'aspect dans certains quartiers, mais dans le centre et sur les boulevards les barricades et les arbres coupés attestaient des combats de la veille.

Dimanche il avait repris son aspect accoutumé et maintenant si l'on pouvait oublier ce qui s'est passé on retrouverait à peine quelques souvenirs de notre révolution.

Le calme revient peu à peu dans les esprits. Le gouvernement provisoire parait empreint de sagesse et de modération. M. de Lamartine a eu des moments sublimes et son éloquent discours pour refuser le drapeau rouge sera immortel. Dieu veuille que la sécurité renaisse tout à fait. Mais la crise est terrible pour beaucoup. Que de personnes atteintes dans leur position, leur avenir! Le commerce ne se relèvera pas de longtemps et ces jours ordinairement si gais se passeront dans une morne tristesse.

Tous les salons se sont fermés, beaucoup d'habitants ont quitté Paris; en revoyant ses amis il semblait qu'on sortait d'un long rêve, on se serrait la main avec effusion, on était heureux de se voir, de s'embrasser.

Nous ne songeons pas à quitter Paris, nous sommes encore mieux ici qu'isolées à la campagne, au moins nous sommes près de nos amis.

Les communications ne sont pas encore très faciles; il y a eu tant de barricades que les voitures passent difficilement sur les pavés mal remis, aussi sortons-nous beaucoup à pied ce qui enchante Louise; ma chère enfant dans toutes ces circonstances m'a fait voir la bonté de son cœur et l'élévation de ses pensées; elle admire

les principes de la république et voudrait qu'ils fussent réalisés avec la probité et la droiture qu'ils exigent. Souhaitons avec elle que ceux qui professent aujourd'hui ces principes ne les désavouent pas et ne les déshonorent pas plus tard.

Chacun se rallie au gouvernement et s'efforce de lui prêter son concours. La garde nationale est admirable de zèle et de dévouement, le peuple qui rivalise avec elle pour le maintien de l'ordre a donné pendant tous ces jours de fièvre des preuves de ses instincts généreux et plus d'un acte d'héroïsme a été accompli par ces honnêtes ouvriers. Les enfants de Paris comme toujours ont fait preuve de courage et d'intelligence.

Maintenant, chère, répétons en chœur : que Dieu protège la France. Mille tendresses à vous tous.

[Mars 1848.]

J'attendais de tes nouvelles avec une vive impatience, chère et bonne Marie, et celles que j'ai reçues ont été pour moi un baume consolateur; l'inquiétude à laquelle je te savais en proie depuis si longtemps me causait une grande tristesse et maintenant que vous êtes tout à fait rassurés sur la santé de ce bon M. S... et que vous avez repris vos douces habitudes je vais aussi me ressentir du calme que vous éprouvez et peut-être envisagerai-je avec moins d'anxiété la position dans laquelle nous nous trouvons.

Il semble que dix années se soient passées depuis notre révolution, les événements se sont succédé avec une si grande rapidité qu'à force d'avoir l'esprit tendu sur le même sujet, l'esprit se fatigue à penser et que l'on ne se reconnaît plus. Je t'assure que cela m'a vieillie énormément et que je me demande comment il y a si peu de temps encore nous pouvions nous occuper de choses frivoles.

Il y a une dizaine de jours, on commençait à se rassurer un peu et à reprendre courage lorsque la circulaire de M. Ledru-Rollin est venue jeter la crainte et la perturbation partout. La démarche inconsidérée de la garde nationale qui a provoqué l'immense manifestation de vendredi, puis les mesures du gouvernement au sujet de la banque ont encore augmenté le trouble qui existait déjà. Toutes les fortunes sont ébranlées, on ne sait quels débris on pourra sauver de ce grand naufrage; l'argent manque de toutes parts. Lorsqu'on ne veut pas rien retrancher dans sa maison, ce qui ne serait dans les circonstances présentes ni humain ni politique, on est obligé de calculer toutes les dépenses et encore c'est à peine si l'on pourra nouer les deux bouts.

Les impositions sont augmentées dans de grandes proportions et nous aurons sans doute de nouveaux sacrifices à faire dans peu de temps.

C'est une crise affreuse pour le commerce, j'ai le cœur navré en voyant ces grands magasins déserts et en entendant chaque jour

parler de faillites, de positions perdues, de familles ruinées et de suicides.

Notre société est dispersée, c'est à peine si l'on voit ses meilleurs amis... Les voitures sont très rares et il semble que les équipages aient disparu. Notre pauvre Paris est bien changé et il ne ressemble plus à cette ville si élégante, séjour du luxe et des plaisirs. Nos Tuileries, notre Palais Royal ont été dévastés et offrent à l'œil l'image de la dévastation. Nos rues sont traversées par des gens inquiets, affairés, ou par des bandes d'ouvriers qui sans cesse se transportent à l'Hôtel de Ville; on est toujours sous le poids des émotions populaires.

Le soir les chants patriotiques retentissent sans cesse sous nos fenêtres ou par les cris des lampions aux croisées qu'on vous fait mettre pour un oui ou un non.

On souhaite ardemment les élections et l'on craint de les voir reculer, on les attend avec une fiévreuse impatience et cependant Dieu sait si elles nous apporteront la paix et la tranquillité dont nous avons tant besoin.

Bien des gens ont fui leur pays et l'Europe est en feu. Tous les Etats de l'Allemagne se soulèvent et l'élan qu'a donné la France semble vouloir faire le tour du monde, tous les trônes sont ébranlés, la commotion est immense. Si nous avons assez de modération pour maintenir notre République dans les bornes du juste et du vrai, nous donnerons un bel exemple à l'Univers et les peuples nous devront leur affranchissement.

Mais il y a tant d'ambition, puis la classe ouvrière est si nombreuse, ses besoins sont si impérieux, saura-t-on toujours la contenir et ces hommes du pouvoir d'aujourd'hui ne seront-ils pas débordés... Les agitations politiques sont bien terribles, elles renversent tous les projets, toutes les prévisions d'avenir.

On est comme l'oiseau sur la branche. Mme M... qui devait marier sa fille après Pâques bien que rien ne soit changé dans ses projets est toute tourmentée de l'établir sous d'aussi tristes augures. Marie M... va sans doute trouver moins facilement à se marier dans ces circonstances.

Pour quelques-uns qui s'élèvent, et la plupart sont des jeunes gens, il y en a tant qui perdent leur position, leur fortune, et ceux-là sont des pères de famille. Je vais t'ennuyer avec ma politique et mes doléances, mais adieu, chérie, mille tendresses pour tous les tiens et à toi un baiser bien tendre.

Ton affectionnée.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 5888 — 1948
Dépôt légal : 1er trimestre 1948.